

ROSE-DE-NOEL

PAR

CHARLES D'HÉRICAUT



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

—
1883

Tous droits réservés.



ROMANS DU MÊME AUTEUR :

LA FILLE AUX BLUETS, 4 ^e édition.....		4 vol. in-12.
LES PATRICIENS DE PARIS.....		1 vol. in-12.
UN GENTILHOMME CATHOLIQUE (épuisé).....		1 vol. in-12.
LES EXTRAVAGANCES DU HASARD.....		1 vol. in-12.
LES AVENTURES D'AMOUR D'UN DIPLOMATE.....		1 vol. in-12.
LA REINE SAUVAGE (illustré).....		1 vol. in-8°.
THERMIDOR	{ PARIS EN 1794.....	1 vol. in-12.
	{ MARIE-THÉRÈSE ET DAME-ROSE....	1 vol. in-12.
LES MÉMOIRES DE MON ONCLE, 3 ^e édition.....		1 vol. in-12.
LES COUSINS DE NORMANDIE, 2 ^e édition.....		1 vol. in-12.
LE SECRET DES VALRÈGE.....		1 vol. in-12.
EN 1732	{ LE PREMIER AMOUR DE LORD S.-ALBANS	1 vol. in-12.
	{ LE DERNIER AMOUR DE LORD S.-ALBANS	1 vol. in-12.
LES AVENTURES DE DEUX PARISIENNES PENDANT LA		
TERREUR, 2 ^e édition.. ..		1 vol. in-12.
LA FILLE DE NOTRE-DAME : LES BOURGEOIS DE 93..		1 vol. in-12.

ROSE-DE-NOEL

PAR

CHARLES D'HÉRICAUT



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1883

Tous droits réservés.

A MADAME A. AUBRY, NÉE VITET.

MADAME,

J'ai promené longtemps dans mon imagination le roman qui paraît aujourd'hui. Je savais fort bien ce que je voulais faire. Le sujet avait la fortune rare de pouvoir se résumer en une formule concise et mathématique : Première partie : Comment les paysans sortent du village ; Deuxième Partie : Ce qu'ils deviennent dans la grande ville.

Mais ce sujet si était d'une largeur désespérante. La plupart de ces paysans deviennent balayeurs. Mais les hommes et les femmes du ruisseau ne me disent rien. Quelqu'autre de ces paysans devient millionnaire, dit-on. Mais cela est si peu commun que j'eusse eu l'air de faire une biographie ou une légende.

Puis, malgré la tendance, hélas ! bien caractérisée, qui mène les paysans hors des champs, il faut pourtant un brusque et puissant mouvement du dehors pour faire sortir du village un groupe nécessaire à l'intérêt du roman, et pour le caser dans les villes assez vite pour que l'action ne se traîne pas péniblement.

Vous savez, Madame, tout ce que votre illustre frère m'a prodigué de précieux conseils, d'affectueuse bienveillance. Personne plus que moi n'a pu apprécier la rare délicatesse de son goût, la lumineuse pénétration de son jugement, cet esprit si harmonieusement équilibré et le don particulier qu'il avait pour maîtriser la langue française, toujours coquette, souvent en révolte, inflexible, et vous attirant, avec une malice de lutin, vers ces deux excès qu'elle déteste pourtant au-dessus de tout : le précieux ou le vulgaire.

Plus tard, quand Vitet me permit de pénétrer dans son cœur comme il m'avait laissé entrer dans son esprit, je compris que ces qualités fines et nobles de l'intelligence étaient le reflet de l'âme la plus délicate, la plus sensible, la plus honnête et la plus élevée qui fût jamais.

Vous savez aussi, Madame, comme je suis resté fidèle à sa mémoire et comme je garde pieusement le souvenir de ces conseils qu'il me permettait, par une infatigable affection, de lui demander.

Il approuvait fort le plan de ce roman. Il me conseilla de le limiter, en prenant mes personnages dans la bourgeoisie champêtre et en les amenant dans la bourgeoisie parisienne. Il me conseilla aussi de faire tourner l'action dans le mouvement de la Révolution de Février : je pourrais ainsi conserver encore quelques restes des vieilles mœurs champêtres. De plus je ne serais pas absolument infidèle à cette étude de la Révolution à laquelle, il le savait, je voulais désormais consacrer ma vie.

Il eût désiré que je donnasse à ce roman son vrai titre : Les Paysans parvenus. En cela seulement je ne lui obéis pas, un peu par une faiblesse, assez rare en moi – je m'en vante – pour le goût de la foule, qui n'aime pas les titres philosophiques.

Il avait en main les premiers chapitres de ce roman quand il mourut : il y avait ajouté quelques notes de sa vive et fine écriture, un peu plus irrégulière encore qu'elle n'était habituellement. Je fus longtemps sans pouvoir l'achever. Je ne pouvais me remettre à ce travail ; et je ne me consolerais pas d'avoir perdu ce maître dont le cœur était si doux et l'intelligence si vigoureuse.

Enfin, voici l'œuvre. Permettez que ce soit à vous, Madame, que je la dédie. Je pense à lui, sans doute, et j'ai le cœur bien gros en revenant sur tous ces chers souvenirs, mais cette tristesse n'est pas sans un sourire : je pense que vous avez daigné m'accorder un peu de la bienveillance qu'il avait pour moi. Que cette dédicace vous en témoigne toute ma reconnaissance.

CH. D'HÉRICAULT.

ROSE-DE-NOEL

PREMIÈRE PARTIE.

DANS LES CHAMPS.

I

QUATRE HOMMES SOUS LA NEIGE.

La neige tombe à gros flocons pressés ; la plaine large qui s'étend de la forêt de Boulogne-sur-Mer au petit village de Questrecques est blanche et sourde ; tous les hameaux qui la remplissent ordinairement de bruits joyeux semblent muets : et depuis Hourecq jusqu'au Drorecq, depuis le Heurtevent jusqu'au Calvaire, sur un plateau que traversent à chaque heure du jour les

cris du laboureur et les hennissements des chevaux, le voyageur égaré pourrait se croire au milieu d'un désert.

Parfois pourtant le vent du sud bondit du haut des monts, il traverse tout le Bas-Boulonnais en faisant tourbillonner follement les flocons blancs et en ouvrant au milieu d'eux une trouée pour l'ouïe et le regard. Un mugissement de vache, un cri d'enfant arrivent sourdement comme s'ils venaient du bout de l'horizon ; le regard aperçoit quelques contours indécis ; puis les mille gouttelettes solides retombent, et le voyageur se trouve comme enterré vif au milieu des atomes d'une prison mobile, dont les murs le suivent et l'enserrent ; il n'entend plus rien qu'un bruissement léger et monotone, rien que le petit pétilllement sec qui éclate quand ces folâtres parcelles viennent se précipiter sur ses joues glacées.

Il est plus de trois heures ; le soir arrive. Les teintes grises qui viennent de l'horizon pénètrent à travers les vaporeuses lueurs dont la pâle pluie remplit l'atmosphère.

Dans la plaine dont nous parlons, quatre personnages s'agitent, et, partant de quatre points différents, s'avancent vers le centre. On pourrait croire qu'ils se dirigent vers une voiture arrêtée au milieu de cette plaine. Belle voiture, d'ailleurs, d'une forme et d'une élégance rares dans les champs boulonnais ! Elle est arrêtée, disons-nous ; le siège est vide ; le cocher court dans le voisinage, criant à l'aide. Les deux grands chevaux percherons qui mènent le carrosse sont immobiles, la bride sur le cou. Dans l'intérieur, derrière les glaces, larges et bien closes, on aperçoit, malgré la vapeur légère qui les obscurcit, un homme qui sommeille, le visage caché par un immense foulard jaune. A côté de lui, une femme est nonchalamment assise. Au milieu des riches fourrures qui la couvrent et, cachée comme elle l'est par un voile, on voit d'elle uniquement les rayons noirs et étincelants que ses yeux lancent à travers le tissu du voile.

L'un des hommes qui semblent se diriger vers cette voiture, et qui, en réalité, marchent plus ou moins à l'aventure, cherchant leur route, l'un de ces quatre personnages vient de quitter l'ancienne route royale de Boulogne à Paris. Il suit pendant quelque temps les traces du carrosse, que la neige recouvre bientôt. Il reste un instant immobile, en homme qui hésite, puis levant, comme pour s'orienter, ses paupières rougies, son regard cynique et

railleur, il s'avance vers le nord, en s'arrêtant parfois pour redresser les ailes d'un vieux chapeau gris qui lui tombe sur le nez.

– Il faut, murmurait-il, avoir furieusement besoin d'un billet de cent francs, pour venir de Paris, par une neige de tous les diables, chercher un arbre au milieu d'une plaine du Bas-Boulonnais. Ah ! voilà la haie, par la digue, don, daine, et voici l'arbre au pied duquel j'ai rendez-vous. Maintenant, Stanislas Cocquempoix, fils de Jean-Pierre Cocquempoix, maire de ce village de Questrecques, viens, coquin pastoral, doublé de billets de banque ! Et si tu ne veux pas trouver gelé, au pied de cet arbre, l'illustre Louis Briche, ton digne ami, hâte-toi. Ce serait une jolie épitaphe, continua-t-il en battant la semelle :

ICI-GIT ! TROP DE NOMS !

JEAN – LOUIS – MARIE BRICHE

DIT BELENCLOS,

NÉ DE PARENTS GUEUX MAIS PIEUX,

GUEUX LUI-MÊME.

IL RECUT D'UN CURÉ – QUI L'EUT CRU !

UNE ÉDUCATION LIBÉRALE,

QUI LE MENA AU FAITE DU QUARTIER LATIN.

LA RÉPUBLIQUE DE 1848 LUI DONNA UN BEAU POSTE

QUE LA RÉPUBLIQUE DE 1849 LUI RETIRA

SOUS LE PRÉTEXTE NAIF

QU'IL AVAIT FAIT DANSER L'ANSE DU PANIER.

Brou, ou ! Cela me paraît écrit en bon style lapidaire ; brou, brou, qu'il fait froid !

Tandis que Louis-Marie Briche, dit Belenclos, s'agite ainsi à l'est de la plaine, à l'extrémité méridionale, un autre personnage sort, d'un pas

traînant et incertain, de la forêt de Boulogne. Celui-ci ignore évidemment où il se trouve, et aussitôt que ses bras étendus ont cessé de rencontrer des arbres, il fait un soubresaut et rentre sous bois. Il côtoie quelque temps la lisière, et après avoir, à plusieurs reprises, trébuché au milieu des taillis et des ronces, il s'assied découragé. Le malheureux serre autour de sa poitrine une vieille vareuse usée et déchirée qui laisse douloureusement apercevoir à travers les trous une jacquette de nankin. Il rassemble les coudes autour du flanc, enfonce le cou dans les épaules, rapproche les genoux de l'estomac et pose le front sur ses mains bleuâtres. On entend ses dents qui claquent violemment, puis ses mains s'abaissent, sa tête tombe de plus en plus. Il se relève d'un bond ; une bourrasque de vent chasse la neige qui s'amoncelait déjà sur ses épaules ; il a cru entendre au loin des abois de chien ; il lui semble apercevoir dans l'ombre, formée par la neige et le crépuscule, une forme indécise ; il s'avance, la tête branlante de souffrance et les bras tendus. Il s'arrête bientôt pour tâcher de revoir ces vagues fantômes qui paraissent l'appeler et le fuir ; mais les mille lutins blancs tissent plus épais que jamais le voile horrible qui le sépare du reste du monde. Il lui est bientôt impossible d'écouter autre chose que le grand tumulte produit par l'angoisse autour de ses tempes, et il lui semblerait que tout est muet dans l'univers, si, avant le sommeil mortel qui le menace, il n'entendait son cœur battre à grand bruit dans la poitrine.

Le troisième personnage, un grand vieillard maigre, appuyé sur un bâton presque aussi haut que lui, s'avance de l'extrémité occidentale de la plaine. Il marche, la tête haute, d'un pas tranquille, comme un homme sûr de sa dignité et de son chemin, et il se contente d'enfoncer de temps en temps son long bâton dans la neige pour s'assurer, par la résistance offerte au bout ferré, qu'il suit toujours le sentier battu. Il porte fièrement une besace vide, un chapeau de carton verni recousu en maint endroit, une blouse bleue trouée aux coudes, et un pantalon de gros drap marron, renforcé aux genoux par des pièces de bure grise. Un grand chien, tout noir, aux poils longs, luisants et rudes, le suit, la queue serrée, en secouant la tête et en reniflant.

– Il faut que tu sois bête comme un chien, Coupe-en-Deux, murmura le vieillard en se retournant, pour rester là sur mes talons à humer la neige que mes pieds t'envoient.

Le chien le regarda en éternuant et en secouant la tête.

– Oui, tu n’aimes pas la neige ! on voit bien que tu n’as pas fait la campagne de Russie. Qu’est-ce qu’une petite *neigette* comme ça pour un homme comme moi, Pierre Briche, dit Belenclos, ancien marin de la garde et, maintenant, mendiant estimé et respecté dans le pays ? Allons, passe devant, que je dis ! en route pour la ferme du Fort, à Questrecques !

Le chien obéit et se mit à trotter, les oreilles droites et la queue haute.

– Il fait un rude froid, tout de même. Il faut dire aussi que, depuis quelque temps, j’ai le cœur triste et faible. Allons bon, voilà Coupe-en-Deux parti en aboyant.

Le chien se précipitait, en effet, vers le quatrième personnage qui s’en venait, lui, du village de Questrecques.

– Ah ! c’est toi, Stanislas Cocquempoix, dit le mendiant

– Tiens, c’est vous, père Belenclos, s’écria en tressaillant le fils de M. le maire. Oui, comme vous voyez.

– Et qu’est-ce que tu viens faire au milieu du Camp-Fournier, par une soirée où le diable ne mettrait pas le sabbat dehors ?

– Mais et vous, père Belenclos ?

– Moi, comme je le disais tout à l’heure à Coupe-en-Deux, je voyage parce que j’ai le cœur triste.

– Ah ! reprit vivement Stanislas, est-ce que vous auriez des nouvelles de votre fils, Jean-Louis Briche-Belenclos ?

– Je n’ai plus de fils qui s’appelle Jean-Louis, répliqua le vieillard en se redressant ; j’en ai eu un, je me suis saigné le sang des veines pour le faire instruire. Puis on l’a fait un grand personnage. Il a passé par notre pays dans un carrosse ; il n’est point venu me voir, rougissant de moi. Je l’ai renié à mon tour et je l’ai maudit. Dieu m’a obéi, comme il le devait ; car on dit que Jean-Louis est devenu un gueux. J’en suis content. Tu ne me dis pas ce que tu fais ici ? Mais n’importe. Adieu.

Il continua son chemin en grommelant. Stanislas, après un moment d’hésitation, reprit sa route vers l’endroit où Jean-Louis Briche l’attendait. Il ne tarda pas à rencontrer une haute haie et la côtoya jusqu’à ce qu’il fût arrivé à un grand orme.

– Es-tu là, Jean-Louis ? cria-t-il. Est-ce toi ?

– Moi-même, répondit Louis Briche qui était monté sur les basses branches de l’arbre.

– Qu’est-ce que tu fais là-haut ?

– Je souffle dans mes doigts ; je bats ce qui me reste de semelle ; je réfléchis sur les vices de l’organisation sociale, et j’attends un passant pour lui demander à quoi tiennent les destinées des empires !

– Voyons, descends, badaud.

– Je saurai descendre, pardieu, c’est à quoi je suis le plus propre ; et je suis descendu de plus haut que cela. D’ailleurs, je suis curieux de savoir si tu possèdes encore ces merveilleux cheveux d’or qui font si joyeusement penser à la Californie.

– C’est bon, puisque tu es ivre, je m’en vais.

– Va-t-en, naïf indigène ! nous nous reverrons aux noces de Florine Bellannoy, la belle Rose-de-Noël, et du beau Cyprien Framery, et je t’aiderai tendrement à t’arracher par poignée ta belle chevelure dorée.

Stanislas s’arrêta en frappant du pied. Jean-Louis Briche sauta dans la neige et s’approchant de Stanislas, il lui dit à mi-voix :

– Cyprien a quitté Paris la nuit passée.

Stanislas fit un soubresaut, pâlit et serra le bras de son compagnon.

– Oui. Il était arrivé dans les combles de l’infortune et je te réponds qu’ils sont haut ces combles-là dans les maisons de Paris. J’ai fait mes efforts pour l’empêcher de revenir ici. Cyprien a pour amie, continua Jean-Louis en ricanant avec une sorte d’amertume, une femme qui est, en quelque sorte, mon esclave. Elle m’a servi jusqu’ici à diriger à mon gré ce Cyprien, ce rêveur imbécile et fier ; mais, pour la première fois, elle s’est complètement révoltée et n’a pas voulu m’aider plus longtemps à le retenir au sein de la misère parisienne. Ah ! tiens, écoute donc ! je t’assure qu’on crie.

– Eh ! qu’on crie ! continue !

– Ce rêveur donc, ce Cyprien Framery, qui est mon ami intime et que je hais, se permet d’avoir encore, quoique gueux, des préjugés sur la dignité humaine ; il n’a pas voulu se laisser abrutir. Bref, quand il a vu qu’il ne lui restait plus qu’une veste de nankin pour combattre le féroce Aquilon, il sentit en son cœur un désir infini de revoir les plaines natales ; et il y revient poussé par l’espoir qu’ici il trouvera au moins de quoi apaiser sa faim.

– Maudit soit-il, murmura Stanislas en serrant les poings et en grinçant des dents.

– Il devait être à Boulogne cette après-midi ; peut-être même est-il en chemin, en ce moment, pour Questrecques. En tous cas, je suis venu t’avertir et t’aider, selon nos conventions. C’est cent vingt francs.

– En voici deux cents. Tu vas aller m’attendre à Boulogne et tu te tiendras là à ma disposition.

– Tiens ! tu es généreux, pour un marchand de bière ; ton procédé me touche, et je vais te livrer gratis un secret que je devrais te faire payer cher.

– Eh bien ?

– C’est qu’au fond je ne comprends pas ta jalousie contre ce niais de Cyprien, car jamais je ne lui ai entendu prononcer le nom de Florine Bellannoy.

– Je le sais, répondit Stanislas d’une voix sombre. Lui ne l’aime pas ; il a peut-être oublié qu’elle existe. Mais elle, elle l’aime, elle pense à lui toujours, toujours ; sans lui. Mais que t’importe après tout, puisque je te paye ? C’est à moi de t’interroger, et, pour savoir si tu exécuteras fidèlement nos conventions, de te demander.

– Mes papiers ? ma signature ? un serment qui engage Jupiter lui-même ?

De te demander quelle est la cause de cette bizarre et certes fort inexplicable haine que tu montres contre Cyprien, . ton ami d’enfance et de jeunesse, et, à ce que l’on dit ici, ton protecteur.

– Tais-toi ! s’écria Jean-Louis en saisissant violemment le bras de Stanislas ; – et sa physionomie, par un brusque changement, s’assombrit, ses paupières rougies parurent s’enflammer ; – tu ne saurais me comprendre. J’ai toujours été le second, et lui toujours le premier, et pourtant je lui suis autant supérieur que cet orme l’est à ce chèvrefeuille flexible. Ah ! mais je lui ai joué des tours pendables, et le grand Machiavel était un honnête bourgeois à côté de moi. J’ai vaincu cette bonne fortune insolente qui l’aidait sans cesse. Je lui ai enlevé l’objet de son amour. Mais, cette fois, je puis t’assurer qu’on crie. Ecoute,

On entendit, en effet, une voix assez rapprochée qui criait : – A l’aide ! au secours !

– Laisse-les crier, dit Stanislas ; il faut à tout prix qu'on ignore que nous nous sommes vus.

– Soit ! aussi bien c'est une voix d'homme ; et sauver un homme, c'est mettre au monde un ennemi.

Il fit quelques pas pour s'éloigner et revint.

– Ah ! dis donc ; tout à l'heure, quand j'étais sur la grand'route, j'ai vu une très élégante voiture ; elle a pris, en face du Hourecq, le chemin qui conduit à Questrecques ; il m'a paru qu'elle renfermait une femme, une belle femme.

– Ah oui ! c'est sans doute M^{me} Romanelle.

– M^{me} Romanelle ?

– Oui, une étrangère, une Parisienne, qui habite depuis quelques mois le château attenant à la ferme du Fort. Elle a été envoyée ici par le propriétaire de la ferme et, oui, tiens, je crois qu'elle avait aussi des lettres de ton frère l'abbé, qui est vicaire à Paris.

– Ah ! oui, et elle est belle, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Jeune et riche, parbleu ?

– Oui.

– Veuve, peut-être ?

– Elle le dit.

– Sa parole me suffit ! Je cours la secourir.

– Que dis-tu donc, Jean-Louis ? s'écria Stanislas d'une voix impérieuse.

– Je dis que c'est elle, ce doit être elle qui est là, sous la neige.

– Mais tu es fou, je te dis, et je te défends...

– Tiens, regarde par là ! vois-tu deux points, comme deux yeux rouges, qui répandent une lueur terne à travers la neige qui tombe et la nuit qui l'imité. Eh ! eh ! ce sont les deux lanternes de la voiture qu'une main intelligente vient d'allumer. Je vais sauver cette riche héritière.

Il se précipita dans la direction qu'il indiquait. Stanislas l'arrêta et lui dit d'un ton furieux :

– Tu oublies que je t'ai payé, que tu m'appartiens et qu'on ne doit pas savoir que tu es dans le pays.

Jean-Louis se dégagea et courut vers les lumières ; il rencontra, à quelques pas de là, un gros homme, vêtu d'une houppelande.

– Tiens, s'écria Louis Briche en courant, c'est le cocher qui s'égosillait. Le coquin criait comme s'il eût été en manches de chemise.

Il ne tarda pas à arriver devant la voiture, il sauta à l'une des portières, qu'il ouvrit, et avec un salut qui ne manquait pas de monde,

– Madame, dit-il, je crains que vous ne soyez en mauvaise situation, daignez accepter mes services.

En entendant cette voix, l'homme de la voiture avait secoué sa torpeur et relevé le front. La figure de Louis Briche recevait en plein la lumière de l'une des lanternes. Les yeux mornes de l'étranger s'allumèrent d'un éclat fiévreux ; il fit un bond hors du carrosse, en criant d'une voix furieuse :

– Le voilà, le misérable qui nous a ravi l'honneur et la fortune !

Et, avec une vigueur qu'on n'aurait pas attendue d'un homme peu d'instantes auparavant si abattu, il se mit à poursuivre Jean-Louis, lequel avait pris la fuite.

La jeune femme se précipita à son tour hors de la voiture ; elle donna, d'une voix sonore et ferme, au cocher qui arrivait, l'ordre de prendre une des lanternes, et, guidée par un bruit de lutte, elle fit quelques pas en avant.

Jean-Louis, renversé, se débattait sous l'étreinte de l'étranger qui cherchait à lui saisir la gorge et murmurait des malédictions.

– Mon frère, dit-elle de cette même voix calme, aux intonations si nettes et si pénétrantes, voulez-vous donc dévoiler notre honte au monde entier ?

Les bras de l'étranger se détendirent à l'instant, il se releva en poussant un soupir et resta debout, comme stupéfait, oublieux de ce qui venait d'arriver et insensible à tout ce qui se passait dorénavant autour de lui.

Sa compagne le prit par le bras, et se tournant vers Louis Briche, qui s'était, lui aussi, relevé et mis hors du cercle lumineux tracé par la lanterne,

– Monsieur, dit-elle., je ne sais comment vous faire oublier ce triste... malentendu ; je vous fais toutes les excuses possibles au nom de mon frère, et je vous prie d'être persuadé que M^{me} Romanelle se rappellera toujours que vous avez été récompensé d'une façon bien rude d'un acte d'obligeance.

– J’oublierai, et, je me rappellerai, pour vous obéir, madame, répondit Louis Briche.

Et il disparut dans l’ombre.

– Allons, Nazaire, dit M^{me} Romanelle au cocher, continuez de crier, il doit y avoir des maisons non loin d’ici. Il faut qu’on finisse par nous entendre. C’est bien étrange cet élan de fureur contre ce voyageur, murmura-t-elle en couvrant, d’une partie de ses fourrures, son frère qui se laissait faire sans sortir de son immobilité.

Nazaire recommença ses appels désespérés.

La nuit était tout à fait venue, une nuit noire et morne. Le père Belenclos avait continué sa route, la tête basse et l’esprit perdu dans de tristes souvenirs.

Tout à coup, il releva le front, il venait d’entendre un des appels du cocher.

La neige tombait, en ce moment, moins épaisse, mais le ciel était tout sombre et les raffales de vent se succédaient rapidement. Le vieillard écouta, il n’entendit plus que le bruit sourd de la bise qui mugissait dans la plaine.

– Mes oreilles ont tinté, ou bien c’est quelqu’un qui est perdu dans la neige et qui appelle à l’aide. Mais d’abord, où suis-je moi-même ? J’ai quitté la sente en ruminant les pensées d’autrefois, et je suis comme perdu. Et il fait un noir ! la lune ne se lèvera pas avant longtemps d’ici.

Il fit quelques pas en s’avançant prudemment. Un nouveau cri traversa l’air, mais dans une autre direction que celui qu’il avait déjà entendu. Cette fois, c’était une clameur sourde, à peine perceptible, comme si elle venait d’une longue distance ou qu’elle fût poussée par une voix presque éteinte.

C’était, en effet, un des cris désespérés de l’homme à la veste de nankin.

– Pour sûr, cette fois, c’est une voix d’âme, une voix d’âme sans corps, peut-être, – et le vieillard fit pieusement le signe de la croix ; – non, j’en ai entendu de pareilles, au temps passé, là-bas, dans les grandes neiges de Russie. C’était la propre veille du passage de la Bérésina, j’avais rallié la colonne du général Fézenzac... Allons, le cri que je viens d’entendre est venu par derrière moi, l’homme qui appelle pour qu’on le *rescousse* doit

venir de la forêt ; c'est cet homme-là qui est le plus en danger. Houst ! vite Coupe-en-Deux, par là, garçon, cours.

Le chien s'élança dans la direction indiquée, et le vieillard, retournant presque sur ses pas, le suivit d'une marche rapide. Tout à coup, le sol manqua sous ses pieds.

– Ah ! le trou d'Aoust ! s'écria-t-il ; je l'avais oublié !

Il roula au fond d'une marnière. Il se releva péniblement. Le chien, en entendant le cri de son maître, était revenu et courait autour du trou en aboyant.

– Ce n'est rien, mon garçon, j'en ai vu d'autres ; je suis tombé à côté de bien des gens qui ne se sont pas relevés. Je crois bien tout de même que je me suis *affolé* quelque chose dans le pied.

Il remonta lentement, en enfonçant son bâton dans la neige, et parvint, après beaucoup d'efforts, à gagner le haut de la marnière. Il s'arrêta, souffla bruyamment, et lança à son tour un cri perçant. Puis il secoua la tête.

– Le vent porte du côté opposé, murmura-t-il. Jamais je ne pourrai aller à l'aide ; j'aurai bien du mal à me sauver moi-même.

Il se dirigea, en boitant, dans la direction du village. A ce moment, un appel plus déchirant, et qui semblait être le cri suprême de l'agonie, se fit encore entendre. Le mendiant tressaillit, essaya de courir, puis, poussant une exclamation de douleur, retomba.

– Va donc, chien maudit, dit-il ; n'entends-tu pas un chrétien qui se désespère ! va, cria-t-il, en levant son bâton, ou je te tue !

Le chien remonta dans la plaine, et, après avoir hésité et reniflé aux quatre coins de l'horizon, il galopa vers le nord, dans la direction de la forêt.

Le vieillard s'assit lourdement sur un tronc d'arbre abattu, et il écouta.

Le temps lui semblait bien long ; le froid le gagnait, ses paupières s'appesantissaient. Enfin, l'aboiement du chien retentit au loin, un aboiement joyeux d'abord, puis furieux, et qui se changea en hurlements.

Le mendiant se leva plus prudemment, et il écoutait encore quand le chien revint, la queue basse, en secouant l'oreille et en tenant dans sa gueule un lambeau d'étoffe qu'il apportait à son maître. Il gratta le sol de

ses quatre pattes, avec des grondements de colère, se vautra dans la neige et frotta son oreille droite sur la terre humide et froide, avec une sorte de rage.

– On t’aura donné un vilain coup, mon pauvre camarade, dit le vieillard en le caressant. C’est un mauvais garçon, n’est-ce pas ? Nonobstant, s’il crie encore, j’irai, quand je devrais marcher à quatre pattes !

Il attendit quelques minutes, l’oreille tendue. Nul bruit ne se fit plus entendre.

– Allons au Fort. Viens, Coupe-en-Deux. Tous ces gens qui criaient ont bien sûr retrouvé leur voie.

II

UNE MAISON DE FERME

– Bonsoir, *trétous*, dit Pierre Belenclos en ouvrant la porte.

– Bonsoir, hé ! compère, répondit le vieux Jean du Bellannoy, qui sommeillait dans le coin gauche de l’immense cheminée.

– Bonsoir, Jean du Bellannoy, et la compagnie, continua Pierre en s’avançant vers le foyer.

– Vous devez avoir bien froid, père Belenclos, dit une voix douce et calme, réchauffez-vous en attendant le souper.

– Ce n’est pas de refus, Rose-de-Noël.

Le mendiant se laissa tomber dans le fauteuil qui garnissait l’autre coin du foyer, et l’on vit bientôt fumer, comme une chaudière bouillante, ses gros souliers ferrés qu’il avait étendus. vers le feu.

Le silence, interrompu par l’arrivée de Pierre, régna de nouveau.

On entendait piétiner les chevaux dans l’écurie ; dans les étables, les veaux rappelaient d’une voix plaintive que l’heure du souper était arrivée ; des cris et des appels de toute nature se mêlaient, dans la cour intérieure, au bruit sonore des seaux et au murmure sourd des portes qui se fermaient ; la

maison, – c’est ainsi qu’on appelle généralement la cuisine des grandes fermes – la *maison* était muette et obscure. Le feu qui sommeillait éclairait seulement les trépieds, les meschinettes, les jambons, les sacs de pavots, les guirlandes de cosses rôties, suspendus dans la cheminée, et il jetait des reflets sur la crémaillère brillante, sur les plaques de fer poli qui, de chaque côté du foyer, supportent les long soufflets de fer, les pelles à feu, les fers à tuyauter les bonnets, les dix espèces de broches.

Jean du Bellannoy parut se réveiller ; il jeta dans le feu une pleine brassée de menu bois, la flamme s’élança jusqu’en haut de la crémaillère et éclaira la maison tout entière. La haute et mince horloge, qui montait des larges pierres sablées, dont le sol était pavé, jusqu’aux poutres noires du plafond, semblait avancer curieusement sa face blême sur les seaux en sapin qui étalaient leur ventre rebondi orné d’une ceinture jaune. Dans le fond, appuyées ou suspendues à côté de l’*aumaire*, – l’armoire au pain, – les pelles, les serpes, les faux-à-main, les faucilles s’éclairaient de mornes reflets ; sur la table de l’*aumaire*, d’immenses bouilloires rouges cachaient les plats d’étain appuyés contre la paroi. Au-dessus étaient pendus les larges plats de cuivre rouge, les casseroles luisantes, les tourtières en cuivre jaune ; et, tout autour de la maison, dressées contre la corniche, les assiettes d’étain et de faïence de Desvres, alternaient leurs couleurs brun pourpre et gris mat.

– Il n’est pas content, le *bourgeois*, dit le mendiant en indiquant d’un hochement de tête l’écurie, où l’on entendait retentir les éclats de la voix irritée de Frédéric Longuaveine, le fermier du Fort.

Jean du Bellannoy, l’ancien fermier et le beau-père de Frédéric, secoua la tête et continua d’écouter la petite musique aigre que produisaient les brins de neige en tombant par la cheminée sur les charbons ardents.

– Et ainsi, reprit le mendiant en négligeant toute une série de transitions, c’est bien vrai ce qu’on dit dans le pays, que le maire Cocquempoix a promis à Frédéric Longuaveine de lui donner une bonne somme le jour où il décidera Rose-de-Noël à se marier avec son fils Stanislas Cocquempoix ?

– Laissons les gens bavarder, compère. Tandis que le diable s’amuse à écouter les vieilles femmes, il laisse les hommes tranquilles. Mais quel hasard de te voir par ici, d’un temps pareil ?

– J’étais triste comme un jour sans pain, compère, et, en regardant du haut du mont de Thunes la terre toute fraîche blanche, j’ai pensé, continuait-il en se tournant vers la jeune fille qui lui avait parlé et qui était assise à côté du vieux fermier, j’ai pensé que ça me ferait du bien de vous voir, Florine, avec votre beau visage frais, blanc comme la jeune neige.

Florine tourna vers lui ses grands yeux pensifs.

– Et de quoi étiez-vous triste, Pierre ? Peut-être y a-t-il longtemps que vous n’avez reçu des nouvelles de votre fils, Louis Briche ? Eugène Malahieude, notre ami et parent, le peintre à Boulogne-sur-Mer, vous savez, père Belenclos, a été dernièrement à Paris. Nous l’attendons ici aujourd’hui, ce soir même. Il nous parlera de votre fils et de Cyprien Framery.

Le mendiant secoua la tête dédaigneusement.

Florine poussa un soupir, se leva et quitta silencieusement la chambre.

– C’est pour Florine que j’étais triste ; reprit Pierre Briche ; car, vois-tu bien, compère Bellannoy, le moment est venu de parler fier et de te mettre entre ton beau-fils Fidéri Longuaveine et ta petite fille Florine, si tu ne veux point qu’il la force, à la fin, à épouser Stanislas. C’est un *faux*, ce Stanislas ; je suis tout seul à le dire dans le pays, mais je le dis ; et moi, j’ai tout vu et je sais tout ; Rose-de-Noël ne l’aime point.

– Pourquoi ne veut-elle pas se marier avec Stanislas, qui est le plus riche du canton, et savant, et poli, et aimable comme un bourgeois, elle qui aime tant les lectures, les coutures, les politesses des bourgeois ? Le sais-tu, compère ?

– Je sais tout, répondit le mendiant en se levant et en appuyant sa main droite sur la pomme de son long bâton avec un geste fier. Pourquoi elle ne l’aime point ? pourquoi est-elle blanche comme la jeune neige, et ce n’est point maladie, puisque sa figure est ronde et pleine, puisque ses lèvres sont rouges comme des coquelicots, puisque ses petites dents brillent comme les vitres que frappe le soleil couchant ? Pourquoi, quand elle marche avec sa taille fine, rappelle-t-elle à chacun les jeunes peupliers qui s’inclinent sous le vent de mer et se redressent plus fiers que les grands chênes ? Pourquoi ses cheveux sont-ils blonds comme la paille brillante sous la rosée ? Le sais-tu, cela, compère ?

– Non, pour sûr.

– Et pourtant tu veux savoir ce qui se passe dans son cœur ! Ce n'est pas un cœur comme le nôtre. Et as-tu jamais vu des yeux comme les siens, de grands yeux bleus qui font penser au ciel plein d'étoiles dans les soirées d'été ? Et moi, continua le mendiant en frappant sa poitrine de sa main gauche, moi qui ai été partout où l'empereur a été et où il n'a pas été, moi je dis que je n'ai jamais vu une aussi belle fille, et elle a bien le droit d'avoir ses préférences et de ne point penser comme nous autres paysans.

Florine rentra. On eût dit qu'elle avait pleuré.

Elle revint silencieusement prendre sa place à côté du vieux fermier.

– Tiens, qu'est-ce que j'ai là ? dit le mendiant en tirant sa pipe de sa poche. Ah ! oui, c'est un morceau de l'habit de l'homme qui était perdu dans la neige ; je l'ai mis là par distraction quand Coupe-en-Deux me l'a rapporté.

Le chien dressa l'oreille en entendant son nom, il se leva et gronda sourdement en flairant le morceau d'étoffe, puis, se dirigeant vers le fond de la maison, il se mit à gratter, en hurlant, la porte d'entrée.

– Hé bien ! quoi ! s'écria le mendiant avec surprise. Est-ce que tu voudrais aller le *rescourre* ?

Le chien hurla de nouveau.

– Va, mon bon chien, dit Florine en se levant et en allant ouvrir la porte, va, je te garderai ton souper.

Le chien tourna vers elle ses yeux intelligents, et, après avoir reçu une caresse, il se précipita dans le verger. Florine suivit un instant d'un regard rêveur ce point noir qui semblait ramper dans la neige.

Le ciel était resplendissant d'étoiles ; on ne voyait plus que quelques rares parcelles blanches voltigeant mollement dans l'atmosphère. La jeune fille ferma la porte en frissonnant et se rapprocha du foyer.

– Qu'est-ce que c'est que cette aventure ? dit-elle, un homme perdu dans la neige ?

– Oui, j'avais cru entendre des cris de secours là-haut dans la plaine de Questrecques, entre le Hamel et le Drorecq ; je voulais y aller ; je suis tombé par miévrerie dans le trou d'Aoust. J'ai envoyé Coupe-en-Deux. Il est revenu en me rapportant ça ; ça devait appartenir à quelque pauvre diable ; regardez ce morceau de bure tout usé.

Il déplia machinalement, et comme en réfléchissant, le morceau d'étoffe.

– Tiens, et qu'est-ce qu'il portait en dessous de ça ? dit-il plus vivement. Bon, un habit de toile en plein hiver, et d'une toile jaune comme je ne me rappelle point d'en avoir vu ! Connaissez-vous ça, Florine ?

– C'est du nankin. Pauvre homme ! il a revêtu tout ce qu'il possédait pour se tenir chaud : une vieille vareuse sur un vieil habit d'été. Mais le nankin, continua-t-elle en tressaillant, ce n'est pas une étoffe commune dans nos pays ! Eugène Malahieude en a rapporté une veste de Paris ; il n'y a que là qu'on porte une étoffe pareille.

Et elle tourna son regard profond vers le mendiant.

– Oui, je sais bien ce que vous voulez dire, Florine, car moi je sais tout, j'ai tout vu, tout connu. Vous voulez dire qu'il n'y a pas beaucoup de monde qui peut venir de Paris par un temps pareil. Mais ça ne peut pas être celui que vous pensez, car le coquin, s'il était misérable autant que ça, il aurait encore essayé de me voler ma besace.

Florine tourna de nouveau vers lui ses grands yeux bleus.

– Celui auquel je pense, dit-elle d'une voix calme et grave, n'est pas le même que celui auquel vous pensez. Vous songez à votre fils, moi je songe à Cyprien Framery. Mais, comme vous dites, c'est impossible. Pourtant, la lune va se lever, la neige a cessé de tomber.

– Eh bien, dit la voix rude et âpre d'un homme qui venait d'ouvrir la porte de l'écurie, il n'y aura pas moins de dix-huit pouces de neige dans les vallées, et vous êtes là, continua-t-il en tournant vers le mendiant sa face apoplectique et ses petits yeux hargneux, à *écarbouiller* les cendres, à faire un feu à bataille, comme si le bois ne coûtait que la peine de souffler dessus.

– Le bois est fait pour être brûlé et le feu pour qu'on s'y chauffe, dit le mendiant d'un ton sec ; et j'ai droit à votre foyer aussi bien que vous, Fidéri Longuaveine ; si vous ne le savez point, c'est moi qui vous l'apprendrai.

– Savoir !

– Oui, continua le mendiant en se levant de nouveau et en prenant une pose solennelle : j'ai servi mon pays et mes voisins tant que j'ai pu ; j'ai deux fils qui servent aussi leur pays et leurs voisins et un autre que j'ai maudit, parce qu'il n'est bon à rien. Et maintenant que je ne puis plus

travailler, c'est à mon pays de me nourrir ; mais, parce que je suis vieux et pauvre, je ne suis point esclave et je ne veux pas qu'on m'enferme dans les hospices.

– Eh ! restez, sacorbieu ! On ne peut point causer ! D'ailleurs, continua-t-il, en jetant un regard haineux sur Florine, ce n'est point à vous que j'en ai, et M^{lle} Florine est là étendue devant le feu, sans doute dans la crainte de salir ses mains blanches ; sacorbieu ! c'est assez pour renier Dieu, que je dis !

Pas un muscle du visage de Florine n'avait bougé ; son regard calme n'avait quitté le lambeau d'étoffe que pour se plonger dans la flamme comme s'il y voulait chercher l'explication d'une énigme.

– Fidéri, dit Jean du Bellannoy d'une voix lente, si tu veux entendre un mot de raison, je vais te le dire sagement.

– Eh bien ! dites-le ce mot de raison, sacorbieu !

– C'est que Florine est riche, puisqu'elle te paie trois cents francs de pension par an, une grosse somme, quoi ! Elle n'est point obligée de travailler comme une fille de basse-cour.

La porte de la cour s'ouvrit. Deux servantes portant chacune deux seaux de lait, traversèrent la maison pour se rendre à la cave. On entendit un éclat de rire métallique et Robertine, la fille du fermier, entra à son tour, accompagnée d'un jeune paysan robuste qui portait une lanterne d'un air gauche et désolé.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici, Mionnet ? s'écria Fidéri d'une voix furieuse. Est-ce que je ne t'avais pas dit de ne pas remettre les pieds au Fort ?

– C'est vrai, ça, répondit Mionnet d'une voix soumise.

– Et doncques pourquoi y reviens-tu ?

Mionnet réfléchit un instant.

Il savait bien pourquoi il revenait toujours chez le père de Robertine, mais il ne savait comment le dire.

Robertine avait placé la chandelle de la lanterne dans un haut chandelier de fer qu'elle posa sur une table ronde campée au milieu de la maison. La petite lueur terne adoucissait l'éclat des rayons fauves et irréguliers qui bondissaient du foyer, et jeta dans toute la pièce une lumière plus égale.

Robertine, brunette, rondelette, leste et accorte, à la voix fraîche et aux gestes décidés, dirigeait sur son amoureux transi ses yeux riants et mutins qui avaient mis le diable au cœur de bien des garçons engourdis.

– Eh bien, dit-elle de son petit rire railleur, faut-il aller chercher le *clerc*, Mionnet, pour qu’il t’apprenne pourquoi tu viens ici ?

– Je viens ici, Longuaveine, dit le pauvre amoureux d’une voix lente, parce que je ne puis point faire autrement, voilà !

– Qu’est-ce que tu dis donc, mon bon Mionnet ? demanda Florine en se réveillant comme en sursaut.

– Hé, bonjour, Rose-de-Noël. C’est bien drôle, n’est-ce pas, ce que je dis ? mais vous, vous êtes si bonne et si savante, vous me comprenez bien. Oui, c’est comme ça. J’ai bonne renommée d’être courageux ouvrier, point maladroit, et honnête, de cela, je puis m’en vanter. Je suis fils unique de Jacques Ploïehaie, dit Plan, le fermier des Haubersacques.

– Si c’est pour raconter ça que tu viens ici, dit le fermier, tu peux partir ; et si tu reviens, tu es averti, tant pis pour toi.

Mionnet jeta un regard désespéré à Robertine qui, debout près de la table, coupait tranquillement à un grand pain rond de fines tranches qu’elle jetait dans une jatte rouge.

– Je m’en vais donc, à la malheure, et je quitterai le pays pour aller rejoindre, à Paris, mon oncle, Auguste Ploïehaie qui est si riche. Mais, satire nom d’un chien ! si vous n’étiez point le père de Robertine...

– Ah ! polacre, tu veux te rebeller ! cria Longuaveine en saisissant un manche de pelle. Va-t’en ! que je dis.

– Mon père, dit Robertine d’une voix nette et sérieuse, m’est avis que je suis d’âge à avoir un avis ; et je ne veux pas que Mionnet s’en aille.

– Tu ne veux pas !

– Non ; voilà une douzaine d’amoureux que vous *essaimez*, et je m’ennuie de n’avoir personne à tourmenter.

– Et tout ça veut dire, demanda le fermier, d’une voix sombre, que tu penses à me ruiner, en te mariant et en me laissant toute la maison sur les bras ?

– Ah ! Seigneur, non, répliqua la jeune fille avec un éclat de rire ; mais j’aime à rendre Mionnet comme bête.

– Robertine, dit Jean du Bellannoy, de mon temps, – il est vrai que je vais sur quatre-vingts ans, – on laissait toutes ces miévreries aux gens de la ville. Reste à souper, Mionnet. C’est une triste chose, compère, que d’entendre tout le monde dire : « Je m’en vais à Paris. » Qu’est-ce qui en revient ? et là-bas qu’est-ce qu’ils deviennent ?

Il secoua la tête, et le vieux mendiant frappa son bâton avec colère sur les grandes dalles de pierre du foyer.

Les domestiques entrèrent bientôt l’un après l’autre par toutes les portes, en secouant à grand bruit leurs bottines ferrées couvertes de neige.

– A table ! dit Longuaveine.

Chacun vint s’asseoir à la place que lui attribuait la hiérarchie domestique. Le mendiant était resté au coin du feu, fêtant avec dignité une gamelle pleine de soupe.

– Fili Jougleux, le *chasse-meunée*, n’est pas encore arrivé, dit le fermier d’une voix rude ; il est resté à ivroger dans quelque cabaret. Tous ces vieux soldats ! On lui tiendra sa soupe au chaud dans les cendres.

Chacun saisit une cuillère d’étain, et, après avoir fait le signe de la croix, tous tendirent le bras vers la grande jatte commune, en attendant poliment que le vieux fermier eût commencé à manger. Florine seule avait une assiette devant elle.

On n’entendit bientôt plus que le grattement des cuillères plongées sournoisement jusqu’au fond de la jatte évasée, et ramenées prudemment le long des bords. Un cri aigu, qui paraissait venir du verger, fit lever toutes les têtes, et le chien de garde, enchaîné sous le hangar, se mit à aboyer avec fureur.

– On a appelé à l’aide, mon oncle, dit Florine en se levant à demi.

– Ah ! çà, qu’est-ce qu’il y a donc aujourd’hui ? s’écria brusquement Longuaveine. Vous voilà éveillée comme une fille qui attend son amoureux, Florine.

La jeune fille jeta sur son oncle un regard froid, nuancé d’étonnement.

– Pour sûr, on a crié, dit Mamzelle, un jeune soldat en congé de semestre qui s’était loué comme batteur en grange.

– Eh bien, si on a crié, on criera encore ; si on ne crie plus, c’est qu’on n’a pas crié, répliqua le fermier d’une voix railleuse.

III

NOTRE COUSIN L'ARTISTE.

La porte s'ouvrit, et on vit paraître un petit personnage qui posa vivement sur une chaise une grande boîte carrée. Il ôta sa casquette qu'il lança au plafond et laissa voir un grand front chauvissant, de beaux yeux ronds à fleur de tête, une physionomie d'une gravité austère, une figure jeune et fraîche et une longue barbe noire qui lui descendait jusqu'à la ceinture.

– Princes, comtes, seigneurs, vous esclaves aussi, j'entre, je vous salue et je vous dis ceci : Au diable les instru... ments de l'agriculture..., car je viens de tomber... sur une herse dure..., qui m'a dévisagé... jusques aux fondements, s'écria le nouveau venu en se frottant les reins.

– Eugène Malahieude ! dit Florine.

– M. Eugène, s'écria Robertine en rougissant.

– Lui-même, Rose mystique, lui-même, du moins par devant, car, d'ailleurs, je ne suis plus qu'une écumoire. Robertine, Célimène champêtre, je baise vos mains rouges. Vénérable patriarche, et vous, Longuaveine, berger de 'ce troupeau, et vous tous, serfs, gens de poeste et de glèbe, je vous salue, *O Fortunatos*.

Tous les regards se fixèrent sur Eugène avec une sympathie évidente. Le fermier lui-même dérida son front plissé et lui envoya un sourire de bienvenue. Eugène Malahieude était fils de paysan et généreux, quoique peu riche. Cela expliquait toute sympathie.

– Tiens, voici Mionnet Némorin ! Estelle possible, Seigneur, que je sois tombé au milieu d'un souper de fiançailles ? Célébrons ce grand jour par des chants d'allégresse : *Io Pæan, Hymen, O Hynlene*.

Et le petit homme, dont le visage était resté austère, s'avança vers le feu en dansant et en arrondissant les bras avec un geste gracieux.

– Il n’y a point de fiançailles, dit Robertine avec une moue dédaigneuse. Il n’y a ici personne avec qui je veuille me marier.

Mionnet jeta un regard sombre et jaloux sur Je nouveau venu.

– Tiens, dit celui-ci en s’accroupissant devant le feu, vous voilà aussi, roi des truands, empereur des Cagots, archiduc des Matagots ! que se passe-t-il dans le royaume de Thunes ? marquis des Rifodés, prince des Francs-Mitoux, ô vénérable Belenclos ?

– Hé, hé, dit le mendiant en clignant ses yeux rouges, on dirait que vous êtes dans vos bonnes, aujourd’hui !

– Quelles nouvelles de Paris, cousin Eugène ? demanda Florine après un moment de silence.

– Oui, racontez-nous un peu ça, sagement, dit le mendiant, car moi, j’ai tout vu, j’ai été à Paris.

– Des nouvelles, s’écria le peintre en se tournant brusquement vers Belenclos, on dit qu’on va faire passer une loi d’après laquelle les mendiants qui n’auront pas 6,000 livres de rente seront pendus.

– Voyons, Eugène, dit le vieux fermier, parle-nous de Cyprien Framery, tu vois bien que c’est de lui que Florine est inquiète.

Les gros yeux d’Eugène s’animèrent. Il fixa un regard pénétrant sur la jeune fille, puis il se leva, monta sur sa chaise, descendit, imita les gestes d’un homme qui bat du poing et du coude sur un tambour de basque. Rron, rron, ron, fit-il. Sa figure continuait de garder toute sa sévérité.

– Cyprien Framery, dit-il de ce ton emphatique qui distingue les charlatans, est la gloire de Questrecques. Né d’un père charron et d’une mère couturière, il fut tenu sur les fonts par Jean du Bellannoy : que celui-ci se lève et me confonde si j’égare le burin de l’histoire. Hélas ! son père charron et sa mère couturière vécurent ce que vivent les roses. Mais il étonna Rosalie, sa grand’mère, Jean, son parrain, et Bertrand, son curé, par les preuves réitérées d’une intelligence précoce. Ce vénérable triumvirat l’arracha, dès l’âge de treize ans, aux bras charmants de Florine du Bellannoy, alors dans sa deuxième année, et l’envoya à la ville voisine, qu’il ravit par la pureté de ses versions grecques. Puis, après avoir été pressé sur le sein parrainernel du vénérable Jean, il se dirigea vers Paris, où, par la protection de notre *famosus* compatriote Lucien Delahodde, il

devint secrétaire d'un illustre journaliste républicain. Bou. ou. oum ! Février 1848 sonne ; la République arrive ; un nouveau gouvernement se nomme. Le journaliste de Cyprien se nomme dedans, et jette sur son secrétaire chéri un regard serein qui l'envoie dans une préfecture. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans, mais la précocité était sa destinée.

– Et aussi la bonté, dit le mendiant d'un air sombre, car lui du moins ne méprise point ses parents. Il vint par ici, en 1848, dans une belle voiture ; le capitaine de gendarmerie, le sous-préfet de Boulogne et toutes les grandes gens du pays étaient comme ses domestiques. Il entra ici, me dit bonjour, par mon nom, donna une poignée de main à mon compère, regarda en souriant Rose-de-Noël, embrassa Robertine, et je dis que c'est bien, ça.

– Bah ! s'il ne faut que cela pour mériter vos éloges, prince des Francs-mitoux !.

Et le peintre posa ses épaisses moustaches sur les joues de Robertine, qui devint cramoisie. Mionnet regarda son couteau d'un air confus.

– Vous m'avez promis de vous informer de lui, dit doucement Florine, car il y a plus de trois ans que nous n'avons eu de ses nouvelles. Qu'est-il devenu ?

– Il est devenu gueux, parbleu ! et la besace du père Belenclos serait pour lui un bienfait des dieux.

Cette déclaration fut suivie d'un murmure d'étonnement.

– Je le supposais, mon père, dit Florine. Et, continua-t-elle avec une nuance d'inquiétude, il est encore à Paris, n'est-ce pas ? vous l'avez vu ?

– Je ne l'ai pas vu, il ne laisse personne venir dans son grenier, au septième étage d'une sale et puante maison de la rue Saint-Jacques. D'ailleurs, il n'est plus à Paris.

– Ah ! et où est-il ? demanda-t-elle d'une voix qui devenait de plus en plus émue.

– On m'a dit, chez lui, à Paris, hier, qu'il devait partir le soir même ; il avait prié humblement sa portière de daigner lui envoyer ses lettres à Boulogne-sur-Mer, à l'hôtel du Cornet-d'Or, rue Royale. J'y fus cette après-midi, à cette auberge, on m'assura qu'il venait de vider les lieux, et, d'après plusieurs questions qu'il avait faites, on supposait qu'il avait l'intention de

se rendre à Questrecques, par la route de la forêt. La neige n'avait pas encore commencé à tomber.

– C'est lui qui était dans la plaine ! s'écria Florine avec angoisse. Et se levant brusquement, elle se dirigea vers la porte.

– Tiens ! dit Longuaveine, est-ce que le vertigo vous prend ? Est-ce que vous voulez aller vous promener à cette heure-ci ?

– Vous avez raison, mon oncle, dit Florine ; mais en pensant qu'il y avait un de nos amis, presque un de nos parents, perdu dans la neige, succombant à la fatigue, au milieu de cet horrible froid, mon premier mouvement a été de courir à son aide. Mais l'un de nos gens, Capite ou Mamzelle.

– Aucun de mes gens ne bougera, dit Longuaveine avec calme.

– Vous ne laisserez pas un pauvre homme mourir de faim et de froid dans votre village ! s'écria Florine en regardant les domestiques.

Les plus jeunes se levèrent.

– Sacorbieu ! s'écria Longuaveine, personne ne bougera ou sinon, . celui qui sortira ce soir ne rentrera plus ! je le laisserai dehors comme un chien. Je ne serais plus le maître chez moi, par hasard, sacorbieu !

Chacun se rassit. Florine jeta en vain des regards suppliants autour de la table, elle ne rencontra que des fronts baissés.

– Ah ! c'est mal ce que vous faites là, mon oncle, et Dieu vous punira.

– Savoir, dit tranquillement Longuaveine, en piquant un croûton avec la pointe de son couteau.

– Et penser, s'écria la jeune fille d'une voix entrecoupée et en joignant les mains, que moi je ne puis rien ! Mon pauvre Cyprien est peut-être en ce moment mourant de froid et de folie ! il ne faut peut-être qu'un cri pour le sauver, et moi, moi qui voudrais, au prix de.

– Que dites-vous donc, Florine ? s'écria Eugène en pâlisant.

– Rose-de-Noël, dit le mendiant en se levant, je crois bien que mon genou est guéri, c'est moi qui vais aller au secours.

– Va, compère, dit à son tour Jean du Bellannoy, et tu n'iras pas seul, c'est moi qui le dis.

Le vieux fermier se leva, passa ses mains dans ses moufles en peau de mouton et posa son antique chapeau de feutre râpé sur son bonnet de coton.

– Mais, grand-père, s'écria Robertine, vous ne pensez pas à aller courir le pays par un temps pareil, c'est pour en mourir.

– J'y pense si bien, fillette, répondit en souriant Jean du Bellannoy, que me voilà parti.

Il saisit dans le coin de la cheminée une longue fourche à deux dents et se dirigea vers la porte. Les deux vieillards sortirent.

Robertine lança un coup d'œil à Mionnet, qui secoua la tête, en jetant un regard sombre sur Eugène.

– Ma *foisne*, s'écria Mamzelle, en se levant, ça me bourrelle de voir ces deux vieilles gens s'en aller tout seuls, comme deux braves. Je dois aller dans un mois rejoindre mon corps à Paris ; si Longuaveine n'est point content de me voir accompagner les vieux, je partirai un mois plus tôt. Il ne faudrait pas qu'on pourrait dire que l'armée française aurait reculé devant deux vieillards.

Et avant que Longuavcine fût revenu de son étonnement, le leste garçon avait disparu.

Robertine avait renouvelé son coup d'œil d'une façon plus impérative, Mionnet se leva lourdement.

– Est-ce que tu voudrais, toi aussi, t'en aller à la rescousse ! s'écria Longuaveine d'une voix tonnante. Jour de la vie vivante, si tu avais le malheur !! c'est pour le coup que tu ne remettrais jamais les pieds ici.

– Et moi je l'avertis, ce grand lâche, et je vous avertis aussi, mon père, que s'il est encore ici quand l'horloge aura fait deux tic tac.

– Ah ! Robertine, s'écria le pauvre garçon, vous savez bien que je me mettrais au feu.

– Je ne t'ai point parlé de feu, mais de neige ; va donc.

Mionnet partit, jetant sur sa bonne amie un regard suppliant. Longuaveine avala coup sur coup plusieurs verres de cidre et sortit à son tour. Florine était venue reprendre sa place au coin du feu, et, les mains jointes, les yeux à demi-fermés, elle écoutait les bruits qui venaient par la porte entr'ouverte ou qui descendaient par la grande cheminée.

Longuaveine rentra bientôt ; un sourire railleur animait sa physionomie.

– C'est chercher une aiguille dans une botte de foin, que je dis ; ils ne trouveront rien.

- Il me semble que j’entends du bruit dans la cour, Robertine ?
- C’est vrai, Florine, mais ils ne peuvent être encore là à venir.
- Savoir qu’est-ce qui reviendra ! dit le fermier en clignant de l’œil ; mais vrai, Florine, je ne vous reconnais plus ; et sage comme vous êtes d’habitude, vous devez comprendre que si cet homme est perdu dans la neige depuis deux heures, il est maintenant raide comme un caillou et archi-mort.
- Le mort ? est-ce que vous avez vu le mort ? moi, je l’ai vu et je l’ai tué, dit la voix avinée d’un homme qui entraît.

IV

EST-IL MORT ?

Un petit vieillard, à l’œil vif et riant, à la figure ronde, au teint animé, s’avança d’un pas incertain vers Longuaveine.

– C’est toi, Fili Jougleux, ivrogne maudit ! Je ne sais pas ce qui me retient de te casser les reins.

– Bougez pas ! ce maître ! vous ne retrouveriez jamais un chasse-meunée comme moi dans le pays : savez-vous ce que c’est que le diable ? eh bien ! quand vous voudrez le savoir, parlez à moi, je viens de causer avec lui ! Et le mort que je viens de rencontrer et qui ne pouvait plus retrouver le chemin de sa tombe ! c’est-il drôle ça, oui ou non, ce maître ? Ah ! tenez, voilà vos sacs, reprit-il en essayant de saisir trois sacs vides sur son épaule. Combien est-ce que je devais en rapporter ? douze, pas vrai ? Eh bien ! en voilà trois. Qui de trois perd neuf, reste douze, c’est-il compter, ça !

– Mais que voulez-vous donc dire avec le mort ? demanda Florine d’une voix inquiète.

– Ah ! çà, c’est une belle histoire, Rose-de-Noël. Pour lors, je m’en revenais de Crémarêt et de Wirwignes, j’avais rencontré beaucoup d’amis dans les cabarets, et l’odeur des cabarets avait échauffé mon pauvre cheval qui s’en allait à droite et à gauche, si fort que les passants en riaient. Moi j’en rougissais, et je lui disais tout haut ce que je pouvais pour l’engager à marcher droit. La nuit arriva. Moi, j’étais fatigué des peines que mon bidet m’avait faites, et je m’endormis sur lui.

Bon ! quand je me réveillai, il ne neigeait plus, la lune luisait ; j’étais dans le cimetière. Les cloches sonnaient dans mes oreilles comme pour un trépas. Les croix et les défunts dansaient sur la neige. Les pierres des tombes, qui s’étaient ouvertes pour laisser passer les morts, se balançaient comme des bateaux sur la mer. Quand j’ouvris les yeux tout grands, tous les revenants se mirent à courir comme des fous pour rejoindre chacun sa tombe.

« Bon ! que je criai, si c’est le bon Dieu, je n’ai rien à dire, mais si ce sont les mille diables, je les défie, j’ai fait mes Pâques ! » Là-dessus, je poussai mon bidet, qui mit ses pieds de devant sur une tombe qui se referma en faisant du bruit.

« Bon, que je dis, il y en aura toujours un de pincé de ces vagabonds-là, puisque voilà une tombe de fermée, sans qu’il ait pu rentrer. »

Je regardai, c’était la tombe de feu Jean-Cyprien Framery, le mari de feu Rosalie. Puis je saluai le bon Dieu, qui me regardait du haut du grand calvaire. Il s’inclina et tourna son bras ensanglanté devers le bas du cimetière, du côté de la vieille école, maintenant abandonnée.

« Oui, Seigneur, que je répondis, je passerai par là puisque vous le commandez, quoique ce ne soit pas mon chemin. » Et en disant un *Miserere* pour feu ma mère, je me remis en route. Alors, mon Dieu, les cloches se remirent à tinter, les croix recommencèrent à se balancer pire qu’avant. J’entendis des plaintes et des hurlements de rage, comme d’une âme en peine qui se débat contre les rugissements du démon. Et qu’est-ce que je vis, mon Dieu !

Félix Jougleux prit sa soupe, la goûta du bout des lèvres et continua à la manger en secouant la tête. Le plus profond silence régnait dans la maison. Tous les regards étaient fixés sur le narrateur, les uns railleurs ou indécis,

les autres émus et effrayés. Félix, la tête basse, les coudes appuyés sur ses genoux, racontait d'une voix lente et monotone avec l'indifférence d'un somnambule.

– C'est du Callot ! s'écria Eugène, la tentation de saint Antoine traduite en picard.

– Et qu'est-ce que vous avez vu, Félix ? demanda Florine.

– Ce que j'ai vu ? C'était le diable donc ! un diable noir qui rampait en rondonnant comme un chat en colère et qui tenait dans sa bouche un morceau de linceul.

« Toi, je lui dis, va te coucher ; je te défie, j'ai fait mes Pâques. » Je lui jetai un de mes sacs ; le diable s'en alla en rampant derrière une tombe. Ah ! c'est alors que j'ai vu une chose qui me fera honneur jusqu'à la fin de ma vie !

– Et quoi donc, Félix ? parlez donc ! dit Florine d'une voix tremblante.

– Eh bien ! Rose-de-Noël, j'ai vu le mort que j'avais empêché de rentrer dans son tombeau. Il était là, couché, la tête appuyée sur le seuil de la vieille école, et pâle, ah ! avec son linceul en loques autour de lui. Je l'ai bien reconnu, c'est feu Jean-Cyprien Framery, le grand père...

– Cyprien Framery ! s'écria Florine d'une voix tremblante.

– Oui, Jean-Cyprien Framery, reprit le vieil ivrogne de sa voix morne. Je l'ai bien reconnu ; nous avons été à l'école ensemble ; et la terre, faut croire que ça conserve, car il était redevenu tel qu'en ses vingt ans. Seulement, il avait les mains saignantes et aussi les mollets pleins de sang. C'est le diable qui l'avait tourmenté pour le faire rentrer dans sa tombe, et qui à ce moment-là même s'avança encore de mon côté en rugissant.

« Toi, que je lui dis encore, tu ne me fais point peur, » et je lui jetai encore un de mes sacs, et encore un ; mais j'avais mal pris mes mesures, c'était un sac plein de rebulet qui alla frapper Jean-Cyprien, qui se mit à agiter les bras avec colère.

– Il n'est donc pas mort ? s'écria Florine.

– Pas mort ! répondit Félix d'un ton dédaigneux, il était enterré avant que vous ne veniez au monde, ainsi ! mais n'importe. Moi, je me fâchai aussi, et je lui en jetai encore un. Alors le mort ouvrit les yeux ; oui, il les ouvrit, et j'entendis un souffle qui disait :

– Qui disait ? demanda Florine d’une voix à peine perceptible. – , – Qui disait : « Rosalie Framery ! »

– Oui, c’est bien lui, et il n’est pas mort ! s’écria la jeune fille d’une voix joyeuse.

– Il n’était pas mort, répliqua froidement Longuaveine ; mais il ne s’en fallait pas beaucoup et il y a une heure de ça.

– Oui, il y a bien une heure, reprit l’ivrogne. Et le mort dit encore une fois : « Rosalie Framery. – Comment ! lui dis-je, tu ne te rap-pelles plus l’endroit ? C’est la troisième tombe à main droite, à partir du grand calvaire. Tiens, mon camarade, voilà pour te réchauffer. » Et je lui jetai encore un sac ou deux, je ne sais point bien, car, patatras ! la lune se cache ; le diable revient, il saute à mon pied gauche qui pendait, mon bidet prend peur, et le voilà parti. Je rencontre Mamzelle qui courait comme un perdu. il me tire par les jambes, me jette à terre et emporte mon pauvre petit bidet, Et, conclut Félix en fermant les yeux, vous avez bien compté, ce maître ? qui de neuf sacs ôte trois, reste douze.

Le chasse-meunée appuya sa tête contre l’un des piliers de la cheminée en murmurant :

– La troisième tombe à droite !

Puis il se redressa : – Car, il faut que je vous le dise, si vous l’avez oublié : Rosalie était la femme de Jean-Cyprien, et il voulait aller la rejoindre, car il avait toujours été bon mari.

Félix inclina de nouveau la tête et s’endormit. Florine se leva et se dirigea silencieusement vers la porte qui donnait sur le verger. Eugène sortit derrière elle et l’appela.

Florine se retourna. Les rayons de la lune donnaient à son pâle visage quelque chose de diaphane et jetaient une lumière vaporeuse sur ses épais cheveux blonds.

– Que vous êtes belle, Rose-de-Noël ! s’écria Eugène. Et moi qui pensais n’avoir qu’un rival à combattre ! Voilà que Framery vient se joindre à Coquempoix.

Florine courba le front. Elle suivit, à travers le verger, le sentier qui menait du côté du cimetière, et qui passait devant les fenêtres du château.

Eugène lui prit doucement le bras.

– Regardez donc cette étrange figure maigre, là-bas, à cette fenêtre ouverte du château, là, à la façade qui donne sur le verger.

– C’est le frère de la bonne et belle M^{me} Romanelle ; ils ont été à Boulogne aujourd’hui ; il paraît qu’ils ont pu revenir, malgré la neige. Oh ! voyez, continua Florine d’une voix sourde, en montrant avec terreur un groupe qui s’avançait et qui suivait une large avenue formée par un double rang de vieilles touses d’ormes, voyez !

La lune laissait tomber sa lueur blafarde ; la nappe de neige s’étendait au loin sous l’œil, supprimant les haies et les clôtures, allongeant monstrueusement les perspectives, écrasant et décapitant les maisons, raidissant les grands arbres, englobant tout dans sa blême unité et développant sans fin, sous les regards dévoyés, des aspects mornes et désolés.

Florine et Eugène, dont les nerfs tendus par le froid étaient disposés aux brusques secousses et aux impressions tristes, se rapprochèrent. Le peintre poussa un long soupir où l’angoisse se mêlait à une sorte de joie.

– Que c’est beau, murmurait-il, ah ! que c’est beau ! je puis rendre cet effet-là, oui, je le puis !

Un silence morne régnait au loin ; la neige assourdissait jusqu’au bruit des pas de ceux qui s’avançaient, et ceux-ci, muets, noirs, raides, agrandis, paraissaient, avec leur marche lente et sourde, former une procession de spectres. Les touses, entre lesquelles on eût dit qu’ils rampaient, jetaient des ombres nettes sur le tapis blanc ; et ces petits arbres trapus, aux grosses têtes hérissées, aux courtes branches noueuses, semblaient être une bande de lutins, aux bras monstrueux, aux gestes fantasques, chargés d’escorter, avec tous les signes d’une joie insensée, cette troupe de fantômes.

– Allons ! s’écria Florine d’une voix étranglée.

Elle s’avança en poussant machinalement Eugène devant elle, comme si elle eût voulu tout à la fois s’approcher de ce spectacle et être protégée contre l’horreur de cet aspect. Ils firent quelques pas.

Mionnet marchait le premier, la tête basse, avec une lenteur solennelle qui rappelait au pauvre garçon l’enterrement de sa mère, morte naguère ; il tenait par la bride le bidet blanc du chasse-meunée.

Mamzelle, monté sur le cheval, portait entre ses bras un corps dont la tête pendante, les bras ballants et les jambes inertes suivaient tous les mouvements de la bête. Les poignets et les mollets écorchés avaient rougi la face du paysan et la robe blanche de l'animal. Les deux vieillards, appuyés sur leurs longs bâtons, venaient ensuite, tous deux pensifs, le vieux fermier courbant les épaules et le mendiant levant vers le ciel sa face, que les rayons obliques de la lune creusaient et rendaient plus austère encore. Coupe-en-Deux suivait son maître, les oreilles droites, la queue en trompette. Parfois il se retournait brusquement, baissait les oreilles, grondait sourdement et montrait ses longues dents blanches à Stanislas Coquempoix qui, le front penché et le poignet droit emmaillotté, marchait derrière les deux vieillards.

Florines'approchaprécipitamment, en entraînant le peintre.

– Eh bien, Mionnet ? dit la jeune fille d'une voix qui essayait d'être calme.

– Ah ! quel malheur ! ne voyez-vous pas comme ça ressemble à un enterrement ! s'écria le brave garçon en essuyant de sa main libre ses yeux humides.

Eugène sentit s'agiter convulsivement le bras que sa compagne appuyait sur le sien, et il l'entendit demander d'une voix qui semblait n'avoir rien perdu de sa fermeté :

– Et toi, Mamzelle, qu'est-ce que tu en dis ?

– Ah ! mademoiselle Florine, qu'est-ce qu'on en peut dire ! son cœur est froid comme la nuit. Mais est-ce la neige ou la mort qui a engelé ce pauvre diable-là ?

Il tourna, avec un sourire triste, sa figure ensanglantée vers Florine, qui vit là, sans doute, un lugubre commentaire à cette réponse équivoque, car elle se serra violemment contre son compagnon.

– Il n'est que froid, ma fille, dit doucement le vieux fermier.

– Ou mort ! répliqua sèchement le mendiant.

Le chien vint faire fête à Florine. Il sauta autour d'elle avec des jappements contenus mais joyeux : on eût dit qu'il venait demander la récompense de quelque devoir bien et laborieusement rempli.

– Ah ! il n'est pas mort ! s'écria Rose-de-Noël en caressant le chien. C'est toi qui le dis, ma bonne bête ; tu ne serais pas si joyeux si tu suivais

un enterrement.

– Hélas ! il n’y a plus d’espoir, Florine ! dit à mi-voix le personnage accablé qui suivait les deux vieillards.

– Stanislas Cocquempoix ! s’écria le peintre. *Quis novus hic hospes ?* Quelle est cette autre espèce ? traduisit-il librement, mais d’une voix inintelligible.

– Oui, j’ai vu, en revenant du Hamel, ce pauvre diable-là étendu dans le cimetière, et ce n’est pas ma faute s’il n’a pas été sauvé. J’ai fait tout ce que j’ai pu pour le réchauffer ; mais je ne sais pas ce qu’avait ce maudit chien, conclut-il en montrant son bras emmaillotté, il m’a mordu !

Coupe-en-Deux s’avança vers Stanislas en grondant violemment.

– Ici, camarade ! cria le mendiant ; savoir pourquoi mon chien s’est battu contre Stanislas ? Est-ce que ce *faux*-là aurait voulu achever Cyprien ? pensa-t-il.

V

LE RETOUR AU PAYS.

Le cortège funèbre reprit sa marche lente et silencieuse, et il arriva devant la ferme. La porte s’ouvrit ; Robertine sortit ; la haute taille du fermier se montra sur le seuil ; derrière lui les domestiques se groupèrent en avançant curieusement la tête.

– Qu’est-ce que vous me voulez ? demanda Longuaveine d’une voix rude. Toi Mionnet, toi Mamzelle, vous Belenclos, allez-vous-en avec ce que vous apportez là. Je vous ai avertis. Allez-vous-en.

– Je n’ai pas besoin de ta maison, Fideri Longuaveine, j’en ai cent autres, répondit fièrement le mendiant ; mais il y a un chrétien qui a besoin d’entrer ici, et il faut qu’il y entre.

– Est-ce que je connais ce chrétien-là ? est-il mon parent, mon ami, mon voisin seulement ?

– Il est mourant sur ton seuil, il faut qu’il entre, c’est la vieille loi du pays. Il meurt de froid, et ton feu flambe, ouvre ta porte et fais-lui place.

– Oui, s’écria Florine avec angoisse, pendant que vous le laissez ici, il meurt peut-être.

– Vous êtes bien emportée sur ce garçon-là, fillette ; allons ! que ceux qui ont le droit d’entrer entrent, et les autres, qu’ils s’en aillent.

– Vous parlez mal, Longuaveine, dit la voix traînante du vieux fermier ; malades et mendiants ont leur soupe sur toute table et leur lit dans toute maison.

– Ce sont là de vos idées du temps passé. Aujourd’hui, moi, je dis : Voilà un homme, et c’est un gueux, et je ne lui dois rien. Qu’est-ce qui me payera les frais de maladie et les frais d’enterrement ?

– Ce sera moi qui payerai les frais, dit alors Robertine, car je ne veux pas habiter plus longtemps une maison maudite, à la porte de laquelle on chasse les mourants comme des chiens.

– Toi, toi ! s’écria Longuaveine avec une sorte de rage, toi, et avec quoi ?

– Avec le bien qui me revient de ma mère, et dont vous oubliez de me parler depuis trois ans bientôt.

Le fermier chancela comme s’il venait d’être atteint en pleine poitrine.

– Allons, Fideri, dit alors Stanislas d’une voix douce, ne le laissons pas souffrir plus longtemps, vous ne perdrez rien.

– Ah ! si c’est toi qui le veux, Stanislas, dit Longuaveine d’une voix narquoise.

Il haussa les épaules et rentra suivi de tous les assistants.

Le vieux fermier donna des ordres. On apporta un sommier qu’on étendit sur les dalles à quelque distance du foyer. Mionnet, fier comme un coq et glorieux comme le vent, – Robertine lui avait sournoisement pincé le bras, – Mionnet était entré dans la maison, soutenant le côté gauche du corps dont Mamzelle portait le côté droit et dont Stanislas redressait la tête avec une attention touchante.

On posa ce corps sur le sommier, qu’éclairaient plusieurs chandelles, et à l’un des coins duquel le vieux fermier était agenouillé.

L'assemblée, silencieuse, haletante, était rangée en cercle autour du matelas. Tous les regards étaient tournés vers Robertine, qui lavait les jambes blessées de l'homme étendu. Stanislas paraissait fort occupé à frictionner le cou.

– Pauvre diable, dit Eugène à demi-voix, il a dû bien souffrir du froid, oui. Une misérable vareuse en lambeaux, une pauvre veste de – nankin, un pantalon de lasting usé, pas de gilet, de mauvais souliers vernis dont les semelles sont ouvertes, et un cahier de papier écrit, triste et dernier trésor' ! Pauvre, pauvre artiste !

Il ôta vivement son pince-nez pour essuyer ses paupières humides, et l'on entendit un long murmure entrecoupé de sanglots. Florine, les yeux secs, les dents serrées, les mains jointes et comme crispées, promenait ses regards du visage de son grand-père à la face de Cyprien.

– C'est curieux, continua Eugène, l'effet de la gelée sur une face humaine ; mais il y a là, autour du cou, des ombres bleues dont je ne puis pas me rendre compte, Florine !

Stanislas laissa échapper un geste qu'il réprima aussitôt, et Mamzelle devint rouge comme une pomme de pigeon.

Florine n'avait pas répondu. Dans cette figure verdâtre, sanguinolente et boursouflée, dans cette longue barbe blonde emmêlée, dans ces cheveux châtons souillés de terre, tombant roides, hérissés sur le front déchiré, elle cherchait à retrouver quelques-uns des traits de ce visage que son souvenir lui montrait si fréquemment, et embelli d'un si grand charme. Elle reconnaissait uniquement ces sourcils minces, ces longs cils qui abritaient jadis des yeux bleu clair, à l'expression molle, joyeuse et douce, et qui ne cachaient plus maintenant que les bords noirâtres des paupières fermées.

Le vieux fermier était à genoux, regardant avec anxiété les blessures des bras et des jambes, qu'on avait imbibées d'eau tiède.

– Voilà le sang qui voudrait revenir aux plaies, murmura-t-il, et il me semble qu'il est revenu clair-rouge. Voyons, Mamzelle, toi qui as l'oreille fine, mets un peu ta joue contre son estomac, et tu me diras si tu entends le tic-tac de cette horloge-là.

Le jeune soldat s'agenouilla et mit la poitrine à nu.

– Tiens, dit-il, une petite boîte en or au bout d'un ruban noir.

– Donne, Mamzelle, dit Stanislas. C’est peut-être bien le portrait de sa femme, car depuis trois ans qu’on n’a pas reçu de ses nouvelles, il a pu se marier, et on voit bien qu’il y tenait à ce médaillon pour n’avoir pas voulu le vendre malgré sa misère ! Une double boîte en or, avec un secret ! On ne peut pas l’ouvrir ; tenez, Florine, gardez-le.

– L’habile coquin ! murmura Eugène.

Florine prit le médaillon silencieusement et avec un geste un peu brusque, mais sans que sa figure décélât la moindre émotion.

– Eh bien, Mamzelle ? demanda le vieux fermier.

– Faudrait voir. Je ne sais pas si j’entends son sang couler dans son estomac ou si c’est le mien qui bruit dans mes oreilles. Nonobstant, si c’est son sang, c’est peu de chose, car ça sonne doux comme le chant du linot, c’est peut-être la manière dont le sang coule quand il est gelé.

– Mais d’où peut provenir cette marque noire et bleue qu’il a de chaque côté du cou ? demanda de nouveau Eugène Malahieude. C’est bien singulier !

Mamzelle se releva vivement, en lançant un regard furtif sur Stanislas.

– C’est ce chien maudit qui lui a serré le cou, répondit ce dernier d’un ton compatissant ; je l’ai vu. Je revenais du Hamel ; j’ai aperçu cet homme-là étendu dans le cimetière, je me suis approché et agenouillé pour tâcher de le réchauffer et de le prendre sur mes épaules, Florine ; mais cette méchante bête était comme acharnée sur lui ! et c’est en voulant l’empêcher que j’ai été mordu au poignet, comme vous voyez. Mamzelle peut vous le raconter comme moi, continua le fils du maire en jetant sur le jeune soldat un regard perçant, il m’a vu encore agenouillé, – car il est arrivé sourdement à cheval et le premier de vous quatre. – J’essayai d’arracher ce pauvre gueux aux attaques de ce brigand de chien, hé, Mamzelle ?

Ce dernier recula en balbutiant :

– Moi, je n’ai vu que la lune et la neige, c’est assez pour éblouir un cavalier qu’a l’habitude de l’infanterie ; sergent Belenclos, dites, si c’est la vérité ? Je n’ai rien vu, reprit-il d’un ton colère ; et il s’éloigna en murmurant.

– C’est bien drôle, dit le mendiant en s’agenouillant à son tour, je ne vois pas la marque des crocs.

– Allons, dit sévèrement Eugène, déclarons que ce pauvre garçon aura cherché à s'étrangler pour éviter de mourir de froid.

Pendant cette discussion, Robertine et ses deux servantes, obéissant aux ordres du vieux fermier, avaient couru de tous côtés. Florine avait paru ne rien entendre. Elle serrait le médaillon entre ses mains jointes ; ses regards avaient quitté le corps étendu, ils se tenaient vagues et mollement fixés sur un des coins obscurs de la maison. On eût dit qu'elle écoutait mille pensées nouvelles, confuses encore, et dont ses chastes yeux demandaient l'explication à quelque génie mystérieux, visible pour elle seule.

En ce moment, la porte d'entrée fut ouverte, mais avec un bruit et une violence qui attirèrent tous les regards, et un homme maigre, hâve, élégamment vêtu, s'avança en criant d'une voix rauque et haletante :

– Je vous assure que je l'ai vu ! le bruit m'avait attiré à ma fenêtre, je l'ai vu, je l'ai vu à cheval, étendu ; il passait devant la barrière, sanglant, c'était le jugement de Dieu ! Ah ! le misérable ! et ce n'est pas moi qui l'ai tué !

Il s'arrêta, comme étonné à l'aspect de tant de monde. Une grande et belle femme parut derrière lui et le saisit par le bras.

– Madame Romanelle ! s'écrièrent respectueusement les domestiques.

La nouvelle venue s'inclina poliment, jeta un regard froid et impérieux vers le groupe, et s'avança en retenant son frère auprès d'elle.

– Une vraie Romaine, murmura le peintre en l'enveloppant d'un regard d'admiration, l'impératrice Julie qui sort d'une médaille ! Une femme de lait et de bronze !

Une femme de lait et de bronze ! c'était un résumé grotesque, mais vrai, de l'impression produite par le mélange de vigueur et de grâce qui distinguait la jeune femme. Son cou blanc et robuste, sa poitrine large, ses fortes épaules, sa taille fine et ronde, son port aisé et fier, ses mains petites et potelées, son front poli et bombé, tout était contraste en elle. La teinte chaude de son visage aux joues roses, ses yeux noirs, brillants et froids, ses épais cheveux bruns, sans reflets, sa bouche grande, aux lèvres épaisses et rouges, qui faisaient ressortir l'éclat de ses petites dents, ses longs sourcils soyeux et son nez aquilin, rappelaient ce type ardent, noble et impétueux de la jeune matrone romaine au temps des premiers Césars. Tout représentait à

l'imagination l'union d'une vigueur en quelque sorte virile et d'un charme composé, pour ainsi dire, de tous les feux de la passion contenue.

Elle s'avança avec cette allure de majesté tranquille qui lui était habituelle, et, quoiqu'elle fût elle-même la petite fille d'un paysan, d'un riche métayer du Languedoc, elle semblait une véritable reine au milieu de ces graves Artésiens qui s'écartaient respectueusement sur son passage.

Elle s'approcha du sommier. Un sentiment dont elle ne put se rendre compte lui arracha un tressaillement à l'aspect de l'homme étendu. Une rougeur plus grande monta à ses joues, et une lueur, qui parut indéfinissable à Eugène Malahieude, traversa ses paupières. Elle reprit presque immédiatement son apparence de froideur glaciale.

Son frère avait fait un bond ; il s'était précipité sur le corps et le regardait avec des yeux devenus ardents.

– Oui, oui, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de rage, c'est lui, lui, le misérable, qui nous a ravi la fortune et l'honneur.

Il leva les poings, la jeune femme se baissa et attira brusquement le furieux en arrière.

– Mon frère, dit-elle de sa voix nette et sonore, pensez au scandale ! Voulez-vous apprendre à tout le monde.

– Tu as raison, tais-toi, Martille, tais-toi !

Il se releva, se détourna, et presque subitement ses traits se détendirent, ses yeux redevinrent mornes, et sa tête se pencha lourdement sur sa poitrine.

– Je vous demande pardon, dit la jeune femme sans jeter un nouveau regard sur l'homme étendu. Vous savez que mon frère est un peu souffrant et qu'il n'a pas encore complètement retrouvé dans votre froid pays la santé que les fièvres de notre midi lui ont enlevée.

Elle envoya un sourire affectueux à Florine, et s'arrêta un instant, comme étonnée de l'expression nouvelle que révélait le visage de la jeune fille.

– Vous viendrez demain me voir, comme vous avez l'habitude de le faire chaque jour, n'est-ce pas, ma chère Florine ?

Et prenant le bras de son frère, qui semblait être devenu insensible à tout ce qui se passait, elle sortit après avoir fait un signe de remerciement à Eugène, qui indiquait l'intention de l'accompagner.

– Du lait, du bronze. et du feu ! murmura de nouveau celui-ci.

– C’est bien ça, ma fille, dit le vieux fermier à Robertine qui revenait de l’intérieur de la ferme ; oui, c’est ma plus fine chemise, du temps où on n’avait pas encore inventé toutes vos mécaniques. Allons les *blancs bonnets*, allons les femmes, on n’a plus besoin de vous ici. Allez vous coucher. Tandis qu’on va déshabiller tout à fait ce garçon-là, Florine, tu vas bassiner le lit dans la chambre, dans le coin à gauche, et tu laisseras Robertine veiller. Ce n’est pas la première nuit qu’elle passe dans un fauteuil. Je ne sais point, compère, si tu te souviens d’un remède pour réchauffer les gens refroidis, que défunt mon grand-père m’a toujours dit qu’il avait trouvé dans le *Grand-Albert* ? Nous allons l’essayer.

VI

VISION NOCTURNE

Trois heures après, le plus grand silence régnait par toute la ferme ; la maison était plongée dans une obscurité complète. Dans la chambre occupée par le corps, on n’entendait que la vigoureuse respiration de Robertine, qui s’était laissée aller au sommeil.

Florine n’avait pu s’endormir encore. Mille émotions nouvelles avaient traversé son cœur pendant cette soirée, les unes poignantes, les autres douces ; et, en ce moment, son jugement s’efforçait en vain de retrouver sa lucidité ordinaire au milieu de cent pensées vagues ou tyranniques qui ressemblaient aux obsessions de la fièvre. Ce Cyprien, qui était pour le vieux Jean du Bellannoy un être si glorieux, presque légendaire, destiné à rappeler ces mystérieux héros de la bibliothèque bleue, sortant du fond des forêts pour dominer les villes et devenir de grands princes ! ce Cyprien, dont elle avait accepté et gardé au fond de son âme l’image ainsi ennoblie, il était là, livide, étendu à deux pas d’elle, mourant peut-être, à cette heure

même, mourant de froid, parce que personne n'était auprès de lui pour le soigner ! Et elle se soulevait, elle écoutait haletante, et demandant à Dieu d'entendre, fût-ce un cri de douleur, dans la chambre voisine.

Elle se leva brusquement. Elle alluma une de ces lampes semblables à la lampe de Psyché, un de ces antiques luminaires dont le long bec, emmanché dans une grosse tête, concentre sa vive lueur sur les objets les plus rapprochés . Elle entra dans la pièce d'un pas léger.

Robertine se réveilla pourtant et regarda sa cousine sans faire le moindre mouvement.

– Qu'est-ce qu'elle veut faire ? pensa-t-elle, on dirait l'apparition d'une belle fille qui *revient* !

Il y avait en effet quelque chose de fantastique et de ravissant dans cette ombre blanche qui s'avavançait lentement, sans bruit. La lampe, cachée par le buste de Florine, portait sur lui toute sa lumière, et dans la chambre, obscure d'ailleurs, ce buste, sortant comme d'un nuage doré, semblait s'avancer entre ciel et terre. Les magnifiques cheveux de la jeune fille étaient dénoués, et, s'élargissant autour de sa tête, s'étalant sur les épaules, ils laissaient tomber jusqu'à mi-corps les ondes de leurs larges boucles. La tête était entourée d'un nimbe de lumière qui s'argentait en passant à travers les mèches vagabondes ; cette lumière, dont on n'apercevait pas le foyer, paraissait sortir du corps même, en lançant des reflets de nuance variée qui s'adoucissaient en passant à travers les larges manches de la robe de nuit.

Quand Florine arriva près du lit du mourant, elle s'arrêta pleine d'angoisse ; elle n'osait pas regarder ce visage qu'elle craignait de voir décomposé ; elle resta un instant les yeux baissés Quand son cœur se fut affermi, son regard monta doucement, craintivement, jusqu'à la face du moribond, et un sourire d'une bienveillance céleste éclaira son visage. Les yeux de Cyprien étaient ouverts et fixés sur elle comme en extase.

Le jeune homme n'avait nulle perception claire. Son corps était à peine vivant, son âme oscillait entre les idées de la vie et celles de la mort ; son imagination, assaillie encore par le contre-coup des angoisses, des rêves, des aspirations pieuses, hésitait entre les images de ce monde et celles de l'éternité ! Il ne distingua nettement rien de l'être charmant qui était devant

lui, mais il vit comme un idéal de beauté, de blancheur, de chasteté et de dévouement, et il murmura d'une voix passionnée :

– Ah ! l'ange blanc, l'ange de la neige !

La lumière s'éteignit vivement. Il referma les yeux et il lui sembla qu'il retombait dans le néant après avoir traversé une région mystérieuse et céleste.

Quelques heures encore après, il se réveilla de nouveau. Une vie plus grande courait dans ses veines et aussi une douleur plus grande lui brûlait le corps. Où était-il ? Il lui semblait qu'une chaleur douce se baissait sur son visage ; une main, une petite main, fraîche, qui lui parut veloutée et suave, se posait légèrement sur son front couvert de sueur. L'obscurité était complète. Bientôt la ferme se réveilla. Robertine allumait le feu dans la *maison* ; une lueur, précédée de quelques pétilllements et d'une odeur aromatique, une lueur flamboya dans la pièce voisine de celle où était couché Cyprien et s'encadra nettement dans une porte ouverte. Il poussa un soupir, la petite main se retira et il vit passer une forme svelte dans la lumière de cette porte. Florine allait rejoindre Robertine.

Un moment de silence profond régna, interrompu seulement par le tic-tac sonore, mélancolique, éloquemment rêveur d'une grande horloge. Cinq heures sonnèrent, une voix fraîche et impérieuse, qui semblait se tourner aux quatre coins de l'horizon, prononça une foule de noms, les noms de tous les domestiques que cette voix de Robertine éveillait ; les portes s'ouvrirent bruyamment, le tapage de quarante sabots résonna sur les dalles, des voix rudes s'élevèrent, d'autres portes s'ouvrirent qui laissèrent passer des souffles froids ; le ronflement grave et pénétrant des larges seaux vides, choqués contre les chaudrons, envoya son écho au dehors ; et les bêlements, les mugissements entrèrent par toutes les ouvertures, dominés par le chant triomphant du coq enfermé et les aboiements avides du chien de garde enchaîné.

Dans la chambre du malade, deux vieilles têtes ; aux regards doux, s'avancèrent, paraissant conduites par une petite chandelle fumeuse. Les yeux de Cyprien se refermèrent, et une voix, qui lui fit bondir le cœur, murmura :

– Je te dis, compère, que quand la sueur est venue, on peut renvoyer le médecin.

La petite lumière disparut et le jeune homme sentit son âme envahie par mille souvenirs vagues et heureux qui entraient jusqu’au plus profond de son imagination. Bien que ses paupières fussent pesantes et son cerveau engourdi, bien que sa peau fût comme criblée de milliers de coups d’épingles, un sourire courut sur ses lèvres livides ; il étendit les bras avec un soupir d’aise. Il pensa, en entendant tous ces joyeux bruits de la ferme éveillée, qu’il était revenu en sa dixième année ; et, retombant dans sa léthargie, il ne chercha plus à se rattrapper aux branches de la vie, car il sentait qu’il ne s’endormait pas dans le néant, mais dans la paix.

VII

CONVALESCENCE

Le vent du midi souffla pendant toute la journée du lendemain, la neige fondante tomba des arbres en larges gouttes de pluie, et le surlendemain, quand Cyprien se réveilla définitivement de son engourdissement, il eût pu croire qu’il avait fait un effroyable rêve, si les plaies de ses membres, l’abattement de ses nerfs, si les mille picotements de sa peau, ne lui eussent rappelé qu’il avait réellement bien souffert. Mais il avait retrouvé toute la lucidité de son intelligence, ses douleurs physiques n’étaient accompagnées d’aucune fièvre. Il jeta autour de lui un regard étonné, qui se termina par un sourire : il souriait, avec une reconnaissance touchante, au pâle soleil d’automne qui inondait de lumière cette tranquille demeure. Il se souleva doucement et il vit sortir de derrière les rideaux de son lit une belle et blanche figure qui s’approcha de son chevet. Il poussa un long soupir, on

eût dit que son âme, soulagée de ses dernières hésitations, se rassurait complètement sur l'avenir et comprenait enfin d'où lui était venu le secours. Il saisit d'une main brûlante le bras qui se posait sur son oreiller et l'attirant jusqu'à ses lèvres :

– Florine du Bellannoy, murmura-t-il, c'est donc bien vrai que je suis sauvé ! Je veux me lever pour aller près de ce grand feu. Comme vous êtes devenue.

Un petit cri que lui arracha l'effort qu'il fit pour se lever l'interrompit. Mais Florine comprit qu'il l'avait trouvée bien belle. Le vieux Jean du Bellannoy entra à son tour, et, après quelques paroles échangées à voix basse avec Florine, il donna ordre qu'on portât le malade, bien enveloppé dans des couvertures, auprès du feu qui flambait dans le grand foyer de la chambre.

Cyprien, quand il fut assis dans le roide fauteuil en bois rougi, rembourré de peau de mouton, poussa un nouveau soupir.

– Je suis bien, si bien ! murmura-t-il. Et il resta de longues heures, les regards fixés sur la flamme qui montait, en pétillant, du fagot sec jusqu'au manteau de la cheminée.

Ainsi passa-t-il les premiers jours de sa convalescence, dans cette douce langueur qui ne laisse arriver jusqu'à l'âme ni remords, ni craintes, ni les regrets du passé, ni les incertitudes de l'avenir, et qui vous fait une vie composée des caresses du soleil, des sourires de l'azur et des tendresses de l'amour ou de l'amitié qui veillent.

Florine, assise auprès du grand fauteuil, travaillait silencieusement. Elle levait parfois la tête pour rencontrer les yeux encore hagards du convalescent, qui étaient fixés sur elle avec admiration ; ou bien, lisant à haute voix quelque passage des beaux livres de poésie que lui avait donnés Eugène, elle s'interrompait souvent pour rencontrer encore les yeux de Cyprien fixés sur elle avec tendresse. Elle sentait son cœur battre plus vite ; et quand elle regardait son miroir, elle voyait des nuances rosées poindre sur ses joues, jadis toutes blanches, et des étincelles jaillir de ses yeux, autrefois si calmes.

Parfois pourtant, quand son ami, presque toujours muet, tournait ses regards vers les flammes du foyer et restait ainsi de longues heures comme

perdu dans la contemplation des flèches de feu, Florine se demandait s'il ne pensait pas avec regret à la vie passée ! Mais bientôt, avec ses paroles riantes, elle venait chasser ces préoccupations et amener les sourires sur les lèvres du convalescent. Ou bien c'était le vieux fermier avec ses histoires généalogiques et les récits de ses aventures de jeunesse ; c'était Stanislas, doux et caressant, venant, chaque jour, passer de longues heures auprès de ce cher ami Cyprien, qu'il avait sauvé.

Eugène Malahieude semblait être devenu plus bizarre que jamais. Il était, tout le jour, courant par monts et par vaux ; le soir, il rentrait, se précipitait dans la chambre, secouait cordialement la main de Cyprien, récitait avec sa physionomie sévère et avec des gestes insensés le monologue de Charles-Quint dans *Hernani*, tous les discours des burgraves ou les gémissements de Ruy-Blas ; puis, après avoir attaché ses regards pénétrants sur le visage de Florine, il s'élançait dans la *maison*, il se jetait dans un grand fauteuil au coin du feu et passait là silencieusement toute la soirée.

Quand la convalescence de Cyprien fut assez avancée pour lui permettre de sortir, avec l'aide de l'affectueux Stanislas, Eugène prit l'habitude de venir chaque matin dans la chambre où se tenait la jeune fille ; il s'asseyait en cachant son grand front chauve dans ses mains, puis, au premier mot que disait Florine, il faisait un bond.

– Demain, s'écriait-il d'une voix anxieuse, demain, à demain !

Et il se sauvait.

– Vous l'aimez bien ? dit-il un jour en montrant d'un signe de tête, à Florine, le fauteuil vide.

– Oui, répondit tranquillement celle-ci.

– Et il vous aime ? continua-t-il.

– Oui, répondit encore la jeune fille d'une voix calme.

Eugène fit cinq ou six fois le tour de la chambre d'un pas précipité.

– Non, je ne puis parler, s'écria-t-il. Je voudrais crier, rire, pleurer, hurler des anathèmes, débiter des tirades de tragédie, je suis tout à fait fou ! Ma pauvre tête ! murmura-t-il en se pressant le front. Voyez-vous, ma bonne Rose-de-Noël, cette chambre sent l'amour ; il me semble que j'étouffe.

Florine lui prit la main.

– Je me demandais ce matin, dit-elle doucement, ce qu'étaient devenues mes fleurs pendant la gelée. Voyez, le soleil fait fondre la blanche rimée, venez dans le jardin. Robertine me dit qu'il y a encore quelques roses au pied du grand peuplier, sur le rosier que vous avez planté, de tristes roses, peut-être, à la mi-décembre, mais je voudrais les cueillir.

– Pour lui, Florine ?

– Pour vous, mon ami, et pour vous les donner en vous disant adieu.

– Vous n'avez pas besoin de baisser les yeux, Florine, je ne pleure pas. Tenez, voilà trois jours que j'attends ce mot-là : « Adieu ! » c'est un singulier mot : on frémit quand on l'attend, on meurt quand on l'a entendu, et, tandis qu'on l'entend, il vous fait l'effet d'être un mot comme un autre. Venez, ma bonne Rose, et soyez bien cruelle, car, voyez-vous, l'espérance, c'est une manière de tomber peu à peu dans un trou où l'on doit se casser le cou. Il vaut mieux tomber en bloc.

Ils se dirigèrent vers le jardin.

– Tenez, dit-il en montrant Robertine et Mionnet qui causaient avec vivacité dans le verger, depuis le haut jusqu'en bas, tout le monde est malheureux par l'amour. Oui, c'est la grande échelle à l'aide de laquelle chacun veut monter au ciel. L'on regarde en haut, et l'on tend les bras vers l'être qui se trouve à l'échelon supérieur et qui vous dédaigne, occupé qu'il est, lui aussi, à demander un sourire à la créature suspendue au-dessus de lui.

– Oui, murmura Florine, mais Dieu brise parfois un échelon et l'être qu'on aime tombe à côté de vous, dans vos bras, qui l'empêchent de glisser plus bas.

Eugène ouvrit la barrière du jardin ; son regard étincela tandis qu'il parcourait toutes les nuances de couleurs que l'automne avait laissées sur la terre.

– Je puis peindre cela ! s'écria-t-il en bondissant. A quoi bon, maintenant ? reprit-il ; et son regard s'éteignit. Regardez bien, ma petite Rose, et souvenez-vous. Vous rappelez-vous la douce chanson :

« Mon cœur est un jardin fleuri. » Hélas ! voyez : Voilà mon cœur.

Il étendit le bras vers les chrysanthèmes flétris, les giroflées pâlissantes et les soucis effeuillés.

Il continua sa route jusqu'au fond du jardin d'un pas brusque, en serrant le poignet de Florine, comme s'il eût craint de la voir s'enfuir :

– Voici votre fleur là-bas, mon amie, voici la Rose de Noël, avec son calice d'un blanc si pur et si virginal, caché sous ses longues feuilles d'un vert hardi. Voici le rosier que j'ai planté, ma mie, afin que vous puissiez tous les jours recevoir du ciel une fleur venant de moi. Ah ! primevère ! pauvre petite primevère, cachée sous cette touffe protectrice et trompée par un chaud rayon du soleil d'automne, te voici, tu es venue trop tôt ! Comme tout cela est beau, ingénieux et triste, continua-t-il tandis que son œil étincelait. Comme tout cela fait monter la flamme au cerveau, la couleur aux yeux, la lumière aux mains. Ah ! mon art ! j'étais fier de toi, j'étais maître de toi, et je me disais : Jusqu'à ce que Florine soit ma femme, je resterai un manœuvre, mais un manœuvre qui sait qu'il deviendra un maître. Je ne veux pas que personne, avant elle, connaisse mon talent ; je ne veux pas que personne, avant elle, devine et voie ma gloire. Je veux tenir tout d'elle, ma sagesse, mon art et mon bonheur ! Et quand ma vanité se révoltait des sourires méprisants de mes camarades, quand ma main brûlait de jeter sur ces vilains envieux une pluie de fleurs peintes, aussi vivantes que si Dieu les avait créées, je me consolais. Sais-tu ce que je voyais, ma Rose ? je voyais mon histoire écrite, et elle disait à la postérité : Ce fils de paysan fut un peintre ; il épousa la fille d'un paysan qui était belle et qui fut son inspiration. Il fut heureux, car il n'aima jamais qu'elle, et il tient d'elle la gloire, qu'elle lui donna après lui avoir donné le bonheur de l'espérance et le bonheur du foyer domestique.

Une grande rougeur avait envahi les joues blanches de Florine ; une sorte d'hésitation, suivie d'une expression de colère, puis de tristesse effrayée se peignit dans ses yeux, et elle dit d'une voix émue qui devint bientôt âpre, à la grande surprise d'Eugène.

– Écoutez-moi comme je vous ai écouté, mon ami. Je sentais, ce matin, qu'il faut que je vous dise adieu. Je le sens mieux encore maintenant. Je voulais que mon adieu ne fût rien autre qu'une fleur ; mais je vois que je serais une mauvaise amie si je ne vous ravissais pas tout espoir en vous montrant toute la vérité. C'est vous, Eugène, qui m'avez faite ce que je suis, qui m'avez empêchée de devenir votre femme et qui m'avez poussée vers

Cyprien. J'étais née pour être une bonne et naïve femme, et, si vous m'aviez laissée ainsi, je vous eusse épousé avec bonheur. Mais non, la pauvre Rose-de-Noël était trop simple. Savez-vous ce que vous avez fait ? Pensez que vous avez mis un charbon ardent au milieu du calice de la fleur virginale, et vous comprendrez mon cœur. Il vous fallait une épouse, non pas seulement pure et fidèle, non pas froide et douce, mais passionnée, comme vos livres et vos poètes en montraient ! Et ces livres, ces poètes, ces beaux vers, ces brûlantes pensées, vous m'en avez enivrée ! Mon âme n'y comprenait rien, tout d'abord ; mon cœur vivait en malaise, et tous mes instincts, tous les souvenirs de ma mère, toutes les leçons de mes bonnes Ursulines luttaient contre l'inondation de cette flamme ; mais quel est le cœur de femme où la passion ne trouve enfin une place pour y demeurer ? Vous n'avez pas voulu me voir rester pieuse ; l'amour chrétien, que je comprenais si bien, vous a paru morne. Vous avez, non pas détruit ma foi, car cette foi vous l'avez vous-même, mais vous avez combattu ma modestie, et vous avez voulu une amante à côté de l'épouse.

– Comme vous êtes belle, Florine, et comme vous êtes éloquente, dit Eugène d'une voix sourde.

– Oui, n'est-ce pas ! et vous ne me reconnaissez plus, moi qui étais quasi-muette, toujours réfléchie, et qu'on croyait endormie ! Ah ! j'ai cruellement profité de vos livres et de vos discours poétiques. Oui, la flamme se fit jour enfin, et que devinrent les naïves feuilles blanches de la Rose de Noël ? Les rêves accoururent ; les vagues imaginations, les aspirations poétiques gonflèrent mon cœur.

– Eh bien ! Florine, que reprochez-vous donc à l'amour, à la poésie, à mes efforts pour élever, pour élargir, pour enflammer votre âme ?

Elle secoua la tête, et, regardant tristement son ami, elle lui saisit la main, et l'attirant affectueusement vers elle, elle lui dit d'une voix plus douce :

– Mon âme, quand elle s'élevait tranquillement vers Dieu, était plus haute que quand vous lui avez eu donné l'amour pour idole. Vous ne vous étiez pas demandé vers qui devaient se porter toutes ces rêveries ! Vous saviez pourtant que les flammes de la passion montent, montent toujours vers l'inconnu, vers l'être qui brille le plus dans nos souvenirs. Vous n'aviez pas voulu de la réalité, de la pieuse et tranquille Florine, et quand vous avez

eu rempli mon âme de nuages, mon âme a couru vers le vague ! Vous, vous étiez là ; *lui*, il était loin, au milieu de cette brillante vie parisienne que vos poètes me vantaient.

Eugène comprit enfin. Il arracha brusquement son bras à la douce main qui le retenait.

– C’était lui que mon imagination me représentait comme un être glorieux et charmant, élevé, généreux, puissant, tel que vos poètes dépeignent les nobles héros de la passion. C’est vers lui que mes rêveries montèrent.

Florine s’arrêta. Eugène jetait sur elle des regards à la fois si tristes et si hagards ; son visage était devenu si pâle et ses traits se creusaient si profondément, que la jeune fille lui tendit les bras. Eugène secoua la tête, il ouvrit les lèvres en montrant, par un geste bizarre et dont Florine chercha bien longtemps l’explication, la touffe de primevères. Mais sentant que ses yeux se remplissaient de larmes et que les sanglots ne lui permettaient que des paroles inarticulées, il se retourna brusquement et se mit à courir vers la barrière du jardin.

Il rencontra Robertine qui s’en venait à pas pressés pour rompre le tête-à-tête. Il lui sauta au cou, et couvrant ses joues de baisers et de larmes, , –

Ah ! ma pauvre Robertine, s’écria-t-il, ma pauvre Robertine ! comme elle est devenue intelligente ! Comme elle est belle ! Je l’aimerai toujours. toujours. toujours.

Robertine, qui avait opposé peu d’obstacles aux premiers baisers d’Eugène, se dégagea brusquement, et le peintre, toujours courant, se dirigea vers le haut du verger.

VIII

RÊVES DE PAYSANNE.

Mionnet qui, le cœur plein de rage jalouse, avait regardé cette pluie de baisers tomber sur les joues de Robertine, s'avança vivement à la rencontre d'Eugène.

– Vous venez d'embrasser Robertine, cria-t-il d'un ton furieux.

– Tiens, c'est vrai, mon pauvre Mionnet.

– Vous l'avez embrassée plus de vingt fois...

– Cela ne m'a pas fait le moindre bien, va. Adieu.

– Mais elle était contente, et vous auriez bien continué jusqu'à demain sans qu'elle paraisse s'en apercevoir.

– Ni moi non plus, je te dis.

– Mais moi, je le sentais là... voyez-vous. Et il faut que je fasse un malheur.

– Tu as raison, marie-toi, adieu.

– Non, que je vous le dis, c'est à vous que j'en veux, parce que, à la fin, je suis fatigué...

– Eh bien ! va t'asseoir.

Et, prenant le jeune paysan par l'épaule, il le secoua, le fit tourner et l'envoya sur le sol, puis il continua, toujours courant, sa route vers le bourg de Samer.

Mionnet se leva, saisit une pierre, et il s'élançait à la poursuite du peintre, quand celui-ci se retourna et revint vers lui d'un pas tranquille. Le jeune paysan laissa retomber le bras déjà levé.

– Tu n'oublieras pas, dit Eugène, de recommander à Robertine de me renvoyer ma boîte de couleurs, par Joseph, le messenger. Je suis fâché de t'avoir fait de la peine, mon bon Mionnet. Donne-moi cette pierre-là, avec laquelle tu voulais me tuer. J'en ai une plus lourde à porter dans mon cœur et il faudra la garder toute la vie. Maintenant, donne-moi la main, et apporte-moi un jour ton sixième enfant. Si je vis encore, je ferai son portrait gratis.

Mionnet, stupéfait, le regarda s'éloigner ; puis il redescendit d'un pas rapide vers Robertine, qui s'était arrêtée pour regarder cette scène.

– Cet homme-là vous a donné plus de vingt baisers, Robertine, dit-il d'une voix sèche.

– Oui ; je voudrais qu’il m’en eût donné quarante.

– Je le crois. Je voudrais vous parler.

– Parle si tu veux, Mionnet.

Le pauvre garçon poussa un long soupir.

– Pour lors donc, dit-il en rougissant violemment, mon père, qui me voit m’en aller à rien, m’a dit dernièrement : « Mionnet, ça ne va pas, mon fils ; l’amour t’achèvera. Je n’ai rien à dire contre Robertine, du Fort, c’est honnête, mais c’est mièvre comme une chatte ; et toi, tu es de nature un peu bête, ça ne te convient pas. Par ainsi, comme tu me vaux pis qu’un domestique, tu vas t’en aller à Paris, où mon frère, qui est si riche, te veut. » Vous n’avez rien à dire à ça, Robertine ?

– Si, j’ai à dire : « Bon voyage. »

– Je m’en vais donc à Paris, reprit Mionnet avec colère, pour devenir un parisien, un homme malin, méchant et riche, et je reviendrai vêtu comme un seigneur ; on m’appellera monsieur ; j’aurai tous les jours un chapeau neuf et des bottes, je ramènerai une femme belle comme votre dame du château, et qui portera des robes de soie, et qui aura des mains blanches. Et quand je passerai dans ma voiture, quand je vous regarderai du haut de ma grandeur, ah ! qu’est-ce que vous direz alors ?

– Ce que je dirai ? je dirai : « Bonjour, bonjour, monsieur Ploiehaie, comment vous portez-vous ? »

– Oui, reprit le pauvre amoureux d’un ton désolé, il faut que je m’en aille, parce que je perds le sens. Je deviens comme une tête de bois, je ne sais plus ce que je dois penser, et plus je vous vois, plus je deviens je ne sais quoi. Mais, voyons, Robertine, qu’est-ce que je vous ai fait, et pourquoi ne voulez-vous pas que je vous aime ?

– Moi, mais je serais bien fâchée que tu ne m’aimes plus, Mionnet.

– Alors, qu’est-ce que vous voulez, puisque je ne demande autre chose à tous les saints du bon Dieu que de vous épouser ?

– C’est que tu leur as mal demandé, Mionnet, car ils ne m’ont pas encore conseillé de le faire ; mais peut-être qu’à force de les tourmenter.

– C’est fini, Robertine. Je vous parle pour la dernière fois, et je dis : « Qu’est-ce que vous voulez ? où trouverez-vous un *bon-ami* qui vous aime mieux, un mari qui veuille vous rendre plus heureuse et qui fasse plus vos

volontés ? Qu'est-ce qu'une honnête fille peut désirer de plus que d'avoir un honnête mari, courageux et entendu à son affaire ; avec ça, des enfants, une belle ferme, et d'être la plus riche, la première du village, d'être estimée et respectée comme pas une, et de se faire brave et belle autant qu'il lui plaira. N'est-ce pas ainsi que défunte ma pauvre mère a vécu ? et la vôtre, Robertine, y pensez-vous ? moi je me la rappelle. Ce que je vous dis là, pour sûr elle vous l'aurait dit. Oui, je me la rappelle, et quand elle passait dans les chemins avec son grand mantelet de soie noire à capuchon, il n'y avait pas un qui ne la saluât de bon cœur et de bonne estime.

La figure de Robertine était devenue sérieuse, presque attendrie ; elle jeta un regard plus doux sur Mionnet.

– Eh bien, oui, tu as raison, tout ce que tu me dis là, je me le dis. Mais, vois-tu, nous ne pouvons plus penser comme nos mères. Ah ! j'en pleure quelquefois, mais je n'y peux rien. Nous, nous sommes trop rapprochées de la ville, il y a de trop belles routes, les bourgeois sont toujours avec nous. Et alors ils nous disent des choses qu'on ne disait pas à nos mères ; ils nous regardent comme vous ne savez pas regarder. Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Nous ne le savons pas, mais nos idées sont émoussées. Nous pensons, nous cherchons, et nous trouvons dans ces choses et dans ces regards des idées nouvelles. On veut être belle et poursuivie, aimée, quoi !

– Mais est-ce que je ne vous aime pas, moi ?

– Pas comme on veut être aimée quand on écoute ces gens si propres, si brillants, si fins parleurs, oui, vrai, si bien qu'on pense tout de suite, en les approchant, aux premières fleurs du printemps. Non, on ne sait pas ce que c'est, mais on sent que c'est bon ; on ne veut pas mal faire, mais on a le cœur chatouillé. On espère je ne sais quoi, on attend toujours, et on est vive, on se fait belle, et on croit qu'on vaut autant que les belles dames. M. le curé vous fait des reproches ; il vous refuse l'absolution. Alors, on se dit : Je vais épouser Mionnet. Puis on se dit : plus tard. Je ne suis pas une mauvaise fille, je te le dis, Mionnet, mais, s'il fallait perdre toutes ces jolies pensées, eh bien, ça me paraîtrait aussi cruel que de tordre le cou à une poule qui couve. Il faudra bien finir par se marier, mais, maintenant, devenir esclave et malpropre, être obligée de ne penser qu'à l'argent ! non, j'aimerais mieux être enterrée. Je sais bien qu'il y a le bon Dieu.

– Je n’y comprends rien, murmura Mionnet d’un ton désolé.

– Adieu, Mionnet !

– Ne m’appellez plus Mionnet, appelez-moi Barthélémy. Il n’y a plus de.

Robertine éclata de rire, et le triste amoureux s’éloigna les larmes aux yeux.

La jeune paysane le rappela.

– Allons, dit-elle, ne te désespère pas. Pars pour Paris, il le faut, je te haïrais en ce moment. Mais je t’écirai, bientôt peut-être, que je te veux bien pour mari ; car, je te le dis, je pense souvent que M. le curé a raison.

– Et vous n’embrasserez plus ce...

– Va-t’en, grand badaud ! cria-t-elle en frappant du pied. J’embrasserai tout le monde.

– Salut, la compagnie, dit la voix claire de Mamzelle qui passa devant la barrière, le sac au dos et habillé en chasseur de Vincennes. Mademoiselle Robertine, je vous cherchais pour vous faire mes adieux, pour vous embrasser, si c’était un effet de votre bonté vis-à-vis de l’armée française.

Robertine tendit la joue.

– Tiens, dit-elle en lui remettant un louis bien enveloppé dans un morceau de papier bleu. Mon père a été rude pour toi. Ne nous oublie pas. Tu auras toujours des amis ici.

– Ce sera, dit galamment le soldat qui avait retrouvé toute sa dignité en reprenant son uniforme, ce sera pour faire boire les camarades à la santé de la plus belle.

– Adieu, Mionnet, je veux dire Barthélémy ; adieu, Mamzelle.

– Mademoiselle, si c’est un effet de votre bonté, il n’y a plus de Mamzelle sous l’uniforme ! Que ce serait porter atteinte à ma qualité d’homme viril, comme on dit à Paris. Que Mamzelle est un sobriquet pour les champs et que je redeviens François Catrou.

Robertine s’éloigna en souriant.

– Allons, par le flanc droit, marche ! Je vais passer la journée aux Haubersacques avec toi, Mionnet, et demain nous partirons comme c’est convenu.

– Oui, répondit le jeune paysan en secouant le front, viens.

– Mionnet, reprit le jeune soldat après qu’ils furent sortis des terres du Fort, j’ai des remords plein la tête, et si tu me vois si intempestif à quitter le sol de ce canton, c’est que je suis pressé de me plonger dans le sang des ennemis de la France.

– Des remords ? demanda Mionnet distrait.

– Ce qu’on nomme des remords, autrement dit.. Mais voilà l’affaire. Suppose donc, par une supposition, que tu aies vu un civil serrer le cou à un autre civil, de façon à le détruire par l’estrangulation, qu’est-ce que tu ferais ?

– Rien.

– Ah ! et si tu avais entendu ce même civil que je nommerai, par hasard, Stanislas Cocquempoix, dire à son complice que je nommerai, toujours par hasard, Louis Briche : « Il faut laisser Cyprien tranquille maintenant, car j’ai bien vu que ces marques bleues sur le cou ont excité des soupçons vagues, et cet imbécile de Mamzelle sait tout ! Mais bientôt nous lâcherons de nouveau sur lui les écluses et Julia. » Voilà ce qu’il a dit, je l’ai entendu, il y a trois jours, à Boulogne. Je m’étais jeté sur des bottes de paille dans l’écurie du Cornet-d’Or, où j’attendais une voiture d’occasion. C’est là que j’entendis ces paroles. Eh bien ! qu’est-ce que tu ferais ?

– Rien.

– C’est ainsi que je me comportai, en me disant : Catrou, souviens-toi que tu es chasseur et non point gendarme ; nonobstant, j’ai des remords qui empoisonnent mes jours. Mais tu ne m’écoutes pas, Mionnet : allons, du courage, chacun sait que Vénus est une déesse aveugle qui porte une arbalète. Par ainsi, je t’offre ma protection pour t’engager dans le sein de Mars, qui est l’ami de Vénus. Nous reviendrons colonels, et tu déposeras tes éperons, tes épaulettes et ta croix sur le sein de ta chacune.

VIII

LE POÈME DE LA TENDRESSE

Tandis que plusieurs de nos personnages quittaient le village, pour toujours peut-être, Cyprien, guéri quoique faible encore, cherchait à ramener autour de la vie des champs toutes ses aspirations, tous ses espoirs d'avenir. Il était encore terrifié des souvenirs de l'effroyable misère parisienne, et il ne désirait rien que sommeiller doucement, sans secousse et sans labeur, jusqu'à la fin de ses jours. Les souvenirs de la joyeuse enfance lui parlaient par toutes les voix de la ferme, et ouvraient délicatement tous les pores de ce corps ressuscité aux caresses de la fraîche matinée ou du soleil de midi.

Puis Cyprien avait à côté de lui Florine. Il n'était pas fat, mais il ne lui avait pas été difficile de deviner l'amour de la jeune fille. Quoiqu'il eût pu connaître d'autres passions plus énergiques, il trouvait Florine douce, attentive et très belle, et il se mit à l'aimer bien tranquillement. De sa vie passée, un moment si brillante, il n'avait gardé nul orgueil ; au milieu des souffrances qui avaient succédé aux jours triomphants, il n'avait pas contracté l'habitude de l'amertume. Il avait donc pu, sans secousse, abaisser son âme au niveau de cette nouvelle et champêtre existence. Mais son esprit, plus vigoureux, avait conservé le pli des anciens labeurs et du travail littéraire auquel il avait demandé d'abord la gloire, puis l'aisance, puis le pain quotidien. Il lui était resté, avec un sens raffiné des beautés de la nature, des élans irrésistibles d'imagination poétique, et un indomptable besoin de se répandre en phrases brillantes. C'était par là, surtout, qu'il dominait Florine, en entretenant le prestige qu'il exerçait sur l'imagination de la jeune fille. Aussi, l'écoutait-elle avec cette muette et fervente admiration qui faisait jaillir à flots pressés les paroles poétiques et les images colorées. Mais au milieu de toutes les joies que donnait à la jeune fille l'amour parlant par ces lèvres éloquentes, une pensée venait prendre place, qui arrêtaient les plus vifs élans de son âme, et empoisonnait les plus purs de ses rêves.

– Tenez, dit-elle un jour à Cyprien, cela m'a fait bien souffrir.

Et elle lui présenta le médaillon que Stanislas avait retiré du cou de Framery.

Cyprien pâlit, puis se précipita sur la main de Florine et lui arracha le médaillon avec un geste si brusque que la pauvre fille se sentit comme frappée au cœur. Elle pâlit à son tour, se retourna comme pour fuir, puis, revenant vers Cyprien, elle lui dit d'une voix sourde :

– Il y a là un portrait, un portrait de femme ?

– Ah ! je croyais l'avoir perdu, dit-il avec un soupir. Oui, reprit-il d'un ton triste, après avoir jeté un regard furtif sur la figure de Rose-de-Noël, un portrait de femme.

– Une femme que vous avez aimée ?

Il inclina le front avec un geste mélancolique et affirmatif.

– Je ne l'aime plus, dit-il encore d'un ton triste mais ferme.

– Montrez-la-moi ? demanda-t-elle d'une voix haletante.

– Je ne le puis ; ce serait une lâche et indigne action, Florine, dit-il doucement.

– Ah ! je comprends, elle est belle, n'est-ce pas ? plus belle que moi ? Répondez, Cyprien.

– Oui, répondit-il en baissant la voix ; mais je ne l'aime plus, et je vous aime.

– Qu'importe, dit-elle d'une voix rauque, vous l'avez aimée, votre cœur a été plein d'elle. Je l'y retrouverai ! Les paroles de tendresse que vous me direz, c'est elle qui vous les a apprises ! Votre cœur a passé par son cœur pour venir à moi. Oui ! je retrouverai son souvenir dans votre pensée et elle sera toujours entre nous deux, car vous me comparerez à elle !

Elle se sauva avant que Cyprien eût pu chercher à l'apaiser, Elle s'enferma dans sa chambre, et sanglota pendant plusieurs heures, en pressant convulsivement un petit chapelet qu'elle avait rapporté de son couvent.

– Ah ! l'amour est bien cruel, murmurait-elle. Il m'empêche de prier... J'avais oublié qu'il y a le passé. J'étais si heureuse... Il assure qu'il m'aime !. Il ne voudrait pas me tromper.

Elle resta longtemps pensive, puis elle revint trouver son ami.

– Mon cher Cyprien, dit-elle d’une voix calme, pardonnez-moi, j’ai agi comme un enfant, comme une véritable sauvage ; j’avais des illusions de paysanne, n’est-ce pas. J’oublierai le passé, puisqu’il le faut, mais nous n’en parlerons jamais, jamais ! Il nous reste l’avenir et le présent, conclut-elle avec un charmant sourire.

Elle se mit, en effet, résolument à retirer, pour ainsi dire, du trésor de ses pensées tout ce qui tenait au passé, toutes les joies de son souvenir, tous ces rêves qui lui montraient autrefois Cyprien comme un type chevaleresque, énergique et pur.

On put constater bientôt que la blancheur légèrement rosée de son teint tournait à la pâleur, et un observateur aurait pu remarquer quelques reflets jaunâtres autour de ses paupières. Mais elle avait retrouvé tout le calme candide de sa physionomie, la limpidité charmante de ses grands yeux profonds, et, autant qu’on pouvait le conjecturer, elle avait reconquis toute la sérénité de son âme. Elle vit bien que cette scène avait retardé la convalescence de son ami. Elle devint pour lui plus attentive que jamais. Elle ne laissa plus à personne, pas même au cher et dévoué Stanislas, le soin d’accompagner Cyprien jusqu’au milieu de la plaine voisine ; car il aimait à y venir chaque matin pour admirer les aspects divers que présentent les champs boulonnais.

– Oui, vous aviez raison, dit-il un jour, et je ne sais quel pressentiment me saisit le cœur ; mais, au milieu de cette belle journée, dans cette lutte que se livrent le soleil et la brume, comme pour s’emparer de cette terre, si riante l’été et maintenant ombrée de teintes austères par la main du grave hiver, il me semble que je vois écrite l’histoire de notre avenir. Vous êtes jeune encore, ma mignonne, moi, l’automne m’a saisi. Il m’a porté des coups dont vos douces mains sentiront longtemps les cicatrices. Quoi que vous fassiez, vous retrouverez toujours le passé dans les plus purs élans de mon cœur renouvelé. Mais, regardez ces maisonnettes à tête rouge qui grimpent au flanc des collines, nos yeux les voient plus nombreuses et plus réelles, dans leurs enclos dépouillés, qu’au temps où le feuillage d’été les cachait sous ses trompeuses beautés. Ah ! mon amie, n’est-ce pas ainsi que l’adversité développe les qualités cachées !

Florine écoutait tristement, et sa calme physionomie avait peine à dissimuler l'effroi que causaient les leçons de l'expérience à ses illusions virginales.

– Je veux espérer, dit-elle d'une voix timide, en portant autour d'elle son doux regard qui pouvait à peine se détacher des yeux brillants et de la face pâle de son ami. J'essaye à regarder avec vos regards tout ce qui nous entoure et à tout comprendre avec votre intelligence... Je ne vois autour de nous que des teintes sombres et pâles, les plus ternes des nuances du jaune et du rouge. Tout s'est rétréci, tout se rapproche de nos yeux ; le feuillage n'arrête plus nos regards ; il ne reste de vert autour de nous que la ronce épineuse, le houx avec son feuillage piquant, le troëne aux baies noires qui donnent la mort, et quelque pauvre doux brin de chèvrefeuille que le soleil a trompé et qui montre sa feuille timide ; il entr'ouvre naïvement son tendre bourgeon où l'hiver va pénétrer pour y tuer l'espoir du printemps prochain. Je ne vois que cela. Pourtant vos yeux me disent de chercher l'espérance autour de nous. Je regarde encore. Je vois briller au soleil, à l'extrémité des haies noires, les petites houppes blanches de la clématite que la neige a épargnées. Là-bas, près du ruisseau, j'aperçois les saules aux branches pourpres ; plus loin, dans les enclos, les paysans, chantant à la gelée, frappent de leur cognée les grands ormes qui tombent ; puis, près de nous, pendant aux haies où il sèche, le linge de la meunière qui a de si jolis enfants ! Est-ce là l'espérance ? demanda-t-elle en secouant la tête avec une légère rougeur.

– Comme vous êtes belle, Florine, et comme votre intelligence se développe ! s'écria Cyprien en se rapprochant de la jeune fille pour la serrer dans, ses bras.

Elle se recula avec un sourire triste et qui avait quelque chose de dédaigneux ; elle se rappelait que c'étaient ces mêmes paroles qu'avait prononcées Eugène, le jour des adieux. Cyprien la considéra avec surprise ; mais il était plus poète qu'amoureux ; il regarda de nouveau autour de lui :

– Oui, c'est l'espérance ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Voyez, la brume se lève dans le midi azuré et les clairières verdissent au milieu des taillis noirs. Voyez encore, le soleil se débarrasse de ses nuages ; tout éclate, et la gelée n'est tombée sur la terre que pour la rendre plus resplendissante sous

les baisers de l'astre. Ses rayons vont tracer des lignes blondes au milieu des masses brunes de la forêt ; on dirait une pluie de poudre d'or sur la noire chevelure de la terre. N'est-ce pas ainsi que l'espérance nous fait oublier les douleurs passées ! Et voyez, ah ! regardez ma douce Rose, la mousse cache les branches sèches, le lierre pare les chênes momentanément dépouillés, et là-bas, à l'horizon, dans la forêt où j'ai failli périr, l'écorce des arbres donne çà et là des reflets verts à ce fond opaque ; c'est le souvenir de la vie au milieu de la mort : c'est l'espérance !

– J'oublierai le passé, mon cher Cyprien ; j'ai le présent qui est doux., j'aurai l'avenir qui sera plus doux encore. Je serai heureuse... Mais venez. La poésie vous a fatigué. Vous êtes bien pâle.

Ils se dirigèrent vers le grand chemin de Samer à Questrecques.

– Quelle est cette dame qui monte à pied – suivie d'un carrosse, ma foi – la colline, là, au-dessus du pont ?

– Tiens, c'est vrai, s'écria Florine ; mais c'est sans doute M^{me} Romanelle, la dame qui habitait le château du Fort.

– M^{me} Romanelle, dit Cyprien en haussant les épaules, je ne la connais pas. Craignez-vous qu'elle ne vous voie avec moi ?

– Pourquoi ? Tout le monde sait que je vous aime, dit tranquillement Florine, pourquoi le cacherais-je ? Ne devons-nous pas nous marier ?

– Chère Florine ! Mais je suis vraiment las et je vais m'asseoir un instant sur ce mont de cailloux.

M^{me} Romanelle était arrivée en haut de la petite côte ; elle envoya un sourire affectueux à Florine, qui allait s'avancer vers elle et qui s'arrêta.

– Dieu ! qu'elle est belle ! entendit-elle murmurer.

Elle se retourna : Cyprien était debout, le visage enflammé, l'œil radieux, les narines ouvertes et la lèvre frémissante.

Florine se sentit blessée au cœur. Elle s'affaissa, tomba sur les cailloux, mais elle se releva immédiatement.

– Qu'avez-vous donc, Florine ? dit M^{me} Romanelle de cette voix sonore qui savait prendre des tons si puissamment caressants.

Florine frissonna au contact des mains de la jeune femme, et lui jeta un coup d'œil égaré en s'écriant :

– Dites à Nazaire, je vous en supplie, qu'il me ramène au Fort, vite, vite.

– Mais, oui sans doute, ma bonne Florine.

La jeune fille avait couru haletante vers la voiture, elle y était montée avec un mouvement d’oiseau effarouché qui cherche à se cacher.

– Venez, venez vite, madame, dit-elle d’une voix anxieuse.

– Mais certainement, ma chère, je ne vous laisserai pas seule.

– Oh ! non, non, je vous en supplie, ne venez pas ! Ah ! que mes pensées sont vilaines ! non, je veux monter seule en voiture ; embrassez-moi et restez.

– Comme vous voudrez, mon enfant, dit la jeune femme en jetant un regard surpris sur l’expression égarée du visage de Florine.

Celle-ci cacha son front dans ses mains. M^{me} Romanelle fit un signe au cocher et la voiture partit.

IX

PRÉPARATIFS DE MARIAGE ET DE GUERRE.

Cyprien s’approcha de la jeune femme avec un salut vraiment gracieux, et, avec un geste qui indiquait un homme habitué à la bonne compagnie, il lui offrit son bras. L’étrangère refusa et laissa tomber sur son voisin un regard d’un mépris si évident que Cyprien resta pendant quelque temps abasourdi.

Puis il hâta le pas à la suite de M^{me} Romanelle et la rattrapa.

– Mais, madame... s’écria-t-il.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle d’un ton froid.

– Mais avoir l’explication de ces regards de dédain que vous me.

– Du dédain, non !

– Excusez-moi, madame, je n’ai pu me tromper.

– Du dédain, non, c’est du mépris. Et, continua-t-elle avec une ironie poignante et en accusant les intonations sautillantes et nasales de son dialecte méridional, si je ne veux pas donner l’explication, aurez-vous, comme en 1848, l’autorité de la loi pour me contraindre et son glaive pour me punir ?

– Ah ! s’écria Cyprien en relevant fièrement la tête, il paraît que mes paroles sont devenues proverbiales dans le Midi.

– Oui, et votre réputation aussi ; et elle restera fixée à votre face comme un soufflet qu’on n’a pas vengé.

Elle se détourna avec une majesté insolente, Cyprien, les dents serrées, les poings fermés, l’œil étincelant, regarda autour de lui comme pour chercher s’il ne trouvait pas un homme sur qui il pût se venger des injures de cette femme. Elle était seule et continuait sa route d’un pas tranquille.

Florine avait couru jusqu’à sa chambre et s’y était enfermée, après avoir recommandé qu’on ne la dérangeât pas. Elle y était restée cette fois plus longtemps encore, torturée par mille pensées qui agitaient fiévreusement ses mains et ses lèvres, et qui lui causaient ces longs frémissements d’angoisses plus douloureux que les larmes et les sanglots.

Les larmes vinrent enfin, triste consolation des vagues souffrances ; mais les calmes réflexions ne vinrent pas avec elles. Elle ne comprenait pas encore combien étaient dangereux ces conseils de molle tendresse que les poètes avaient donnés à son cœur, oublieux de ces leçons chrétiennes qui l’avaient appris à se défier de la passion. En ce moment, elle ne voyait rien que cette lueur si ardente, si magnétique, sortie des yeux de Cyprien à l’aspect de cette enivrante beauté méridionale.

– Ah ! murmurait-elle, jamais il ne m’a regardée, jamais il ne me regarde avec ces yeux-là ! Ah ! l’amour, le méchant amour ! Je lui avais sacrifié le passé, tout le bonheur qu’on peut tirer de ses souvenirs. Maintenant, c’est l’avenir encore qu’il faut lui sacrifier ; c’est l’espérance d’un bonheur calme, constant, confiant. Il faut lutter, il faudra lutter toujours : avoir peur, ruser, parfois se cacher, parfois trop se montrer ! Ne savoir que faire pour empêcher mon mari de trouver une autre femme plus belle que moi ; et pourtant Cyprien m’aime ; mais il me croit peut-être sotte et presque laide !

Elle se leva délibérément, alla ouvrir la porte et appela Robertine. Elle revint aussitôt et s'arrêta avec un tressaillement, en jetant un regard vers le petit chapelet pendu au chevet de son lit. Puis elle le saisit avec un geste fiévreux, le porta à ses lèvres et le cacha. – Je n'oserai plus te regarder, pensait-elle ; ce que je vais faire, ma mère ne l'eût pas approuvé ; et ce n'étaient pas de tels conseils que tu me donnas pendant tant d'années, chaque soir, quand tes grains couraient entre mes doigts.

Robertine entra ; Rose-de-Noël s'avança vivement vers elle et lui jetant un regard fixe, assuré, qui avait quelque chose de sombre, elle lui dit d'une voix sourde :

– Cyprien ne m'aime pas assez ; il m'aime, oui, mais il ne voit en moi qu'une paysanne laide, peut-être sotte. Dis-lui que c'est moi qu'il a vue, la nuit, tu sais, quand je vins près de son lit, le croyant mort, et qu'il me trouva si belle. Cela lui fera penser que je suis belle, en effet. Ah ! ma bonne Robertine, continua-t-elle en fondant de nouveau en larmes, que cette coquetterie est vilaine, indigne de moi, indigne surtout d'une femme chrétienne ! Ah ! ne te laisse jamais aller à l'amour, vois-tu ! on ne peut aimer qu'en oubliant tout, en craignant tout, et on ne peut être aimée qu'en se méprisant soi-même.

Robertine s'éloigna en poussant un éclat de rire.

Quelques minutes après, Cyprien accourait. Il jeta un long regard sur Florine, un regard ardent qui rappela à la jeune fille celui qu'il avait lancé le matin sur M^{me} Romanelle. Elle rougit, se recula en frissonnant sous l'impression d'un sentiment de honte. Elle triompha de cette impression et s'avança vers lui avec mollesse, comme une personne lassée dont l'âme vient de se détendre.

Le jeune homme se jeta à ses pieds et couvrit de baisers ses mains qu'il avait saisies.

– Oui, c'est bien vous, ma bien-aimée, ma belle Rose-de-Noël ! Et moi qui croyais que c'était un rêve, une vision céleste ! Ah que je vous aime, ma blanche vierge ! Il me semble que mon cœur éclate de joie et que je n'ai pas assez souffert, que je n'ai rien fait pour mériter un regard de ces beaux yeux d'ange, une attention de cet esprit gracieux que vous m'avez révélé ce matin pour la première fois.

Florine lui dit froidement :

– Voulez-vous faire tout ce qui est nécessaire, mon cher Cyprien, pour que nous nous mariions la semaine prochaine ?

Un flot de sang brûlant monta aux joues de Cyprien, une ombre de surprise et d'hésitation traversa son regard, mais plus fugitive que l'aile rapide du martin-pêcheur sur les tranquilles ruisseaux de notre Artois. Le fantôme de M^{me} Romanelle lui ouvrit, pour une minute, les larges et ardents horizons que son ambition avait jadis entrevus. Mais ce fut un éclair ; il sut trouver des paroles sincères, graves et tendres pour remercier la jeune fille du bonheur qu'elle lui promettait. Celle-ci sentit son âme se relever en entendant la douce expression de sentiments vraiment nobles et convaincus ; et en repoussant Cyprien, qui voulait lui donner le baiser des fiançailles,

– Mon ami, dit-elle d'un ton précipité, il faut que je vous quitte pour quelques jours ; je me suis toujours promis d'aller dire adieu à mes anciennes compagnes des Ursulines. Quand je reviendrai, je ne tremblerai plus en vous regardant. Mais, venez, mon grand-père va être si heureux.

Stanislas, qui arriva au Fort quelques instants plus tard, apprit le mariage de son ami. Il se hâta de retourner chez lui, et se mit à écrire.

Mon cher Louis,

J'ai suivi tes conseils, tout va bien. On ne m'a jamais trouvé tant de vertus et de belles qualités. Je crois qu'on m'aimerait si le *Ténébreux* n'était pas ici. On va l'épouser. Je viens d'en recevoir l'annonce officielle. J'ai reçu le coup, avec un sourire pour le *Ténébreux*, mêlé de larmes, pour la belle. Est-elle belle ! Ah ! je ne sais comment je ne deviens pas fou furieux en la regardant !

Le moment est venu de montrer ton habileté. Nous verrons s'il est vrai que tu puisses faire tout ce que tu veux de ce misérable-là. Je grince des dents en pensant à lui, car elle, je l'aime, c'est devenu une rage ! Il faut le supprimer ! il faut le supprimer. Je suis avare : eh bien, il y a ici mille écus pour toi, si tu réussis. Je suis poltron : eh bien, si tu ne réussis pas, je l'attaquerai en duel. Je suis hypocrite : eh bien ! si ce moyen ne réussit pas,

je le tuerai en plein jour, à la face d'une brigade de gendarmes. Et cette fois, il n'y aura rien, ni chien, ni scrupule, qui m'arrêtera.

Viens vite.

Il voulut porter lui-même la lettre au bureau de poste de Samer.

– Eh ! père Belenclos, dit-il en souriant au mendiant qui habitait une des premières maisonnettes du bourg et qui, assis devant sa porte, profitait des derniers rayons de lumière pour raccommoder un panier, eh ! vous a-t-on engagé à la noce ?

– De quelle noce veux-tu parler, Stanislas Cocquempoix ?

– Du mariage de l'ami de votre fils avec Rose-de-Noël. Je suppose bien que ce sera Louis qui sera garçon d'honneur pour le mari, et vous, pour la petite fille de votre compère, hé, père Belenclos !

Il continua son chemin avec un méchant sourire. Le vieillard dit un mot à un petit garçon qui se mita suivre Stanislas. Le mendiant laissa échapper sa manne, et resta, les bras ballants, l'esprit perdu dans les réflexions. Le petit garçon revint, suivi de près par Stanislas, qui regagnait Questrecques.

– Stanislas Cocquempoix, s'écria le vieillard en se levant et en redressant fièrement sa haute taille, moi je sais tout, j'ai tout vu, et je te dis que tu es trop gai pour un amoureux remercié ! ah ! oui, je te dis que si une lettre peut empêcher un mariage, celle que tu viens de mettre à la poste empêchera celui de Rose-de-Noël ; ah ! je sais tout.

– Prenez garde à vous, s'écria Stanislas avec fureur, prenez garde à vous, vieille bête, vieux mendiant !

– Tais-toi, cria le vieillard d'une voix grave. Je vais demander à chaque porte le pain qui m'est dû, et je salue celui qui me donne, car nous autres, nous avons appris la politesse dans tous les pays du monde. Mais je suis un vieux soldat, et si quelqu'un m'insultait, fût-il maire, ou fils de maire, jour de la vie vivante !...

– C'est bien ! ce sont les gendarmes qu'on chargera de vous insulter.

– Ah ! les gendarmes ! les gendarmes me saluent ! Est-ce qu'ils auraient le cœur de mettre la main sur un vieux sergent qui recevait des coups de sabre, quand le père de ton père qui était valet, recevait des coups de pied ?

– Prenez garde, je vous le dis une fois, vieille bête, je vous le dis deux fois, vieux vagabond !

– Prends garde, toi-même, je dis, je te surveille ! et Coupe-en-Deux m’a dit que ce n’est pas lui qui a serré le cou de Cyprien.

Stanislas fit un soubresaut, et continua sa route en grommelant.

Le chien, qui avait entendu son nom, se précipita, grondant.

Le vieillard le rappela, et rentra dans sa chaumière en murmurant.

Deux jours après, Stanislas recevait une réponse de son ami.

Magnifique seigneur Cocquempoix,

J’adopte les mille écus. Ils me serviront tout simplement à devenir un grand homme d’affaires. Le billet de 100 fr., dont ta lettre était chargée, – ô fardeau charmant, – est arrivé sans distractions chez moi, après avoir gravi cent trente-sept marches glissantes, plus une échelle de corde roide, avec autant de dextérité que si une foule innombrable de ses parents l’avait renseigné, ce bon billet, sur le chemin de mon logis, ce qui me comblerait de surprise. Tu comprends, ami, qu’après avoir été *in partibus* (c’est-à-dire dans les départements), sous-commissaire d’un gouvernement trop provisoire, après être tombé du haut de cette splendeur, et avoir lassé la bourse de mes coreligionnaires politiques ; après avoir fondé plusieurs journaux spirituels, à l’aide de souscripteurs infortunés ; après avoir joué des instruments peu difficiles dans des endroits mal éclairés ; après avoir, vêtu d’un habit noir du voisinage, représenté la haute société dans des cafés nouveaux, tu comprends qu’on éprouve un irrésistible besoin de déposer le fardeau des belles-lettres et de devenir banquier. Pour ce qui te regarde, sois tranquille ; j’arrive après-demain, je te réponds de tout. Trouve-toi, dans l’après-midi, au *Cornet d’Or*, pour accorder nos flûtes. Commence par envoyer l’article ci-joint au journal d’une des cinq ou six villes voisines. Au fond, tout cela est pour mettre un peu d’art dans notre jeu, car ce personnage est si faible et je le connais si bien, que je suis sûr de lui faire faire d’autorité toute sottise, toute imprudence, tout ce qui n’est pas un crime ou une lâcheté directe. Sur ces derniers points, j’ai échoué jusqu’ici, mais je n’ai pas dit mon dernier mot.

X

MÉLODRAME CHAMPÊTRE.

La nuit est venue, le grand feu flamboie dans la cheminée, la petite chandelle brille au milieu de la table ronde, tous les travaux extérieurs de la ferme du Fort sont terminés, les domestiques sont assis en cercle autour du feu, causant, riant, raccommoquant les mannes, affilant des serpes, recousant les harnais, les moufles et les jambières. Les deux servantes filent au rouet, en répondant vertement aux brocards que leur lance Mon-Petit-Cher-Lu-Marie, le galant de la bande. Les deux coins du large foyer sont occupés par le vieux Jean du Bellannoy, sommeillant au ronflement des rouets, et par Fideri Longuaveine, dont la face souriante étonne Robertine, qui se démène vivement au milieu des préparatifs du souper.

Une voiture s'arrête à la porte. C'est la carriole qui ramène Florine. Celle-ci entre. Robertine se précipite à sa rencontre, l'embrasse et la regarde fixement. Rose-de-Noël a retrouvé tout le calme de ses doux yeux, pendant le court séjour qu'elle a fait au couvent des Ursulines. Mais la ligne noire s'est élargie autour de ses paupières, et les reflets jaunes se sont épaissis sur les pommettes de ses joues. Robertine l'embrasse encore et elle lui dit tout bas :

– Il t'aime comme un fou, il n'a fait que me parler de toi depuis le matin jusqu'au soir.

– Ah ! fillette ! s'écria Longuaveine avec un ton de bonhomie, tu es revenue trop tôt, ton bon ami est parti.

– Allons, mon père, pourquoi la tourmenter ? dit vivement Robertine. Cyprien est allé passer la journée avec Stanislas et un monsieur de Paris qui est arrivé ce matin chez le maire.

Florine, après avoir tendrement baisé son grand-père, se dirigeait vers sa chambre, quand Fili Jougleux entra.

– Bougez pas, Rose-de-Noël, cria-t-il d'une voix moins avinée que d'habitude ; voilà votre mari qui revient, il est soûl comme une grive, avec

le fils Cocquempoix roide comme la justice, et Jean-Louis-Marie Belenclos qui jabote, jabote, pire qu'un arracheur de dents.

– Jean-Louis Belenclos ! s'écria Robertine en fronçant le sourcil.

– Oui-dà, le fils au père Belenclos, donc ! Faut-il pas revoir le pays !

Florine, après un moment d'hésitation, ôta son chapeau et son manteau, puis elle s'assit auprès de son grand-père, qui prit l'une de ses mains et la serra entre les siennes. Robertine fit un signe au *binel* (le petit domestique), qui s'avança pour l'aider à porter un seau ; elle lui dit quelques mots à voix basse, et l'enfant, dont l'œil intelligent pétilla bientôt d'aise, sortit sans bruit par la porte de l'écurie, après avoir constaté que les regards du fermier n'étaient pas dirigés de son côté.

– Écoutez, s'écria Fili Jougleux, les entendez-vous chanter, là, à la fenêtre ? Ah ! ils en savent de bonnes.

Il s'avança vers la porte, qu'il ouvrit toute grande.

– Eh ! là, vous autres, cria-t-il, par ici, ne passez pas la maison.

– Bravo ! hurla une voix joyeuse. Allons, jeune et doré Coquempâte, ne t'obstine pas à vouloir passer par cette fenêtre ! Et toi, Saint-Cyprien, cesse de chanter des chansons grivoises. Tu n'es pas encore marié ! Te tairas-tu ? Je te dis que nous sommes dans les parages de ta fiancée de neige, ne la faisons pas fondre. Sauvons la caisse ; et donnons-lui une sérénade qui puisse ravir sa pudeur virginale. Y sommes-nous ?

– Oui, répondirent deux voix enrouées.

– Attention, soutenez bien le ton. Frou ! frou ! zim ! boum ! boum !

Chrétiens, avec grand zèle,
Venez pour écouter
Une histoire très belle
Que je vais réciter,
Arrivée à Cologne,
Grand ville qu'on renomme
Dedans plusieurs côtés ;
C'est d'une riche dame
Que chacun la réclame
Pour sa grand qualité.

– Cyprien, tu ne te tiens pas droit. Allons, il n'y a pas moyen de se livrer aux charmes de la musique. Entrons donc dans les lares de ta fiancée.

Donne-moi le bras et avançons, mais avec dignité, pour ne pas effaroucher la dot.

Les gens de la maison, qui s'étaient levés et approchés de la porte pour mieux entendre le chanteur, le virent entrer au milieu de ses deux compagnons qu'il soutenait.

– Salut et fraternité, ou la mort, dit-il d'un ton solennel.

– La mort ? murmura Cyprien, jamais ; salut et fraternité, ou l'amour.

Ses deux compagnons éclatèrent de rire.

– Mais tiens-toi donc ! hurla Jean-Louis Briche, je te dis que nous ne sommes pas à Paris. Veux-tu scandaliser ton épouse ?

Il secoua Stanislas, qui fit quelques pas et alla tomber sur un escabeau, où il parut s'endormir. Cyprien s'avança vers le foyer en s'appuyant sur toutes les chaises. Sa démarche vacillante, son teint livide, ses yeux éteints, ses cheveux hérissés, son habit qu'il portait comme une veste de hussard, excitèrent chez les uns un murmure de compassion, chez les autres des éclats de rire.

Il se dirigea en grommelant vers un fauteuil vide posé à côté de Florine. Il vint s'y jeter en poussant un éclat de rire, puis il laissa tomber son menton sur son gilet souillé de vin, après avoir jeté un regard sur sa voisine, qu'il paraissait d'ailleurs incapable de reconnaître.

Florine s'était approchée en frémissant de son grand-père.

– Le voyez-vous ? lui dit-elle d'une voix étranglée ; avez-vous entendu ces vilaines choses que l'autre disait ?

– Ce sont des paroles d'ivrogne, ma fille, n'y pense pas.

Rose-de-Noël secoua la tête tristement, et, après avoir jeté un regard furtif sur son voisin qui murmurait, en dodelinant de la tête et en riant à la façon d'un idiot, des paroles incohérentes, elle ferma les yeux.

– O Lucinde d'amour ô blonde Isabelle ! s'était écrié Louis Briche en se retournant vers Robertine.

– Qu'est-ce que vous me voulez et qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ? répondit Robertine d'une voix irritée.

– Ce que je viens faire, Seigneur ? saluer mes vallons fleuris, guider mes amis dans le chemin de la dot, et vous raconter l'histoire d'une dame de Cologne.

– Mon-Petit-Cher-Lu-Marie, va tirer deux pots de cidre doux, et toi, Robertine, donne-nous de l’eau-de-vie et du sucre, afin que le père nous fasse une casserolée de *flips*.

Un murmure d’enthousiasme sortit de presque toutes les bouches.

– Je ne sais pas ce qui vous passe, mon père, mais, pour sûr, je ne donnerai pas à boire davantage à ces ivrognes, a ces va-nu-pieds.

– Va-nu-pieds ! s’écria Jean-Louis en levant les bras au plancher.

– Ma fille, dit froidement le fermier, si tu n’es pas contente, tu peux aller te coucher ; mais je ne ferai pas la grimace à de braves garçons parce qu’ils ont fait ce que nous avons tous fait quand nous avons régalé nos compagnons de jeunesse avant d’entrer en ménage.

– Va-nu-pieds ! reprit Louis Briche d’une voix solennelle, tu l’as entendu, Jupiter ? et tu as laissé dormir tes foudres. Va-nu-pieds, ce puissant, ce galant Cyprien, qui a vu tant d’hommes à ses pieds, tant de femmes à ses genoux ! Ce Cyprien qui pouvait faire sauter des têtes et qui se contenta de les faire tourner. Ah ! je me disais bien, continua-t-il d’un ton élégiaque, je me le disais : Cours, vole, va dire à ces barbares les gloires de ton ami ! Cyprien, toi qui caches ta splendeur passée sous la bure de la modestie ; Cyprien, Cyprien, Cyprien, m’entends-tu ?

– Oui, répondit celui-ci en passant sa main sur son front, tandis qu’un rayon d’intelligence semblait se réveiller dans ses yeux moins éteints.

Louis fronça légèrement le sourcil.

– Eh bien, l’ai-je rêvé ? reprit-il ; n’ai-je point ouï les échos de cette cuisine me promettre la boisson de mes pères, ce *flips*, le punch picard ?

– Commence toujours ton histoire... Le *flips* se fait, mon garçon, répondit Longuaveine.

– Qu’il se fasse vite, hôte généreux, dit Louis en jetant au fermier un regard expressif, qui n’échappa point à Robertine. Je commence : Nous étions commissaires du Gouvernement dans une ville renommée pour le caractère ardent de ses habitants et de ses habitantes. Cyprien, que son âme aimante rendait peu propre aux crimes de la politique, m’abandonna les hommes, je les domptai, et s’élança vers les femmes, il les convertit.

– Oui, nous les convertîmes, murmura Cyprien en relevant la tête.

– Ici, continua Louis en dirigeant de nouveau ses regards vers le fermier, je navigue entre des écueils ; ô *flips*, ne tarde pas à nous enivrer de tes charmes magiques.

– Ça ne va pas tarder à bouillir, dit avec bonhomie Jean du Bellannoy.

– Ah ! on nous maudissait bien, on nous poursuivait sourdement de menaces ; lui, on l'appelait le bourreau, le tyran, l'infâme.

– Qu'est-ce que tu dis donc, Louis ? demanda Cyprien d'une voix molle encore.

– Je parle de ces imbéciles de Méridionaux qui tremblaient si bien devant toi.

– Ah ! oui, c'est vrai, et ils se vengeaient en m'appelant tyran.

– Vous voyez ; c'est ce que je disais ; et je trouvais l'autre jour un extrait de la *Gazette du Languedoc*..

– Je ne veux pas que tu lises cela ici, entends-tu, s'écria Cyprien en essayant, mais en vain, de se soulever.

– Soit ; répliqua le narrateur en riant et en laissant tomber un journal sur les dalles. Il faut dire, d'ailleurs, que tout le monde ne tremblait pas. Il y avait à la tête de la plus riche fabrique de la ville deux fils de paysan languedocien, enrichis par le commerce ; ceux-là, rien ne les effrayait, L'un d'eux avait pour épouse la plus jolie femme du pays. Tu te rappelles Julia, comme elle était adorablement belle ?

– Ne parle pas de Julia, je te dis, c'est faux !

– Comment, elle n'était pas belle ! d'ailleurs, tu m'as encore montré son médaillon cette après-midi ; montre-le, on jugera si je la calomnie.

– Qu'est-ce qu'il dit ? murmura Cyprien en laissant retomber lourdement son menton sur sa poitrine.

Florine restait les yeux fermés ; mais ses mains jointes qui se crispaient et les battements de son cœur qui soulevaient violemment le corsage de sa robe, indiquaient qu'elle suivait avec angoisse le récit de Louis.

– Oui, elle l'aimait autant qu'il l'aimait, c'est ainsi que le drame se noue. Un soir, je vais au club ; mais n'importe ! La nuit venue, les ouvriers se révoltent, la fabrique de mes deux réactionnaires brûle ; leur maison est pillée, le frère célibataire reçoit sur la nuque un coup de bâton qui le rend fou ; le frère marié est jeté dans une cave, où il grince des dents. Julia quitte

la maison en flammes, se réfugie à la préfecture, et le lendemain, quittant la préfecture...

– Tu mens, tu mens ! cria d’une voix énergique Cyprien, qui se leva, puis retomba.

– Comment ! demanda Louis Briche en ricanant, Julia n’a pas passé la nuit à la préfecture ?

– Tu sais bien. bégaya Cyprien en jetant ses yeux hagards autour de lui et en reconnaissant Florine. Ah ! Rose-de-Noël, vous êtes là !

– Eh bien, je suppose que tu lui as fait ta confession à Florine, dit Louis avec une solennité bachique. Est-ce que tu lui aurais dissimulé, malheureux !.

– Allons, sacorbieu, laissons-là les discussions, s’écria le fermier ; Louis, Cyprien, Stanislas, je bois à vous tous, avalez-moi ça. Tu reprendras ton histoire tout à l’heure, et qu’on ne se fâche pas ! A votre santé, buvez-moi ce verre de *flips*, là, rubis sur l’ongle ; je veux que le diable m’emporte, s’il y a rien de meilleur pour étourdir les chagrins de la vie.

Chacun se leva, les verres s’entre-choquèrent, et pendant un instant on n’entendit que rires, cris, plaisanteries et railleries. Puis Stanislas reprit sa pose et son apparent sommeil. Florine, qui avait écouté silencieusement quelques mots incohérents que Cyprien lui adressait, se leva comme pour quitter la place.

– Allons, la fin de l’histoire, sacorbieu ! cria le fermier, et puis nous nous en irons souper et coucher.

– Ma foi, c’est fini. Le lendemain, le mari vint souffleter Cyprien.

– Ce n’est pas vrai !

– Et le surlendemain, continua Louis en haussant les épaules, Cyprien qui était pressé de rejoindre à Paris Julia qui y était allée.

– Tu mens, tu le sais bien.

– Ce que je sais, c’est qu’elle y est encore et qu’elle t’y attend, et qu’elle se plaint fort que tu aies quitté la ville depuis un mois.

Cyprien baissa la tête, en entendant Florine pousser un soupir étouffé. Il essaya de se rapprocher d’elle et de lui saisir la main. Mais la jeune fille se détourna, et cacha, en sanglotant, son front dans le sein du vieux Jean du Bellannoy. Cyprien jeta un regard sombre du côté de l’orateur.

– Et comment cela finit-il ? demanda Longuaveine d’une voix joyeuse et en clignant de l’œil.

– Comme toujours : Cyprien tua le mari.

– C’est toi qui mens, comme toujours, s’écria Framery en se levant cette fois et en trouvant un moment de force dans l’excitation de la généreuse liqueur ; tu mens, car tu ne dis pas que je me laissai blesser trois fois ! Tiens, voilà les marques, – et il déchira le devant de sa chemise. – Mais voyant qu’il voulait ma vie, et craignant de laisser cette pauvre Julia exposée à sa vengeance.

– Tu vois bien que j’avais raison de dire combien tu l’aimais ! Écoute-moi.

– Je t’écoute, mais tu m’as enivré, et je ne te comprends plus ! Oui, je me défendis, mon sang coulait par trois blessures ; je n’avais plus la force de tenir mon épée quand il tomba. Et je pleurai. Tu sais tout cela, lâche et menteur ! Tu m’as enivré, tu es mon mauvais génie, je t’ai souffleté, et bien je te souffletterai encore.

Il se précipita vers Jean-Louis, et lui cracha au visage. Puis, sentant s’évanouir le moment d’énergie qui le surexcitait, et craignant de perdre l’équilibre, il se recula, en s’appuyant lourdement sur la table, qui glissa et se renversa en entraînant la chandelle avec elle. Le feu était presque éteint, tout entra dans l’obscurité, et un grand tumulte de murmures et de cris remplit la maison.

Robertine fut quelque temps avant de retrouver le chandelier.

– Mademoiselle Robertine, dit la voix joyeuse du petit binel, voilà le chandelier, je l’ai entendu rouler sous mes pieds.

On ralluma la chandelle ; Cyprien était étendu sur le sol, sans connaissance. Florine avait disparu. Louis Briche, assis sur une petite table adossée à la muraille, agitait triomphalement une quenouille surmontée de la *toque* d’une des servantes et chantait avec une joie parfaite.

Le vieux Jean s’était levé, et avait fait un signe à deux domestiques. Les deux hommes prirent Cyprien et le portèrent dans la chambre, d’où ils ne tardèrent pas à revenir, mais sans ramener le vieux fermier. Jean-Louis continuait sa complainte, sans paraître regarder autre chose que le bonnet suspendu à la quenouille.

– Stanislas Cocquempoix ! cria une voix grave, froide et ferme, qui partait du coin obscur où se trouvait la porte de l'écurie.

Tous les regards se tournèrent de ce côté ; un grand corps maigre sortit de l'obscurité et fit quelques pas avec une solennité un peu cherchée, mais qui produisit un grand effet.

– Le père Belenclos ! murmurèrent dix voix.

– *Tuilissima paternalis, Linnæi*, murmura Louis.

– Stanislas Cocquempoix, continua le vieux mendiant en s'arrêtant dans une pose fière, toi, qui fais signe de dormir, lève-toi, et va-t'en !

Il se redressa, croisa ses mains sur son grand bâton, et attendit.

– Mon père, dit Jean-Louis d'une voix humble et en s'avancant vers le vieillard, il ne faut pas nous en vouloir si nous nous sommes un peu amusés.

Le mendiant secoua dédaigneusement son bâton comme pour empêcher son fils d'approcher, et, sans le regarder, il se retourna :

– Coupe-en-Deux, mon chien, viens ici. Tu vois cet homme-là qui vient de parler, eh bien ! quand il te regardera, grogne ; quand il t'approchera, mords ; et si jamais il te caresse, secoue-toi, c'est un lâche !

– Mon père, vous êtes roide, savez-vous.

– Tu n'es qu'un chien, mon pauvre Coupe-en-Deux, continua le vieillard en regardant toujours l'animal qui, les jambes tendues, le poil hérissé, gardait, fixés sur Louis, ses yeux noirs qu'on aurait dits brillants de colère ; tu n'es qu'un chien, mais si on t'avait craché à la figure comme on vient de cracher à la figure de cet homme-là, tu te serais désespéré d'aboyer et de mordre ; et, lui, il chante ! il chante nos vieilles chansons et il s'en moque. Ah ! oui, elles sont drôles ! Mais je les ai chantées, moi aussi, et il y avait cent canons qui répondaient, et je ne me taisais pas. Ah ! mes compagnons ! qui est-ce qui aurait dit, quand nous étions là-bas, au milieu de la poudre, que nous mériterions d'avoir de tels enfants !

Il passa le dos de sa main sur ses yeux, et ce geste souleva l'émotion générale ; on entendit un long soupir d'angoisse.

– Stanislas Cocquempoix, reprit le mendiant d'une voix qui avait retrouvé toute sa froideur, et sans paraître remarquer que Louis avait regagné sa table en ricanant, Stanislas Cocquempoix, lève-toi, et va-t'en. Je

te l'ai dit une fois, je te le dis deux, va-t'en ; je ne veux pas que tu tourmentes la Rose-de-Noël. Ah ! je sais tout !

Stanislas ne bougea pas. Fideri Longuaveine se leva et regarda le vieillard de son œil sombre.

– Qu'est-ce que vous venez toujours faire ici, vous, pour mettre le trouble partout ? Allez-vous-en vous-même et ne revenez plus, ou je vous ferai parler pas les gendarmes.

Le mendiant le regarda avec un calme rare en lui et qui exaspéra le fermier. Longuaveine fit un pas vers le vieillard.

– Allons, qu'on débarrasse mon pavé ! Que le diable vous emporte, vieux radoteur, et si je vous vois encore dans une minute.

Le vieux soldat ne répondit rien, il garda ses yeux rouges fixés sur le brutal fermier ; on put voir seulement sa vieille main osseuse serrer plus énergiquement son bâton.

Robertine s'avança vivement. Elle était pâle, et ses yeux lançaient des éclairs.

– Mon père, s'écria-t-elle d'une voix qui pouvait à peine contenir sa colère, pensez à ce que vous allez faire. Pensez-y ! Il vous plaît de faire venir ici des gueux pour faire souffrir votre nièce.

– Sacorbieu ! sacorbieu !

– Pour insulter votre fille ! eh bien, si ce sont ces gens-la que vous aimez, continua-t-elle en montrant Louis, moi voilà ceux que j'aime ? elle montrait le vieillard. – Le monde dira qui a tort ! mais moi je dis que si je n'ai point le droit de recevoir ici les braves gens, eh bien, je vous quitterai.

C'était, on s'en souvient, un argument sans réplique pour l'avarice du fermier. Il s'en alla en jurant et en montrant le poing au père Belenclos.

– Stanislas Cocquempoix, reprit celui-ci de sa même voix calme et froide, lève-toi, et va-t'en, je te dis. Je te l'ai dit une fois, puis deux, c'est la dernière. Si tu ne pars pas d'ici avant moi, demain quelqu'un te demandera ce que c'était que ces cent francs que tu envoyais il y a six jours à Paris ; et on te demandera ce que tu disais il y a un mois dans l'écurie de l'auberge du Cornet-d'Or. On te demandera ce que tu faisais dans le cimetière, un soir, par un temps de neige. Et celui-là il saura te forcer à répondre, car ce sera le juge d'instruction.

Le vieux mendiant se retourna et s'avança lentement vers la porte.

Stanislas bâilla, s'étira, se leva en chancelant et en se frottant les yeux comme un homme qui sort d'un profond sommeil.

– Ah ! qu'il est tard, dit-il, mon père va être inquiet. Viens-tu, Louis ? Tiens ! c'est vous, père Belenclos, continua-t-il avec un étonnement parfait.

– Passez, passez ; il était temps, et ne recommencez plus à tourmenter mes amis, ou sinon.

Les deux jeunes gens sortirent.

– Ma foi, disait Louis d'une voix qui n'avait plus rien d'un ivrogne, il me semble que j'y ai mis toutes les herbes de la Saint-Jean ; je crois que Florine en a assez. Pour Cyprien, je te réponds que j'ai disposé dans son esprit une aimable traînée de poudre ; dans quelques jours, nous y mettrons le feu, et nous continuerons, s'il le faut, jusqu'à ce qu'il éclate. Mais ce sera inutile, cette vierge blanche et champêtre le fera demain passer par la fenêtre, en le priant d'aller rejoindre Julia.

XI

LA VEILLE DU MARIAGE

Quand Cyprien se réveilla le lendemain matin, il avait oublié le détail de ce qui s'était passé la veille. Mais il se sentait le corps brisé et le cœur alourdi par une de ces impressions de découragement et de dégoût qui sont comme les nausées de l'âme. Peu à peu, une lumière vague, et qui n'éclairait que la masse des événements, se fit jour dans son esprit. Il se leva, s'habilla à la hâte et se précipita dans la chambre de la jeune fille.

Florine était assise, accoudée à une table placée près d'une large fenêtre. La grise lumière du ciel d'hiver tombait en plein sur ses épais cheveux blonds, dont les boucles se soulevaient dans un désordre charmant, et cette lumière faisait ressortir la grâce onduleuse du cou et du buste, tout en

laissant la face dans l'ombre. Sur la table, un volume ouvert était placé à côté d'un petit livre fermé.

Florine avait bien entendu venir Cyprien, elle avait bien reconnu son pas, mais elle ne bougea point. Le jeune homme s'approcha silencieusement et se tint debout devant elle. Elle ne releva pas le front ; une légère rougeur colora les joues de Cyprien ; puis, ses regards embarrassés s'affermirent ; il les arrêta sur l'être doux et charmant qu'il avait devant lui, et cette pose triste et touchante ralluma dans la plus noble partie de son âme la plus grande tendresse qu'il eût jamais éprouvée pour Florine.

– Florine ! puis-je dire encore ma chère Florine, ne me pardonnerez-vous pas ?

La jeune fille ne releva pas encore le front ; Cyprien saisit vivement la main qui pendait le long de la robe et il couvrit de baisers ardents le poignet de Florine. Celle-ci frissonna, retira sa main avec un mouvement d'indignation, et, levant enfin la tête, jeta sur Cyprien un regard fier, dont la flamme s'éteignit bientôt.

– Que vous êtes pâle ! oh ! que vous êtes pâle, ma pauvre Rose !

– Je ne me suis pas couchée, dit-elle à voix basse ; j'avais peur de trop souffrir en me réveillant. J'ai passé la nuit à penser vous et à. tout.

Elle jeta un regard interrogateur à Cyprien, mais celui-ci ne voulut pas la comprendre. Florine avait surtout songé à Julia, à cette femme si belle, si passionnée, que Cyprien n'aimait plus, non, oh ! cela elle le croyait de toute son âme, mais qu'il avait tant aimée. C'était ce nom qu'elle avait au bout de ses lèvres, et que sa fierté, sa pudeur surtout, l'empêchaient de nommer. Elle attendait avec angoisse, avec honte, que Cyprien nommât cette femme dont la passion, qu'elle supposait désordonnée, l'insultait et la faisait rougir. Et, sans doute, si ce nom eût été prononcé alors, les destinées des deux, fiancés eussent bien changé.

Mais Cyprien tremblait à l'idée de revenir sur mille détails douloureux de son histoire. Sa vaniteuse faiblesse reculait devant des aveux dont quelques-uns étaient pénibles et quoique, moralement, il eût plus à gagner qu'à perdre en disant tout, il aimait mieux espérer que le temps lui épargnerait, à l'aide de l'oubli, la nécessité des confidences.

– Oui, reprit Florine, j’ai passé ma nuit à lire dans ces deux livres. J’ai fermé celui-ci, continua-t-elle en montrant le petit livre. C’est l’*Imitation*, le livre que j’aimais tant à lire avant que. avant qu’on m’eût appris à le trouver bien austère. Oui je l’ai fermé ; il me donnait des conseils, et je sens bien que je ne veux pas les suivre. Cependant, – elle renouvela son regard interrogateur, – quand je cessais de penser à vous pour songer à...

– Florine, dit Cyprien avec quelque hésitation, vous m’avez défendu de vous parler du passé ; plus tard, quand l’expérience de la vie aura fortifié votre cher cœur, et vous aura appris.

– Qu’est-ce que l’expérience a donc encore à m’apprendre ! s’écria la jeune fille avec un élan de colère subite. Oublier le passé, craindre l’avenir, se mépriser soi-même, n’est-ce pas assez pour avoir le droit de croire qu’on aime ? Que faut-il donc ? faut-il encore que l’expérience de la vie et de l’amour m’apprenne à mépriser celui que je dois aimer.

– Oh ! vous êtes cruelle.

– Cruelle ! moi ! c’est moi qui suis cruelle ! murmura la jeune fille en haussant les épaules et en reprenant la position qu’elle avait lors de l’arrivée de Cyprien.

Celui-ci s’était senti blessé, et le premier mouvement de cette âme vaniteuse le poussa à s’éloigner. Il fit quelques pas vers la porte. Rose-de-Noël restait immobile. Seulement, sa main serrait convulsivement le petit volume noir, comme si elle sentait qu’elle allait bientôt avoir besoin des consolations de ce sublime et doux livre, et sa tête, plus penchée, semblait indiquer qu’elle lisait quelque passage de l’autre volume ouvert sur la table.

Tout d’un coup, elle se leva, s’avança vivement en s’écriant :

– Ah ! Cyprien, je vous aime tant !

Celui-ci se précipita vers elle, vraiment aimant, vraiment heureux, et il se répandait en cent exclamations folles et incohérentes. Il la voulut serrer dans ses bras.

Elle se dégagea. Elle était pâle à faire peur.

– Voyez, dit-elle avec un sombre égarement, l’effet que me produit votre approche. Ah ! c’est la torture ; penser que tant d’autres ! une autre ! Ah ! le méchant livre ! – elle jetait un regard haineux sur le livre ouvert – comme il

me fait souffrir ! Avez-vous vu quelquefois le milan planer au-dessus du pauvre oiseau qui se blottit, qui crie, qui bat des ailes et qui ne peut fuir ?

– Que dites-vous donc, ma bien-aimée ? demanda Cyprien avec un sourire bien tendre et qui pourtant serra le cœur de Florine, car il lui sembla que c'était plutôt le sourire de l'orgueil satisfait que de l'amour dévoué. Que dites-vous ? qu'avez-vous donc ? Je vous comprends mal sans doute, mais vous parlez du bonheur de l'amour comme on parle d'un supplice effroyable ; mais si l'amour est un supplice, dit Cyprien en souriant, c'est un supplice qui rend heureuse et adorable.

Florine s'arrêta brusquement, jeta un regard effaré sur Cyprien.

– Ce livre-là le dit aussi, murmura-t-elle, en montrant les Comédies de Musset.

Puis, tout brusquement, elle s'approcha de son fiancé et lui serra convulsivement les mains. Elle sourit et elle lui dit en fixant sur sa pâle figure ses beaux yeux remplis de grosses larmes :

– Tu connais une comédie intitulée *On ne badine pas avec l'amour* ? Quand tu voudras savoir à quoi ta femme a employé cette affreuse nuit, tu regarderas les dernières paroles de Perdican à la fin de l'acte deuxième : « Tous les hommes sont méprisables, toutes les femmes dépravées ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. » Cette phrase me brûle l'esprit. Oh ! que j'ai souffert ! Et si elle n'était pas vraie !... Mais, Cyprien, j'ai envie de passer une journée bien heureuse entre vous et mon grand-père.

Ils passèrent, en effet, une journée bien heureuse. Ce fut la dernière.

Le lendemain, Cyprien reçut un billet de Paris,

C'était un événement, pour Florine surtout. Elle dévora son fiancé du regard pendant tout le temps qu'il mit à le lire. Elle le vit rougir d'abord, puis sourire vaniteusement.

– C'est une heureuse nouvelle qu'on vous annonce, mon ami, j'en suis sûre.

– Oui, répondit-il avec une désinvolture dédaigneuse ; il s'agit d'une pièce que j'avais envoyée à un théâtre ; on m'annonce qu'elle vient d'être reçue et qu'on m'attend pour la lire.

– Et quand partirez-vous ? demanda la jeune fille d’une voix émue, après avoir triomphé d’un premier mouvement d’égoïste inquiétude.

– Je ne partirai pas, répondit Framery avec une nuance d’amertume. Ne m’avez-vous pas montré hier le champ auquel je dois borner mon ambition ? Je suis un homme tout d’une pièce et je n’aime pas à vaciller entre deux positions.

Il serra soigneusement la lettre. Florine avait baissé la tête et se sentait blessée. Regrettait-il déjà la vie passée ? Ne la jugeait-il pas digne, elle, de partager une existence animée et glorieuse ?

Dès cette heure, la physionomie de Cyprien changea ; elle prit une nuance de fatuité ennuyée et de dédain bienveillant. Il releva le front et releva aussi son âme, si je puis dire. Ses paroles furent plus froides, puis ses distractions fréquentes ; enfin, sa morne indifférence en face de toute chose montrait le chemin que faisait son esprit en s’éloignant chaque jour un peu plus vite de la ferme du Fort.

Son imagination le ramenait, en effet, à tout moment, vers le passé, mais non plus, comme autrefois, pour le lui faire maudire.

C’était la renommée qui s’offrait à lui, c’était la fortune, c’était le plaisir ! Il frissonnait, son cœur bondissait, la fièvre saisissait son cerveau à la pensée de son ancienne vie de luxe, de fantaisie, passionnée et variée. Et quand il regardait, à côté de lui, l’existence monotone qui lui était réservée, toutes ces petites joies qui, peu de jours auparavant, lui semblaient former un paradis plein de sereines et délicates félicités, lui étaient devenues insupportables et nauséabondes ! Comme ces champs étaient nus, ces maisons malpropres, ces occupations fades, ces paysannes laides, cette gaieté grossière et ces fêtes insipides !

Il luttait pourtant avec une loyauté sincère contre le dédain qu’il ressentait pour celle qui l’attachait à cet avenir misérable, pour cette fille simple et monotone. Il lutta si bien qu’il se sentit près de la haïr.

Florine, il faut l’avouer, ne l’aidait guère à triompher des folles visions. Elle était beaucoup plus intelligente qu’il ne le supposait et réellement plus fière que lui. Elle put deviner, à mille traits, ce qui se passait en lui, et comme elle était devenue plus sensible en devenant plus aimante, elle souffrit cruellement, mais en silence, et elle attendit.

Le jour où il avait été convenu que Framery irait, avec Jean du Bellannoy, annoncer au curé ses intentions matrimoniales, le vieux fermier mit ses bottes, sa belle veste bleue du jour de Pâques, le long gilet de velours à grands ramages rouges en dessous duquel brillait le gros paquet de breloques. Cyprien ne parla point de mariage.

Robertine vit s'étendre sur les joues de sa cousine ces reflets jaunâtres dont l'aspect serrait le cœur de la bonne fille ; mais Rose-de-Noël ne fit pas la moindre allusion à la démarche projetée.

Quelques jours après, une nouvelle lettre vint.

– Tenez, dit Florine à Cyprien, voici une lettre pour vous, une lettre de Paris encore. Robertine assure que l'adresse a été écrite par une femme.

Cyprien saisit le papier, jeta un regard sur l'enveloppe. Il rougit, puis pâlit et parut vouloir remettre à plus tard la lecture du contenu.

– Vous avez reconnu l'écriture ? demanda Florine d'un ton glacial.

– Oui sans doute, et je ne lis pas la lettre parce que je sais ce qu'on m'y dit.

– Et puis-je savoir, moi aussi, ce qu'on vous y dit ?

– Vraiment, oui. On m'y félicite du bonheur que j'ai eu de trouver une femme qui est à la fois belle et bonne, intelligente et candide.

– Candide, Cyprien ? Les renseignements de votre correspondante sont bien vieux.

Il y avait dans le ton de la jeune fille une nuance de découragement qui toucha Cyprien.

– Voyons, ma bonne Florine, oui, je l'avoue, il se passe en moi d'étranges pensées ; j'ai l'âme encore malade. Ne pouvez-vous pas avoir un peu de patience pour une pauvre tête frappée de tant de coups ? Pardonnez-moi ; laissez-moi vivre quelque temps dans cette atmosphère de pure félicité qui vous entoure.

Florine lui tendit la main.

– Je vous laisse lire votre lettre ; ah ! je vous assure que je ne suis pas née pour être jalouse. Demain, me direz-vous le nom de cette correspondante qui a une écriture si élégante ?

Elle se sauva en menaçant Cyprien du doigt.

Le lendemain, Cyprien ne parut pas à la ferme ; deux jours se passèrent sans qu'on entendît parler de lui. Dans l'après-midi, le vieux mendiant, à qui Robertine avait dépêché le petit binel, vint annoncer qu'un personnage, inconnu du chef de gare, avait pris le train de six heures du matin pour Paris.

D'après le portrait qu'on en faisait, ce devait être Cyprien. Mais lui, Pierre Belenclos, bien qu'il sût tout, il avouait qu'il ne savait rien au juste là-dessus.

Florine ne se montrait nullement inquiète ; plusieurs fois déjà, Cyprien s'était absenté sans indiquer les motifs de son absence. Elle pensait qu'il avait été à la ville pour hâter les préparatifs des noces prochaines, et elle se sentait le cœur navré de la vilaine petite jalousie qu'elle avait montrée l'avant-veille. Elle se dirigeait vers sa chambre pour y écrire un billet plein de tendresse et de douces excuses que son ami trouverait sur sa table à son retour, lorsque Stanislas entra d'un pas grave, le front penché, la physionomie lugubre.

– Voulez-vous venir dans votre chambre, Florine ? dit-il, j'ai besoin de vous parler.

– Je veux bien, mon bon Stanislas, dit avec un ton de commisération la jeune fille, qui entrevoyait une dernière et suprême tentative de son ancien prétendant.

– Va avec elle, Robertine, dit brusquement le vieux mendiant qui ne quittait pas la ferme depuis deux jours. Je ne veux point que tu la laisses avec cette sainte-nitouche. Ah ! je sais tout. Je connais ses ruses.

– Venez, Robertine, dit Stanislas d'une voix triste en haussant les épaules.

Quand il se trouva seul en présence des deux jeunes filles, sa tristesse parut redoubler.

– Vous savez bien que Framery est parti ? dit-il brusquement.

– Oui, mais je sais aussi qu'il reviendra, dit Florine avec un demi-sourire.

– Non, il ne reviendra pas.

– Qu'est-ce que tu dis, Stanislas ? s'écria Robertine.

– Pauvre garçon, murmura Florine en tendant sa main à son ancien prétendant.

– Il ne reviendra pas, répondit Stanislas avec impatience. Il est venu hier m'emprunter de l'argent.

– Quelle singulière idée, murmura encore Florine. Ma fortune n'est-elle pas la sienne ?

– Prenez donc des précautions, s'écria avec colère Cocquempoix, que cette dernière phrase blessait sensiblement. Je vous dis qu'il est parti pour toujours.

– C'est bien, dit Rose-de-Noël d'une voix ferme ; adieu, Stanislas. Vous avez inventé là une méchante comédie.

– Une comédie, ma pauvre Florine, répliqua le garçon en reprenant son ton de commisération. Il m'a dit : « Je croyais que j'aimais Florine ; mais je suis rappelé à Paris par quelqu'un à qui je n'ai rien à refuser. Je ne reviendrai plus. »

– Tu mens, vilain hypocrite ! s'écria Robertine.

– Ah ! je mens. Eh bien ! « ce quelqu'un s'appelle Julia ; tu pourras le dire, en preuve que je t'ai envoyé et que je ne reviendrai plus. »

– Tu mens, comédien ! s'écria le vieux mendiant qui venait d'entr'ouvrir la porte et de passer sa tête par l'ouverture. Ce nom-là, tu le connais, et tu l'as entendu pendant que tu ne dormais pas et que tu n'étais pas soûl, le soir où on cracha à la figure de ton compagnon.

– C'est vrai, dit Florine en passant la main sur son front ; mais ce nom m'a fait une singulière impression.

– Ah ! je mens ! et c'est lui qu'on défend ! Et moi, qui ai toujours été fidèle comme un chien, on m'appelle hypocrite et comédien ! Ah ! « Et tu donneras encore pour preuve, me dit-il, que la lettre qui me rappelle, c'est la lettre que j'ai reçue hier dans l'après-midi, dont j'ai bien reconnu l'écriture et que je n'ai pas voulu lire devant elle. » Je n'y étais pas, hier, père Belenclos ! Et demandez à Florine si je mens, Robertine !

Florine s'était levée d'un bond ; elle s'avança d'un pas automatique vers Stanislas, et, fixant sur lui ses grands yeux dilatés, elle lui dit d'une voix suppliante :

– C'est vrai, mais tu as pu l'apprendre. Ne me trompe pas, Stanislas ! Ah ! ce serait bien mal.

Elle porta de nouveau la main à son front ; on eût dit que c'était là, dans son intelligence, non dans son cœur, que se trouvait le siège de la plus grande souffrance.

– C'est un hypocrite, dit obstinément le vieillard. Il ment.

– Oui, il ment ! s'écria Robertine ; c'est un vrai comédien.

– Ah ! je mens ! et c'est toujours moi qu'on attaque. Il m'a dit, – et le jeune homme s'arrêta, hésita et continua d'une voix sourde, – il m'a dit : « Tu lui diras que je ne l'ai jamais bien aimée ; elle sentira que c'est la vérité. »

– Ah ! c'est bien vrai ! cria Florine d'une voix si déchirante que le vieux mendiant lui-même sentit les larmes sauter à ses paupières.

La pauvre Rose promena ses regards effarés autour d'elle, des regards vagues, longs, comme si elle cherchait un point d'appui pour son âme dans toute l'immensité du monde. Elle serra son front de nouveau, d'une main crispée, avec une sorte de fureur, et elle tomba sur le sol, à demi soutenue par Robertine, qu'elle faillit entraîner dans sa chute.

– Va-t'en, vilain, dit le mendiant en poussant Stanislas hébété, avec une force qu'on n'eût pas attendue de son âge.

– Allez-vous-en vous aussi ; je n'ai pas besoin d'homme ici, s'écria Robertine avec colère.

– Robertine, dit doucement le vieillard, tu as tort, tu sais bien que je sais tout et que je connais la médecine mieux qu'un médecin.

– Allez-vous-en ! Que le diable emporte les hommes, les vieux et les jeunes. Allez, et ramenez-moi le médecin de Samer, M. du Boisseau.

XII

LA FOLIE

Le médecin ne put venir que le lendemain matin. Le mendiant le suivait de près : l'affaire était trop grave pour qu'on n'eût pas besoin de sa science universelle.

– Eh bien ! compère, demanda-t-il au vieux fermier ?

– Eh bien ! répondit celui-ci en secouant tristement le front, qu'est-ce que vous en dites, monsieur du Boisseau ?

Ce dernier revenait de voir la malade. Il se promena un instant dans la maison, l'air soucieux.

– Rien, dit-il en tournant vers le vieillard sa bonne et longue figure et ses yeux riants que traversait une ombre de tristesse.

– Tant mieux, donc !

– Non, tarit pis. J'aimerais mieux une bonne fluxion de poitrine. Et pourtant elle n'a rien de blessé, physiologiquement parlant, elle ne souffre pas ; nulle lésion. Elle n'est pas folle. Je suis fort inquiet.

– Mais, dit le mendiant, quand on est malade, on a une maladie, il ne faut pas savoir tout pour savoir ça, *m'apense*.

– Si je ne craignais que mes confrères ne se moquassent de moi, murmura le médecin après quelques instants de réflexion, je dirais qu'elle a une attaque d'inertie. Voyons, père Jean, reprit-il à haute voix, quand vous tendiez trop la corde de votre chariot, qu'est-ce qui arrivait ?

Elle se cassait !

– Je ne puis mieux vous expliquer la maladie de votre petite-fille.

– Mais je la raccommodais, reprit le vieillard.

– Ah ! mon pauvre père Jean, si j'avais les instruments qui raccommodent ces cordes-là ! Le temps, la distraction, l'oubli, voilà tout.

– Sauf votre respect, monsieur du Boisseau, dit vivement le mendiant, je ne pense point comme vous : elle a reçu un coup, eh bien, il faut lui en donner un autre.

– Eh ! vieux badaud, un coup et un coup, cela fait deux maux ; tu ne feras jamais que ce soit une caresse. Je reviendrai dans quelques jours ; peut-être.

Il remonta sur son grand cheval, vingt fois couronné, et s'éloigna en secouant le front.

– Savoir ! murmura le mendiant. Ah ! j'en sais plus que les plus grands médecins. Si dans huit jours il ne l'a pas guérie, compère, tu verras ce que

je ferai.

Quinze jours se passèrent, rien n'était changé dans l'état de Florine. A peine son beau visage s'était-il allongé et ses grands yeux s'étaient-ils dilatés. Le médecin constatait pourtant qu'elle s'affaiblissait de jour en jour, et il s'était en vain ingénié de cent manières pour la faire sortir de sa torpeur.

Elle passait toutes ses journées assises au coin du feu, dans sa chambre. Son grand-père lui tenait compagnie fidèle, mais elle ne le reconnaissait pas. Une fois seulement, quelques brins de neige voltigèrent dans l'air ; elle se leva, alla coller son visage à la vitre.

– La neige, mon père, dit-elle.

Puis elle revint s'asseoir et regarda fixement la flamme ; c'était son occupation continuelle.

Elle ne reconnaissait que les trois personnes qui avaient assisté à la scène dont nous avons raconté les incidents : Stanislas, le mendiant et Robertine. Elle les regardait fixement, leur envoyait un sourire, et reprenait son impassible physionomie en face des étincelles. Elle répondait froidement et sensément à tout ce que ces trois personnages lui demandaient, mais ne les interrogeait jamais. D'après mainte circonstance où on avait fait allusion à Cyprien, il était évident pour tous qu'elle avait perdu le souvenir de son fiancé.

Elle n'était sortie de son étrange inertie qu'en deux occasions : un dimanche que Robertine avait pris, pour lire à côté d'elle, le volume de Musset dont nous avons parlé, Florine avait fait un bond, et, murmurant avec colère des paroles incohérentes, elle avait saisi violemment le volume, puis elle l'avait considéré avec étonnement et l'avait laissé tomber. Elle montra aussi un mouvement de colère la première fois qu'elle vit M^{me} Romanelle, mais ce ne fut qu'une sensation fugitive.

La jeune veuve passait chaque jour quelques heures auprès de la pauvre Rose-de-Noël qu'elle avait toujours aimée. Chose curieuse, la jeune fille, qui ne la reconnaissait pas, éprouvait une joie profonde à se rapprocher d'elle, avec les gestes d'un enfant qui demande protection, et à s'endormir sur l'épaule de Marthe, – ainsi se nommait la jeune femme.

Ce n'était un secret pour personne, dans le village et dans le bourg voisin, que la belle, riche et bonne Florine du Bellannoy dépérissait d'amour, et dans la ferme, comme partout, du reste, les cœurs les plus endormis se sentaient douloureusement émus. Longuaveine seul conservait la plus parfaite égalité d'âme, et s'il n'avait craint le regard profond de Robertine, il eût eu grand'peine à contenir l'expression de sa joie : il entrevoyait un bel héritage.

– Eh bien ! Stanislas, dit-il un jour, je crois que nous causerons bientôt d'un nouveau mariage avec ta belle.

– Vous voulez dire un mariage avec la mort, Fidéri, s'écria le jeune homme. Eh bien ! je vous le dis, j'aime mieux la savoir morte que la femme d'un autre ; mais, pour la sauver, je donnerais la moitié de mon bien, Longuaveine. Si vous saviez ce qui se passe en moi, vous seriez effrayé ; je ne sais plus ce que je fais, ce que je mange, ce que je dis ; si elle meurt.

Il se détourna et s'éloigna brusquement pour dissimuler ses larmes. L'amour, si cruel pour la pauvre Florine, avait touché et élevé l'âme basse de ce madré paysan.

– Ils sont tous fous, murmura le fermier en se frottant les mains, jusqu'à Robertine, qui a jeté hier au feu, sans la lire, une lettre que cet imbécile de Mionnet lui écrivait de Paris !

Le vieux mendiant paraissait, lui, en proie à une véritable fièvre.

– Compère, dit-il enfin, je crois qu'il vaut mieux risquer la tuer en essayant de la sauver que la laisser mourir. Ces médecins ont beau dire, moi je sais bien qu'un coup et un coup, ça fait deux.

Il alla trouver M^{me} Romanelle, avec laquelle il eut une longue conversation. Après quoi il partit pour Boulogne, en refusant une voiture que la belle veuve lui offrait. Qu'était-ce que trois lieues de chemin !

Ce ne fut pas sans un grand battement de cœur que M^{me} Romanelle entra le lendemain dans la chambre de la malade. Les deux vieillards et Robertine l'y attendaient, tous trois pensifs. Ils firent à la jeune femme une inclination muette et grave qui lui rappela ces lugubres saluts qu'on échange dans les chambres mortuaires. Sa froide et impérieuse physionomie se nuança d'hésitation, et, sans un regard suppliant du vieux Jean, peut-être se fût-elle retirée.

– Vous m’avez promis de ne point reculer, dit le mendiant d’un ton singulier d’autorité. C’est la vie, voyez-vous, madame Romanelle, la vie ou la mort, je le sais bien. Mais c’est le seul remède ; oui, allez jusqu’au bout. Les mots, c’est comme les balles, cent ne portent point, la cent et unième tue. D’ailleurs, c’est la justice et la vérité, et il faut bien que ces gens la sachent.

– Florine, dit Robertine, veux-tu écouter ce que M^{me} Romanelle va te dire ? La reconnais-tu, M^{me} Romanelle ?

Florine leva ses yeux clairs et qui semblaient remplis d’intelligence. Elle suivit du regard la direction du bras de sa cousine, et, après avoir considéré un instant le noble visage de Marthe, elle se leva mollement et vint passer ses bras somnolents pour ainsi dire, autour du cou de la jeune femme.

– Ma bonne Florine, dit celle-ci brusquement, c’est donc bien vrai que vous aimez Cyprien Framery ?

On attendait un cri d’angoisse, un bond de colère ou de douleur ; Robertine avait mis sa main sur ses yeux, le vieux Jean s’était à demi détourné ; le mendiant lui-même retenait sa respiration. Rose-de-Noël s’éloigna languissamment de Marthe et revint s’asseoir, mais sans quitter de l’œil la prunelle de son interlocutrice.

– C’est un misérable, continua celle-ci de sa voix sonore, que rendait plus métallique et plus pénétrante encore une nuance d’àpreté haineuse. Oui, un misérable ! Et tout ce qu’on vous a révélé ici l’autre soir reste bien au-dessous de la vérité. Vous m’écoutez, mon enfant ; m’entendez-vous ?

Le regard fixe de Florine ne s’abaissa pas et ne changea pas d’expression. On eût dit qu’elle pouvait uniquement essayer de comprendre la langue brûlante que parlaient les yeux de l’altière fille du Midi.

– C’est lui et ses satellites qui ont fait la terreur dans mon pays, une terreur que pouvaient seuls inventer les libertins, des lâches s’appuyant sur la force brutale de la Révolution. Le vol, le pillage, la ruine, l’abaissement de tout ce qui était grand, la corruption de ce qui était pur, l’avilissement de ce qui était sacré, la violence contre les femmes, l’insulte aux hommes, c’est toute leur histoire. Je parle de Cyprien Framery, m’entendez-vous ?

Elle s’arrêta un instant. Puis elle leva le front plus fièrement encore, ses narines s’agitèrent, ses lèvres tremblèrent et blémirent. Elle reprit la parole

d'une voix qui avait quelque chose de rauque et de cruel. On devinait qu'entraînée par le flot de ses amers souvenirs, elle oubliait un peu Florine pour sa propre haine, et que son ardente imagination la transportait au milieu des scènes de ce temps si peu éloigné.

– Mes frères, seuls peut-être, ne tremblaient pas. Moi, j'étais loin. Ils résistaient et méprisaient ces misérables. Ils étaient fils de paysan ; leur intelligence, leur probité les avaient élevés. Ils n'étaient point aristocrates ; mais la noblesse de caractère les faisait les ennemis de ces vils tyrans que vos pays du Nord nous envoyèrent au commencement de 1848. On ne pouvait pas les abattre, mes frères, mais on pouvait les ruiner ; on ne pouvait pas les avilir, mais on pouvait les couvrir de honte. Qu'est-ce qui put séduire la généreuse, la candide, la noble Julia ? Je parle de Cyprien Framery, m'entendez-vous ?

Elle s'arrêta encore et porta à sa poitrine ses mains tremblantes, en respirant longuement, comme si elle craignait de suffoquer. Florine n'avait pas bougé ; mais le vieux mendiant qui semblait, lui aussi, écouter au milieu de ces paroles brûlantes uniquement le langage des traits de la jeune fille, le mendiant crut voir son front se rider et ses lèvres trembler légèrement.

– Eh bien ! on souleva les clubs, on agita la lie du peuple, on enivra les cent ouvriers de mes frères et on vint, une nuit, mettre le feu aux quatre coins de la maison, des ateliers, des magasins. Julia se sauva ; vingt personnes la virent entrer à la préfecture, c'est-à-dire dans la maison même de votre ami, Florine. Le lendemain, mes frères étaient ruinés. Mon second frère était fou. Mon frère aîné, le mari de Julia, souffletait votre fiancé, Florine. Je lui rendrai justice, il ne fut pas lâche ; il ne toucha mon frère que quand il fut gravement blessé lui-même. Ce ne fut pas de cette blessure que mourut mon frère ; il mourut de chagrin. On lui avait pris toute sa vie, sa fortune, sa femme, son honneur. Vous croyez que ce fut assez ! Non, ils – avaient la force ; à cet homme qui se débattait dans les angoisses suprêmes de la mort, ils enlevèrent son unique enfant. Ah ! le misérable, le misérable ! Ah ! entendez-moi. Je parle de Cyprien Framery.

Elle se laissa tomber sur une chaise, et, cachant son front dans ses mains, elle éclata en sanglots convulsifs.

Florine frissonnait, mais sans que sa pose eût rien perdu de sa langueur et sans que ses regards eussent cessé une minute de se fixer sur les flammes qui sortaient des yeux de Marthe. Quand celle-ci se fut assise, Rose tourna la tête avec une expression d'étonnement hagard, comme un fou qui cherche une lumière dont la subite disparition lui est un mystère inexplicable.

Les trois autres personnages, respirant à peine, le corps tendu, la tête avançant avec une expression d'anxiété indicible, suivaient chacun de ses mouvements.

– Ah ! fourbe ! cria une voix claire dans la pièce voisine. Je t'y prends à écouter aux portes ; va-t'en, je t'y engage, misérable Cocquempoix !

En entendant cette voix, Florine s'était levée d'un bond, et les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte, elle montrait la porte d'un bras rigide. Cette porte s'ouvrit, Eugène Malahieude apparut, maigre, hâve, à peine reconnaissable.

Florine courut vers lui, les bras toujours tendus.

– Misérable ! cria-t-elle d'une voix étranglée. Tout le monde dit : Misérable ! Le voici, le voici, c'est lui qui m'a corrompue, avec la poésie. Ah ! le méchant livre ! Va-t'en, va-t'en ! Par là. Le misérable. Ah ! la lumière !

Elle montrait la fenêtre, sa voix furieuse devenait plaintive. Elle tournait sur elle-même, ses deux bras s'étaient levés comme poussés par un ressort, puis ses deux mains s'étaient crispées sur son front ; on eût dit qu'elle faisait des efforts surhumains pour les détacher sans pouvoir y parvenir. Ses regards effarés et errants rencontrèrent ceux de Marthe ; elle se jeta sur elle en criant :

– Ah ! vous, vous, sauvez-moi, je deviens folle !

Et elle se laissa aller, au milieu d'une crise nerveuse, dans les bras de M^{me} Romanelle.

Eugène s'éloigna silencieusement. Quand il rentra, Marthe et Florine étaient seules. Celle-ci, assise à côté de son lit, sur lequel elle appuyait sa tête, versait d'abondantes larmes, tandis que la jeune femme, tenant ses mains maigres dans les siennes, lui murmurait de ces douces paroles qui

forment moins des phrases qu'une musique, car on ne les comprend pas et elles consolent.

Eugène s'assit sans bruit sur une basse chaise contre la muraille, et il resta là, immobile comme une statue, les yeux fixés à terre, le front incliné, le visage sombre mais calme, comme un homme brave qui va entendre prononcer l'arrêt de sa mort.

– Ah ! murmurait Florine, pourquoi m'avez-vous guérie ? Je n'étais pas folle et j'étais si heureuse ! Je savais que je vivais et je ne le sentais pas. J'avais derrière mon front un petit bourdonnement charmant qui tournait tout en rond comme le bruit d'un orgue céleste ; il empêchait les pensées des autres d'arriver directement à mon âme et les miennes de sortir, sans être escortées par son murmure qui assourdissait tout, qui émoussait tout. Ah ! j'étais heureuse, je voyais tout, j'entendais tout, je ne sentais rien.

Ses larmes coulèrent avec un redoublement de violence.

– Eugène, dit-elle en se redressant.

Celui-ci se leva comme un automate.

– Eugène, continua-t-elle d'une voix fiévreuse et pleine de colère, votre vue me blesse, me fait honte et m'est insupportable.

Celui-ci bondit, il sauta sur le seuil, il voulait s'enfuir. Mais sa poitrine se gonfla, ses sanglots éclatèrent, et lui aussi fondit en larmes. Il se précipita aux genoux de Florine.

– Mais que voulez-vous que je devienne ! Regardez-moi, je suis un spectre. Je n'ai pas touché un pinceau depuis que. Ah ! il faut respecter l'art et la couleur. Je passe ma vie à dessiner des roses de Noël, en pleurant. J'en suis submergé de larmes et de papiers dessinés. Je n'ai d'autre bonheur que de regarder à chaque instant ma face. Je ne peux pas perdre plus de cheveux, continua-t-il en montrant son vaste front luisant et la peau de ses joues collée sur ses pommettes, mais la décomposition avance.

Florine retira avec effroi la main qu'il essayait de saisir.

– Mais qu'ai-je fait pour mériter votre haine ? Moi je n'ai jamais aimé que vous, je n'aimerai jamais que vous. Il n'y a pas d'autre femme pour moi, pas même madame, qui est si belle. Je ne pensais qu'à vous et à vos joies, à votre bonheur, et je vous ai toujours respectée comme une sainte. Vous me reprochez de vous avoir fait connaître les poètes qui chantent

l'amour ! Après votre pensée, c'était dans ces poètes que j'avais trouvé le plus de félicité ; cette félicité, je voulais bien vous la donner. C'est vous que j'avais vue dans toutes ces nobles et charmantes images, je voulais vous les montrer comme un miroir qui vous offrirait votre portrait sous son plus beau jour. Ah ! la poésie ! l'amour ! Ce qui a été pour moi le nectar fut pour vous le poison, mais de ce poison que vous avez bu, c'est moi seul qui serai empoisonné.

Il se leva d'un bond, puis brusquement, roide, compassé, il prit la main de Marthe, la baisa et lui dit avec un calme glacial :

– Vous avez été bonne, madame, et vous avez sauvé ce qui m'est plus cher que tout moi-même. Mon pauvre atelier ne renferme pas de trésors, mais permettez-moi d'y chercher quelque chose qui puisse vous rappeler le triste artiste et sa reconnaissance infinie. Vous direz quelquefois mon nom à la bien-aimée Rose-de-Noël.

Il se détourna sans regarder Florine et s'éloigna d'un pas rapide.

– Eugène Malahieude, dit la jeune fille en obéissant avec effort à un regard de Marthe.

Le peintre se retourna comme un automate et se tint, Les yeux baissés, devant la jeune fille.

– Dieu me garde, s'écria-t-elle avec angoisse, de vous faire souffrir ce que j'ai souffert. Ah ! ne nous trompons plus ! Je ne vous aime pas !

– Je le sais, dit-il tranquillement.

– Je ne vous reverrai jamais.

– Jamais, jamais ? demanda-t-il froidement.

– Jamais. Pourtant, en considération de mon amitié passée.

– De votre amitié passée, de votre haine présente, de votre oubli futur ; tout cela c'est vous, et, en considération de tout cela, je vous obéirai.

Et sa voix, qui s'était un peu animée, redevint calme, sèche et glaciale, quand il ajouta :

– Qu'ordonnez-vous au gage touché ?

– Vous ne vous laisserez pas désespérer et mourir.

– Bon.

– Vous travaillerez.

– Bon.

– Et si vous pouvez devenir un grand peintre, un véritable artiste, je l'apprendrai tôt ou tard. Il me semble que j'en serai contente.

– Bon.

– Mais, je vous en supplie, que je ne vous revoie plus ! Je crois que votre vue me tuerait. Je maudis vos livres, vos poésies d'amour et vos romans passionnés.

DEUXIÈME PARTIE

DANS LA GRAND'VILLE

I

TROIS ANS PLUS TARD

M^{me} Romanelle reste chez elle le lundi matin. Nous sommes bien au lundi, mais comme il n'est que midi, le matin n'est pas encore venu et le salon est presque vide. Il n'y a que M. Ramon Fabrége, le frère de madame, et M. Ramon, ce n'est rien, *rienque*. C'est ce que le vieux Nazaire Goudenenc, le domestique de M^{me} Romanelle, s'efforce de faire comprendre, en son patois languedocien, à un abbé picard qui veut à toute force parler à la jeune veuve.

Cet abbé ne comprend pas ce patois, et sans respect pour le bon ton, sans souci des gros yeux que lui fait le vieux calviniste Nazaire, il s'avance

brusquement vers le salon. Il passe par la porte entrebâillée une figure qui rappelle celle du père Belenclos, un menton orné d'une barbe de huit jours, et une chevelure grisonnante plus emmêlée que la quenouille de la reine Berthe. Il n'y a, en effet, dans le salon que M. Ramon, qui ne lève même pas la tête.

L'abbé Briche-Belenclos – auquel nous avons fait allusion dans la première partie de ce récit – se retire, escorté par tout un poème de malédictions méridionales, qu'il paraît ne pas entendre.

Dans cinq heures, la matinée sera venue, on allumera les lampes. Le salon se remplira des jeunes femmes de la haute bourgeoisie du quartier du Luxembourg, de quelques vieilles dames nobles et pauvres qui nomment leur hôtesse M^{me} de Romanelle, et de quelques faux vicomtes, employés à l'Hôtel-de-Ville, qui voudraient bien la nommer M^{me} la vicomtesse. Il est vrai que Marthe est belle et riche, mais les jeunes et les vieilles femmes le lui pardonnent, les jeunes parce qu'elle est simple, sans coquetterie, parce qu'elle passe pour excentrique ; les vieilles, parce qu'elle est fière, digne, parfaitement bonne et charitable. Les hommes l'adorent pour les qualités que les femmes lui pardonnent. Ils s'empressent dans son salon, à cause d'elle, et de sa jeune amie, M^{lle} du Bellannoy, riche et belle aussi, froide et fière et cent fois plus excentrique encore que la jeune veuve.

La plus grande marque qu'elles donnaient de cette excentricité, c'était l'allusion fréquente qu'elles faisaient à leur origine fraîchement champêtre ; allusion qui étourdissait la richissime M^{me} Lenoir, du Mouton d'argent Couronné, mais qui n'empêchait pas la vieille baronne de Prussac de constater l'intelligence ornée, et l'élégance naturelle des deux jeunes femmes. La vieille baronne avait raison, car c'est l'honneur de la noble et aimable France que ses filles deviennent aussi aisément de grandes dames que ses fils deviennent de bons soldats.

Une autre excentricité, – mais celle-là M^{me} Lenoir et la vieille baronne étaient d'accord pour la blâmer, – c'était de s'être venu loger dans une rue aussi étonnante, au point de vue du bon ton, que la rue de l'Est.

Bien que la maison fût parfaitement montée, le salon très riche, et qu'on dînât, ma foi, fort bien dans une salle à manger d'un goût fort neuf, M^{mes}

Lenoir et de Prussac ne pouvaient pas admettre cet excès de bizarrerie. La rue de l'Est ! cela était inexplicable.

Marthe avait eu peut-être une raison particulière de venir loger là ; pour Florine, elle avouait naïvement qu'elle avait recherché cette vue du jardin du Luxembourg, cette pleine lumière, cet air pur, cette continuelle caresse du soleil, qui lui rappelaient un peu ses chères campagnes boulonnoises.

A cette heure, tant d'originalité recevait sa récompense. Le soleil s'était emparé du salon, qu'il faisait resplendir. Il versait par les larges fenêtres des torrents de cette vapeur d'or, si joyeuse à la vue, et qui, dans un beau jour d'hiver comme celui-ci, rappelle, doucement pour l'imagination, ces longues lignes de poussière jaune et pailletée descendant du ciel, au temps d'été, toute pleine de murmures bourdonnants et de parfums champêtres. Les rayons de l'astre faisaient jaillir mille flèches étincelantes des cadres, des bronzes, des meubles en bois doré, des riches couvertures des livres et des albums étendus sur les tables. Ils entouraient d'une auréole, aux cent couleurs vives et miroitantes, la soie rose, brochée de larges fleurs blanches, qui formait les tentures de l'ameublement.

Le grand feu qui flambait dans le foyer luttait avec le soleil pour remplir le salon d'aspects joyeux et de douces impressions. Sa petite modulation murmurante, variée par le sussurrement des flammes et le vif pétilllement des étincelles, faisait oublier le froid vent de mars qui grondait contre les larges vitres. Les fleurs fraîches et brillantes dont les jardinières étaient pleines mêlaient les parfums de l'été à cette chaude atmosphère ; et quand du milieu de cette verdure, sous les rayons de ce soleil, on regardait derrière les branches noires des arbres du Luxembourg courir les promeneurs emmitoufflés, on eût pu croire qu'on avait devant les yeux un décor assez bien réussi, destiné à représenter une scène d'hiver en plein été.

M. Ramon Fabrège, plus décharné, plus distrait, plus impassible encore que quand nous l'avons vu il y a trois ans, est assis dans l'embrasure d'une des fenêtres, devant une table chargée de couleurs, de pinceaux, de petites pièces de bois, d'outils et de statuettes. M. Ramon passe sa vie à sculpter un personnage unique, Cyprien Framery, dont il varie les costumes, les positions, les expressions, mais toujours en se bornant aux attitudes destinées à représenter la douleur ou le crime. Il a la folie de la vengeance,

il dépense en haine son imagination et son art, et dans ces cent petits morceaux de bois sculpté qui encombrent la grande table, il n'en est aucun qui ne rappelle l'ex-commissaire du Gouvernement provisoire, et qui ne le montre ou vil ou torturé.

On entendit de nouveau la voix piteuse de l'abbé picard et le poème nasal des malédictions de son ennemi, le vieux huguenot Nazaire Goudenenc. Mais cette fois le catholicisme perdit patience et l'abbé Briche fit irruption dans le salon. Il s'arrêta bientôt. Son regard naïf, qu'éclairait souvent un reflet de bonhomie malicieuse et de raillerie rustique, son regard, après avoir inspecté curieusement toutes les splendeurs de ce salon, tomba sur ses gros souliers si outrageusement boueux. Il se dirigea vers M. Ramon, en marchant sur la pointe du pied, comme s'il eût craint de souiller un tapis qui valait à lui seul plus que tout le mobilier possédé par le pauvre abbé. Ces souliers crottés le troublaient fort, car il était évidemment content du reste de son costume. En effet, son chapeau aux reflets roux était moins hérissé que d'habitude, sa vieille soutane, étonnamment râpée, ne montrait qu'un nombre de reprises fort excusable en un âge aussi avancé ; et il avait même fait un sacrifice au Mammon des belles manières, en ornant ses grosses mains rougeaudes de gants de filoselle noirs, où il ne manquait que trois demi-doigts.

L'abbé Briche – plus généralement connu, à cause de son amour pour les pauvres, sous le nom de Vicaire des gueux – s'approcha gauchement de M. Ramon Fabrège et lui adressa quelques mots que celui-ci ne parut pas entendre.

L'abbé se baissa pour regarder une statuette en bois que le fou achevait de colorier.

Une nuance d'étonnement et d'effroi se peignit sur la face tranquille du prêtre, qui s'éloigna en murmurant : – Laissons la vengeance au Seigneur.

Il vint s'asseoir lourdement sur l'extrême bord d'une large bergère recouverte de soie rose. Après avoir regardé l'heure à une immense montre en cuivre doré qu'il tira péniblement de sa ceinture et qu'il considéra longtemps avec une satisfaction évidente, – c'était son seul trésor, – il saisit un journal dont la lecture ne tarda pas à l'absorber.

M^{me} Romanelle entra bientôt. Elle alla poser un baiser sur le front de son frère, qui sourit doucement sans se déranger de son travail.

– C’est aujourd’hui que j’ai trente et un ans, mon frère, dit-elle à mi-voix, ne m’embrassez-vous pas ?

Ramon indiqua silencieusement du bout de son pinceau la face de la statuette qu’il tenait à la main et secoua la tête. Un éclair traversa les yeux brillants de Marthe ; elle releva le front et s’avança vers l’abbé.

Rien n’était changé en elle. Elle était toujours belle et hautaine ; et les plus intelligents de ses admirateurs ne pouvaient s’approcher d’elle sans songer à cette grâce énergique qui distinguait la jeune matrone romaine, à ce mélange d’âpre fierté et d’ardeur sensuelle qu’on imagine devoir être l’attribut des descendantes des fils de la Louve. Mais elle était surtout digne et réservée, et cette flamme, dont on trouvait le rayonnement dans ses yeux, sur ses lèvres, dans tout son être, faisait songer, non pas aux passions des impératrices du Bas Empire, mais à ce feu sacré que les mains pures et virginales des seules vestales pouvaient alimenter.

Aussi notre abbé se trouvait-il à l’aise avec elle, quoiqu’elle fût très belle et lui tout imbu encore de sa timidité champêtre.

– Eh bien ! dit-il de sa grosse voix de paysan picard, qui parut faire trembler les Chinois des bahuts, eh bien ! je suis content d’être venu vous voir, madame Romanelle, parce que, en vous attendant, j’ai lu un article tout à l’honneur d’un de nos compatriotes, Eugène Malahieude. Il paraît destiné à devenir un grand peintre et il débute par des coups de maître. J’irai lui demander quelque chose pour notre loterie. Le voyez-vous ?

– Non. Je lui ai écrit plusieurs fois pour l’engager à venir nous voir. Il m’a enfin répondu, avec une brusquerie plus franche que polie : « Il me faut gagner ma vie et ma renommée ; je n’ai ni le temps, ni l’envie de me réjouir à admirer la beauté des femmes ; c’est un côté de l’art que je me suis interdit. La beauté et l’originalité que Dieu a répandues dans les champs et la laideur qu’il a mise sur la face de l’homme suffisent à mes études. » Vous savez la réputation de bizarrerie qu’il a, qu’il a toujours eue. Et c’est dans ce journal que vous avez lu un article.

– Oui, mais je vois qu’il est tard et il faut que je me sauve.

– Comment ! mais vous n’êtes pas venu ici, l’abbé, seulement pour lire les journaux ? Vous ne faites que d’arriver !

L’abbé tira, avec coquetterie, son immense montre.

– Ah ! s’écria-t-il en se frappant le front, comme l’égoïsme est toujours près de nous. Je venais pour vous parler de...

Il indiqua d’un signe du menton M. Ramon Fabrége.

– De notre sœur Julia, demanda Marthe à mi-voix et en saisissant la main de l’abbé. Avez-vous donc pu retrouver ses traces ?

– Pas encore, mais j’espère. Vous savez qu’il y a deux ans, elle a quitté brusquement la mansarde qu’elle habitait avec sa fillette. Depuis, malgré tous mes efforts, je n’ai pu les retrouver. J’avais fini par croire qu’elle avait quitté la paroisse. L’autre jour, à la tombée de la nuit, je crois bien avoir rencontré la petite fille près d’une boîte aux lettres de la rue Saint-Jacques. Ah ! je la retrouverai, je vous le promets.

– Oui, n’est-ce pas ? je vous en supplie, mon cher abbé. J’y pense maintenant à chaque heure du jour, depuis le moment où j’ai entrevu, traversant, en courant, le Luxembourg, une charmante petite fille qui ressemblait tant à mon bien-aimé frère Pons. Chère Martille ! j’étais sa marraine, elle doit avoir plus de douze ans maintenant. Et, continua Marthe dont la figure se couvrit d’une rougeur charmante tandis que ses regards s’enflammaient de haine, l’on n’a pas de nouvelles de ce. Framery ?

– Cyprien Framery, dit l’abbé en élevant un peu le ton, mais vous savez bien qu’il est mort.

– Ce n’est pas vrai, s’écria Ramon d’une voix tonnante en se levant d’un bond. Il n’est pas mort, puisque je ne l’ai pas encore tué.

– Mon frère, dit Marthe, mon frère, oubliez-vous qu’il y a ici des étrangers et voulez-vous.

Le fou était retombé sur sa chaise et son visage avait repris son apparence de morne apathie.

– Vous le voyez, dit tristement Marthe. Toujours le même ! Il n’entend rien, ne voit rien. Il est le plus doux, le meilleur des hommes. Et la moindre allusion à ce. misérable l’émeut. Il devient furieux, et il paraît retrouver tous ses souvenirs, toute son intelligence d’autrefois. Adieu. Ah ! je compte voir votre frère cette après-midi. Vous n’avez rien à lui dire ?

– Non, répondit l’abbé en secouant la tête. D’ailleurs, mon frère Louis est devenu un riche et important personnage, il ne pense guère au triste abbé crotté, et il est à peine mon frère depuis qu’il se nomme M. de Belenclos.

– Oui, c’est une faiblesse dont j’espère le guérir. Mais vous avez tort pour le reste. Il ne parle jamais de vous qu’avec respect et tendresse. Allons, l’abbé, tout le monde ne peut pas demeurer dans les combles. La charité est une belle chose, mais il est beau aussi d’employer énergiquement de hautes et vives facultés à acquérir la puissance, la fortune ou la renommée. N’est-ce pas vrai, Florine ? conclut-elle, en interpellant son amie qui entraînait.

– Adieu, madame, dit l’abbé en secouant tristement la tête. Ah ! mademoiselle Florine, continua-t-il d’un ton plus joyeux et en jetant sur la jeune fille un regard tout empreint d’une admiration presque paternelle, comme je suis fier de mon village quand je vous vois. J’espère toujours que vous irez un de ces soirs à la cour et qu’on dira : Vous voyez bien cette belle personne, eh bien, c’est la petite-fille de feu Jean du Bellannoy, un paysan du village de Questrecques en Boulonnois. Adieu.

Il est vrai que Florine était merveilleusement belle. Elle n’avait guère changé ni dans ses traits ni dans son corps ; sa taille paraissait un peu plus élancée, l’ovale de sa figure s’était légèrement allongé et sa pâleur avait pris une nuance plus mate, C’était tout. Elle ne paraissait plus la même pourtant : la belle et intelligente paysanne s’était transformée en une dame élégante et usagée. Tout en elle semblait être devenu plus souple, plus gracieux et plus fin ; dans la flexible aisance de sa démarche, dans la fierté contenue de son port, pas plus que dans le sourire réservé de sa physionomie, on ne pouvait retrouver la spontanée, la candide Rose-de-Noël. Enfin, elle était entourée de cette atmosphère mystérieuse qu’on ne peut analyser, mais qui, enveloppant la femme élégante et fière comme d’une vapeur enivrante, fait de cette femme, non plus l’être faible qu’on aime en le protégeant, mais l’être supérieur que les poètes adorent en quête d’un sourire de sa grâce presque céleste.

Florine vint offrir son front aux lèvres de Marthe, et alla poser sa main blanche sur le poignet osseux de M. Ramon, qui ne bougea pas. Puis elle se mit à émonder les fleurs des jardinières, mais distraitemment, car son regard se perdait au milieu des branches noires des grands arbres du Luxembourg.

– Ma plaine de Wierre-aux-Bois doit être bien belle sous ce ciel si pâle et si clair, Marthe ! Voyez mon enfantillage, je cherchais parmi tous ces arbres un de ces saules aux branches pourpres qui se penchent sur le petit ruisseau du moulin ; et si mes yeux avaient rencontré quelque'une de ces minces branches rouges, je crois qu'ils se seraient remplis de larmes.

M^{me} Romanelle sourit affectueusement, tout en continuant de lire dans son journal un article évidemment intéressant. Florine vint s'asseoir au coin du feu, en face de Marthe, et elle se mit à écrire. La jeune femme leva la tête :

– Écrivez-vous à M^{me} la Présidente du tribunal de commerce pour nous dégager de son invitation. Vous savez que ce soir.

– Non, ma chère Marthe, j'écris à Robertine.

– Ah ! dites-lui que je l'embrasse de tout mon cœur, cette chère et bonne fille.

– Je lui dirai donc que vous allez bientôt l'embrasser de tout votre cœur, car je l'engage à venir assister à mon mariage.

– Ah ! c'est décidé ? Vous l'aimez donc bien, ce M. Stanislas ?

– Aucunement !

– Eh bien ?...

Florine jeta sur son amie un long regard pénétrant et froid, et elle lui répondit d'une voix glaciale :

– Vous savez bien, ma chère Marthe, que c'est justement parce que je ne l'aime pas que je l'épouse.

– Mais quelle raison de se marier ?...

– Je crois que cela est plus sage et plus digne. Je suis lasse d'être le point de mire de cent spéculateurs, et je songe, continua la jeune fille avec simplicité, à me créer des joies pour ma vieillesse. D'ailleurs, je l'ai promis à mon cher grand-père. Ce furent ses dernières paroles : « Il ne faut point rester ici, ma Florine, Fideri est trop méchant. Il faut te marier. Il n'y a que les enfants pour consoler la vieillesse. Adieu ; mon compère te dira le reste. » Le compère ne m'a rien dit, reprit Florine en essuyant ses yeux, car vous m'avez emmenée à Paris immédiatement après l'enterrement. Il y a bientôt trois ans. Je m'étais dit que je porterais pendant trois ans le deuil de mon grand-père et que j'épouserai ensuite quelqu'un que j'estimerai, que

j'aimerais d'amitié et qui m'aimerait de même. Stanislas m'aime trop, sans doute, et j'ai hésité, mais je l'estime si parfaitement !

Marthe secoua la tête à plusieurs reprises.

– Je sens que vous avez tort, ma mignonne. Non pas que Stanislas ne mérite toute estime ; mais se marier sans amour ! Il vaut mieux cent fois se faire religieuse : on aime Dieu ! car mourir sans avoir aimé ! ah ! c'est une pensée horrible !

– Il y a quelque chose de plus horrible encore, Marthe. Souvenez-vous.

Florine reprit froidement la lettre commencée.

– Mais vous-même, ma chère Marthe, dit-elle, quand la lettre fut finie et cachetée, est-il donc possible que vous aimiez à ce point Louis Belenclos, à ce point de l'épouser ?

– Moi, répondit Marthe, avec un sourire charmant, je ne l'aime peut-être pas assez, mais je l'admire. J'admire cet esprit actif, énergique et fin, qui a fait de lui, en si peu de temps, un des hommes renommés et estimés du monde financier. Il a déjà gagné la fortune, il est en chemin de conquérir l'autorité et la puissance, et cela, bien vite, sans doute, mais par des moyens dont il est facile de contrôler la parfaite loyauté. Car nous l'avons vu à l'œuvre, nous l'avons vu monter peu à peu, et bien que nous le rencontrions dans des sociétés bien diverses, nous n'avons jamais entendu parler de lui qu'avec considération. C'est beau cela, pour un homme plongé, il y a quatre ans encore, dans une telle pauvreté. Puis, n'est-il pas charmant, avec sa physionomie si fine et si railleuse, avec sa verve intarissable, piquante ou gracieuse, qui m'enivre ; oui, vraiment, c'est le mot, et je ne veux l'avouer qu'à vous, Florine. Cependant, conclut la jeune femme, après un instant de réflexion, je ne suis pas encore décidée à l'épouser.

– Pourquoi donc ? Est-ce la pensée du père Belenclos qui vous arrête, et rougissez-vous de devenir la belle-fille ?

– Non, répondit Marthe en relevant fièrement le front. Mon grand-père n'était pas plus que ce vieux soldat. D'ailleurs, nous autres paysans du Midi, qui avons toujours vécu libres dans nos communes, nous n'avons pas, comme vous, petits-fils de serfs, le respect prosterné du rang. Nous estimons l'homme plus à son mérite personnel qu'au mérite de sa naissance.

Florine sourit légèrement. Ce patriotisme méridional était la seule faiblesse qu'elle connût en son amie.

– Vous êtes donc retenue, ma chère Provençale, par les souvenirs de la République et de la part que Louis Belenclos a prise à ses crimes.

– Oh ! non, c'est tout cela, au contraire, qui a commencé à m'attacher à lui. Car les Fabrèges sont justes, et quand on nous démontre notre injustice, il n'est rien que nous ne fassions pour la réparer et au centuple. Vous savez bien, Florine, qu'il m'a prouvé par des lettres, par les plus concluants témoignages, que si on pouvait l'accuser de quelques étourderies, il n'avait rien à se reprocher vis-à-vis de nous. Il m'a communiqué des lettres de mon frère Pons, de notre pauvre Julia, j'ai vu combien il avait été bon pour elle et pour son enfant ; comment il avait averti mon frère le soir même de la catastrophe, comment il l'avait aidé ensuite dans ses recherches pour retrouver sa fille, comment il avait toujours fait ses efforts pour amoindrir l'effet de la tyrannie de ce misérable Cyprien...

– Il est mort, mon amie. C'est donc la crainte d'exaspérer la haine que M. Ramon a conservée contre Louis Briche...

– Eh ! non. Cette haine a disparu, et c'est elle d'ailleurs qui m'a fourni les plus grandes raisons d'aimer Louis. Quand je l'ai vu si constamment patient, compatissant et brave en face de cette haine qui menaçait sa vie à toute heure ; quand je pense qu'il ne dépend que de lui de faire enfermer comme fou furieux mon pauvre Ramon, sur qui s'est concentrée ma tendresse la plus dévouée.

– Qui vous fait hésiter encore ? C'est un véritable mystère.

Marthe baissa la tête et rougit violemment.

– Oui, dit-elle, c'est un mystère, pour vous du moins, car cette aventure a fait jadis plus de bruit dans notre pays que mes parents ne l'eussent désiré. Quand j'étais très jeune, ma chère Florine, j'ai aimé bien innocemment, mais bien passionnément, hélas ! un homme qu'on ne voulut pas me laisser épouser. On eut raison. C'était un vilain homme, qui tourna mal. Il me semble qu'il n'y a pas très longtemps que les journaux parlèrent, à propos d'affaires fâcheuses, de Lazare Pastalès. On lui reprit mes lettres, je crois même qu'on les lui racheta.

– Et c’est vous, Marthe, vous que l’amour a si affreusement trompée, qui voulez me le donner pour guide de ma vie ? dit Florine avec amertume.

– Plus tard, mon enfant, vous saurez distinguer la foi de la superstition ; vous apprendrez à respecter l’amour pur et chrétien, tout en redoutant la passion. Pour moi, j’étais sincère, j’ai été heureuse ; je me sentais alors bien fière et bien élevée par cette tendresse. Je me demande pourquoi je ne chercherais pas encore, mais avec plus de prudence et de sagesse, ce bonheur et pourquoi je craindrais d’être toujours trompée. Ces lettres, que j’avais écrites à mon fiancé, à ce Lazare Pastalès, je les ai gardées, je les ai relues dernièrement, en rougissant, car, si elles viennent d’un cœur pur, elles sont bien ardentes, et il me semble qu’elles pourraient servir à me faire cruellement calomnier. Néanmoins, tout en rougissant au milieu de cette lecture, je me disais que si je me remarie jamais, ce sera avec un homme qui m’inspirera un sentiment analogue à, celui que j’ai ressenti alors ; et j’attends que Louis Belenclos sache me forcer à l’aimer autant que je l’admire.

– Ce sentiment, c’est ce que les livres nomment la sympathie, n’est-ce pas ? Et vous ne l’avez jamais éprouvé depuis lors en présence d’un homme ? demanda Florine en jetant un regard perçant sur son amie.

– Je comprends votre regard, répondit brusquement Marthe. Je n’ai jamais su déguiser la vérité, dût la vérité me couvrir de honte. Vous ne vous êtes pas trompée le jour où vous êtes tombée presque évanouie sur les cailloux de la plaine de Wierre. Oui, j’ai ressenti une sorte de commotion mystérieuse en présence de ce misérable Framery. Ce jour-là, j’ai failli me mépriser et maudire l’amour. Ne parlez jamais de cela, mon amie, si vous ne voulez pas que nous nous séparions. Allons, embrassez-moi, ma pauvre Rose. Tenez, lisez cet article du journal. Il concerne notre ami Eugène Malahieude.

II

TROIS TÊTES DE PRÉTENDANTS

« J'ai été le premier à dire, écrivait l'auteur de l'article, critique d'art renommé pour sa probité, que M. Eugène Malahieude est un vrai peintre ; je veux être le premier à écrire qu'il sera un grand peintre. On se rappelle son premier tableau, cette scène lugubre de nuit et de neige, qui décelait à la fois tant d'inexpérience et de si grandes qualités naturelles Il y avait là une telle fougue, une telle émotion, tant de vérité et une si grande puissance de couleur, en même temps un dessin si raide et des tons si bizarrement heurtés, que cette toile d'un inconnu fut incontestablement la plus regardée de l'Exposition. Nos lecteurs voudront peut-être bien se rappeler le grand progrès que nous avons constaté dans le second tableau de M. Malahieude : *Un Jardin à la fin de décembre*. Nous étions surtout heureux de voir qu'en acquérant la science, il ne perdait pas l'originalité : son dessin était devenu plus pur, mais sans banalité, sa couleur s'était raffinée, sans perdre de sa fermeté, de son éclat ni de sa vérité. Il était arrivé à une émotion plus pénétrante par des moyens moins violents. Il s'était tenu en garde contre une trop grande indulgence pour la crudité des tons, sans perdre cette inanalysable bizarrerie de conception et de facture qui est, malgré tout, un des attrails de cette peinture. On avait surtout remarqué l'héroïne de ces deux tableaux, l'héroïne voilée, comme je l'appelais ; car l'artiste, tout en peignant, avec un soin évidemment amoureux, les moindres détails du costume de la belle et chaste fille – belle et chaste, cela était saisissant – avait, par un habile effet d'ombre et de pose, voilé, dans les deux tableaux, le visage de sa muse. Je dis sa muse, c'est bien le rôle que cette femme joue dans le nouveau tableau d'Eugène Malahieude, qui attire chaque jour la foule devant les vitres de Defforges. »

Le vieux Nazaire ouvrit la porte du salon et annonça :

– M. Eugène Malahieude.

Le peintre entra, vêtu d'un pantalon et d'un habit noirs extrêmement râpés. Il était d'ailleurs fort propre, bien ganté, et nulle tache de boue ne maculait ses grosses bottes. Le pauvre garçon, qui vivait péniblement, et à qui ses tableaux ne rapportaient encore que de la gloire, avait pris une

voiture pour venir de la rue de l'Ouest à la rue de l'Est. Il voulait bien être pauvrement vêtu, mais non vulgairement, et les côtés sordides de la misère le blessaient, dans son sens artistique, bien plus que le remplacement d'un dîner par une voiture ne pouvait blesser son estomac.

Quand il entra dans le salon, une rougeur fugitive envahit ses joues, qui étaient devenues bien maigres depuis trois ans. Mais il reprit bientôt son sang-froid, et, sans lever les yeux sur Florine, il s'avança d'un pas tranquille vers M^{me} Romanelle. Le masque d'austérité qu'il mettait jadis sur son visage frais, jeune et joli, s'était définitivement collé sur sa face ; sa physionomie respirait la plus glaciale indifférence.

Sa petite taille s'était élégamment amincie ; quelques rides rayaient sèchement son grand front chauve ; ses yeux s'étaient éclairés, le rayon de fine pénétration qui y apparaissait jadis n'en était maintenant jamais absent, et, quoique Eugène n'eût pas encore trente ans, bien des poils blancs couraient à travers sa longue barbe noire.

Il salua avec une grâce simple et digne M^{me} Romanelle, qui dit en lui tendant la main :

– Monsieur Malahieude, quelle aimable surprise !

– Surprise ! mais j'obéis à une invitation que j'ai reçue de Mlle du Bellannoy.

– Alors, répliqua Marthe en souriant, je ne suis plus surprise, mais jalouse de ce que vous avez accordé si tôt à Florine ce que vous m'avez refusé si obstinément.

– Il est vrai, madame ; et j'ai dû vous paraître un lourdeau grossièrement infatué de son petit succès. Laissez-moi m'excuser. Ce que je vous ai écrit, c'est la vérité : il me faut vivre dans la solitude. J'étais quasi riche dans notre province, je suis pauvre ici. Vous voyez mon habit ; je ne me dissimule pas qu'il déshonore les gens chez qui je vais, aux yeux de leur portier et de leurs voisins.

– Quelle folie ! s'écria Marthe.

– Oh ! pas tout de suite. Porter une fois un habit râpé, c'est même pour un artiste une touchante et fière originalité ; mais le porter toujours, c'est œuvre de gueux, qu'on soit artiste ou non. Or, en cela comme en tout le

reste, il me faut me priver ; je ne veux pas donner de leçons pour ne pas me distraire, ni m'humilier ; j'en suis incapable d'ailleurs.

– Et vous ne voulez pas vendre vos tableaux, je le sais.

– Ces trois tableaux, c'est vrai. Je les ai faits pour moi, et j'ai voulu me traiter en grand seigneur en les faisant de mon mieux. D'ailleurs, madame, fussé-je riche, je me condamnerais encore à la solitude. J'ai besoin, pour arriver à mon but, pour tenir ma promesse, de ne dépenser mon cœur, mon intelligence, mes yeux qu'au profit de mon art. En vous voyant souvent, vous qui êtes si bonne, et belle comme l'aube claire d'une matinée de juin, j'aurais trop peur de distraire ma volonté, de perdre ma vie dans les banalités de l'amitié, et mon talent dans la mollesse du dessin et les conventions des demi-tons.

– Vous avez raison, dit Marthe en lui tendant la main. Je serais une mauvaise muse ; je suis moins faite pour inspirer que pour diriger. Donnez-moi la main pourtant et promettez-moi de me rendre un service.

– Ah ! madame !

– Je désire avoir un tableau de vous, et je vais vous chercher une esquisse qui vous expliquera mieux que toute parole ce que j'attends de vous. Vous pouvez causer avec Florine. Mon pauvre frère n'entend rien.

Elle sortit. Eugène leva pour la première fois les yeux sur Florine, qui avait écouté silencieusement et froidement la précédente conversation.

– Vous savez, vous, Florine, dit-il d'une voix tremblante, quelle est la promesse que j'ai faite et quel but je poursuis. Etes-vous contente ?

– Oui, répondit doucement la jeune fille. Je suis heureuse d'entendre dire que vous deviendrez un grand peintre. Bientôt, j'espère, vous trouverez dans votre gloire la source de tout votre bonheur.

– La source de mon bonheur dans la gloire ! que dites-vous ?

– Et quand, il y a trois ans, j'ai usé de mon influence sur vous, pour la première et dernière fois.

– Mais que dites-vous donc ? s'écria Eugène. Pour la dernière fois ! Mais j'ai travaillé, non pour vous obéir, mais pour vous plaire. C'est pour vous, uniquement pour vous que je compose, que j'étudie, que je crée ; pour vous parler, puisque je ne puis le faire par ma voix ; pour vous toucher, pour vous séduire ! C'est pour vous que je cherche ce qui est beau, ce qui est doux, ce

qui brille et émeut ! La dernière fois ! Mais la gloire, le bonheur, est-ce que je comprends ces mots-là quand votre nom ne m'aide pas à les interpréter ? Vous n'avez donc pas écouté ce que disent mes tableaux ? Ils racontent une vie de martyre, de fièvre, une vie d'espérance furieuse. Depuis trois ans, je n'ai vu dans le monde que des mannequins, en chair ou en bois, je n'ai vu que des lignes, des draperies et des couleurs ; je n'ai causé qu'avec des souvenirs, je n'ai regardé que des paysages et des tableaux, et non pas pour la satisfaction de mes yeux, non pas pour admirer les merveilles de la nature et les miracles des grands peintres, non, c'était pour apprendre à vous parler, à vous, avec éloquence, avec grandeur ! Et je devenais ivre de désespoir en pensant qu'il fallait tant de temps, tant de calme, tant de réflexions pour faire un tableau que ma passion eût voulu créer d'un mot divin ! La dernière fois !. Ah ! Florine !

La jeune fille baissait la tête et elle resta un instant ensevelie dans ses réflexions.

– Soit, dit-elle d'une voix qui tremblait légèrement, peut-être fais-je mal ! mais j'espère qu'on me pardonnera de n'avoir pas voulu vous désespérer. Gardez donc mon amitié, puisqu'elle vous est si utile et si agréable, mon cher Eugène.

– Votre amitié ! c'est votre amitié que vous m'offrez ! à moi ! Ce sentiment banal que je partagerais avec cent personnes ! A moi, continua Eugène en se levant avec colère, à moi, ce sourire vague dont le monde entier pourra prendre sa part ! A moi, qui verse mon sang goutte à goutte pour vous dans cette cruelle vie que je mène ; votre amitié, quand un autre aura tout votre amour !

– Cet autre existe, dit Florine d'un ton glacial, et c'est pour vous annoncer mon mariage que je vous ai écrit.

Eugène retomba sur son siège en poussant un cri si douloureux que M. Ramon se leva, Le fou, qui vivait au milieu des imaginations cruelles et de toutes les fantasmagories de la haine qui se satisfait, le fou crut entendre sans doute une clameur comme ses rêves de vengeance lui en promettaient continuellement. Il y avait là peut-être quelque chose de fauve qui alluma son regard morne. Il s'avança, l'œil brillant de méchanceté, un bras étendu,

la tête raide, l'oreille aux aguets, comme un homme qui obéit avec inquiétude à un appel vague et mystérieux.

– Il me semble, murmura-t-il, que j'ai entendu un cri comme j'en entends souvent.

Il s'arrêta, sa prunelle s'anima d'un rayon d'intelligence, en perdant de sa fixité, et il regarda les deux jeunes gens. Florine, très pâle et les traits légèrement contractés, tenait ses yeux fixés sur Eugène qui, le front dans ses mains et les doigts crispés sur le front, haletait à grand bruit.

– C'est vous qui avez crié, dit le fou en mettant sa main sèche sur l'épaule du peintre. On a tué votre frère, n'est-ce pas ? et volé son enfant, oui ! On a déshonoré votre sœur, peut-être ! Venez, nous nous vengerons ensemble. Venez, mon pauvre homme, je vous conduirai. Ah ! je sais bien me venger ! Tenez, voilà comme on se venge.

Il tendit vers Eugène une statuette représentant grossièrement un homme ceint d'une écharpe tricolore, portant un gilet blanc à la Robespierre et dans les traits horriblement contractés duquel on pouvait reconnaître le visage de Cyprien. Le gilet blanc du personnage était taché de rouge, et, à la place du cœur, on voyait un large trou sanglant.

– Regardez, dit Ramon en insistant et en secouant le peintre.

Celui-ci releva ses yeux brûlants et sa face défaite.

– Du sang ! murmura-t-il. Ah ! qu'est-ce que la mort, qu'est-ce que la vengeance à côté de l'amour, pour faire souffrir ! Et quelle est la torture comparable à celle de perdre ce qu'on aime !

– Je vous enverrai l'esquisse chez vous, mon cher monsieur Malahieude, dit Marthe en rentrant, mais j'espère que j'ai été assez aimable et que je vous ai laissé tout le temps.

– Ah ! madame, s'écria le pauvre garçon en courant vers elle et en lui saisissant les deux mains, ayez pitié de moi ! Savez-vous ce qu'elle m'a dit ? Savez-vous qu'elle va se marier ! Mon Dieu, mon Dieu, que vais-je devenir !

Il poussa un sanglot convulsif et, après avoir prononcé quelques mots entrecoupés, il s'éloigna brusquement de Marthe et se sauva.

Ramon était resté debout en face de Florine.

– L’amour ! la vengeance ! la torture de perdre ce qu’on aime ! murmurait-il.

Il se rapprocha de la jeune fille, mais sournoisement pour ainsi dire et d’un pas qui faisait songer à la marche pateline d’un chat.

– N’est-ce pas vous que Cyprien Framery aime tant ? demanda-t-il d’un ton de douceur insinuante.

– Eh ! non, mon frère, répondit Marthe en pâlisant. Quelle nouvelle idée lui passe donc par l’esprit ? pensa-t-elle.

Le fou s’en alla, baissant la tête, reprendre sa place, mais il ne reprit pas son travail et il garda ses yeux éteints tournés dans la direction de Florine.

– Ma chère enfant, dit M^{me} Romanelle, vous avez été rude pour ce digne garçon, qui mérite tant de considération et qui vous aime si admirablement.

– C’est pour cela, répondit Florine avec une nuance d’impatience. Vous oubliez que j’ai un double devoir. Je dois, sans doute, m’efforcer d’être bienveillante pour un ami d’enfance, mais je dois bien plus encore à mon fiancé. Stanislas aurait le droit de se plaindre, si je paraissais cacher mes sentiments pour lui, par respect pour la passion d’un autre, et si je permettais à cet autre des protestations ardentes que je ne lui permets pas à lui qui va devenir mon mari.

– C’est très délicat et très logique, dit froidement Marthe. De cela encore ne parlons donc jamais. Aussi bien, c’est l’heure, je crois, où votre ami vient vous faire sa cour.

Stanislas ne tarda pas à se présenter. Il était accompagné de Louis Belenclos. M^{me} Romanelle n’avait pas trop exagéré l’élégante tournure de ce dernier, la finesse de ses traits et l’aisance de ses manières. Dans un monde plus aristocratique et plus sévère, on eût pourtant pu constater que cette aisance ne manquait pas d’effronterie, et que cette élégance rappelait, par certains points, celle des commis voyageurs.

Stanislas était le plus changé de tous ceux que nous venons de présenter de nouveau à nos lecteurs. Il avait beaucoup vieilli, mais il avait gagné en physionomie ce qu’il avait perdu en fraîcheur. Il n’avait plus cet air bénin et insinuant, cette expression plate et hypocrite, cette démarche onduleuse et, pour ainsi dire, rampante. Il marchait ferme, regardait droit ; sa face pâle et

tirée montrait je ne sais quoi de tourmenté et de fébrile qui n'était pas sans noblesse.

Il salua distraitemment Marthe, et, l'œil ardent, il vint littéralement se précipiter aux côtés de Florine. Il se mit à causer à mi-voix, mais avec des yeux suppliants, reconnaissants ou passionnés, qui parlaient d'amour plus bruyamment qu'un chant de ténor.

– Devinez, madame, dit Louis après avoir galamment baisé la main de Marthe, devinez ce que nous venons de voir, là, à votre porte, en descendant de mon coupé ? Une vraie scène de carnaval ! un pauvre être courant par les rues, en poussant des cris, et ce pauvre être, ce n'est pas un chien trainant une casserole, c'est un peintre, Eugène Malahieude ! Nouvelle réclame, sans doute, pour faire suite à l'article que je vois là justement sur votre table, et qui a dû coûter cher à Malahieude.

– Vraiment ! répliqua froidement Marthe. En ce cas, le pauvre garçon eût bien fait de garder son argent, car le tableau est admirable, il n'avait pas besoin de réclame.

– Et le peintre avait terriblement besoin d'habit. Vous avez raison, madame.

– On m'a assuré, dit Florine, que l'auteur de l'article est un journaliste consciencieux.

– En effet, j'ai entendu dire qu'il y en a encore un. Ce serait donc lui. Vous avez raison mademoiselle.

– D'ailleurs, dit Stanislas avec effort, j'ai été chez le marchand, qui m'a affirmé qu'on avait offert cinq mille francs du tableau.

– Hé ! parbleu ! vous avez raison, monsieur Cocquempoix, s'écria Louis en jetant à son ami un coup d'œil de dédain railleur. C'est un tableau de la plus grande valeur, monsieur, qui mérite les plus vrais éloges, mademoiselle, et qui est éblouissant, madame. Ce n'est pas lui, Malahieude, qui courait en habit râpé et sans chapeau dans la rue de l'Est. Allons donc, tous ses nombreux habits sont neufs et décorés du grand cordon de la Légion d'honneur, monsieur Cocquempoix. Sans chapeau, vraiment ! Mon cocher est prêt à jurer qu'il vient de le voir passer avec un chapeau. de général de brigade, mademoiselle du Bellannoy. Et si vous le désirez, madame Romanelle, demain, tous les journaux publieront une note ainsi

conçue : « C'est par jalousie de métier que M. Belenclos, concessionnaire de grands travaux publics, et M. Malahieude, peintre sans travail, sont devenus ennemis jurés. »

Cette pantalonnade amena le sourire sur les lèvres sévères de la jeune veuve, et elle dit gracieusement :

– Vous n'avez pas oublié, j'espère, que nous vous attendons ce soir pour dîner.

– Vraiment non, madame, et j'étais venu vous prier de m'excuser si je suis en retard de quelques minutes : j'ai un rendez-vous important au ministère, et le débat de toutes ces graves affaires dure souvent plus longtemps qu'on ne veut.

Il se leva.

– Et, demanda Marthe à mi-voix, vous n'avez rien de plus certain à m'apprendre sur ce malheureux.

– Cyprien Framery ! s'écria comme par distraction Louis Belenclos, j'ai acquis la certitude morale de sa mort. Ah ! pardon, je vois que j'ai parlé bien haut.

M. Ramon s'était, en effet, levé en grondant. Puis il était resté un instant muet et comme réfléchi. Un sourire furtif traversa sa physionomie morne ; il se dirigea vers la porte de l'antichambre et sortit du salon.

– Oui, reprit Louis Belenclos, j'ai dû perdre tout espoir, et les recherches que j'ai fait faire, tout dernièrement encore, n'ont pu que confirmer nos craintes. Je n'ai pas été plus heureux, continua-t-il d'un air soucieux, dans mes efforts pour retrouver la trace de M^{me} Julia.

– Moi, au contraire, j'ai tout lieu d'espérer.

– Vraiment ! dit Louis sans pouvoir réprimer un léger tressaillement. Et quel heureux hasard vous a renseignée ?.

– Votre frère l'abbé se croit sur la piste, et vous savez comme il est actif et persévérant.

– Oui, répondit Louis d'un ton plus dégagé, et j'espère que vous voudrez bien m'avertir dès que vous aurez l'ombre d'un renseignement.

Il s'inclina, baisa de nouveau la main de la jeune veuve.

– M'accompagnes-tu, Stanislas ? dit-il.

– Oui ; ou plutôt, si ces dames le permettent, je vais te suivre ; dans un instant, je te rejoindrai chez toi.

Louis sortit.

Quelques minutes après, on entendit retentir dans l’antichambre la voix furieuse de M. Ramon. Marthe, suivie de Stanislas et de Florine, courut jusqu’à la porte du salon. Le fou avait saisi par le col Louis, qui se défendait faiblement. Voici ce qui était arrivé.

Ramon, en quittant le salon, avait été se cacher derrière la portière d’un cabinet contigu à l’antichambre. Il s’était précipité vers Louis au moment où celui-ci sortait, et, lui serrant violemment les poignets, il lui avait dit d’une voix contenue, en jetant un regard craintif du côté du salon :

– Tu mens, n’est-ce pas ? comme un misérable que tu es. Il n’est pas mort, tu le sais bien, puisque c’est moi qui dois le tuer.

Louis répondit par un regard froid et impérieux au coup d’œil furieux du fou, et il lui dit d’un ton bas et ferme :

– Vous avez raison. Il n’est pas mort.

– Ah ! dit le fou en lâchant les bras de Louis.

– Il n’est pas mort, et si vous voulez faire ce que je vous dis, je vous mènerai devant lui et vous le tuerez.

– Oh ! tout, tout, tout ! je donnerai tout.

– Vous vous rappelez Lazare Pastalès ?

– Oui, c’est aussi un ennemi, mais parle-moi de Cyprien Framery.

– Cyprien Framery, oui, mais pour arriver à lui, il faut les lettres que votre sœur a écrites à Lazare.

Un sourire joyeux traversa le visage du fou.

– Ah ! il ne faut que cela, dit-il avec un soupir de contentement. Je sais où elles sont. Elle les lisait et j’étais fâché, je voulais les lui arracher, mais je n’osais pas, son regard m’enchaîne et ses paroles m’endorment. C’est la douche d’eau froide. Ah ! murmura le fou en frissonnant. Tu les auras. Je tuerai Florine que Cyprien Framery aime, et lui ensuite. Tu les auras, ces lettres, je le jure au nom de mon frère.

– Et vous serez adroit et discret, ou bien jamais vous ne verrez Cyprien Framery.

– Oui, oui ; ah ! je sais me taire. Mais, reprit-il d’une voix furieuse et en saisissant Louis par le cou, prends garde de me tromper, misérable. C’est toi que je tuerais !

C’est à ce moment que Marthe accourut.

– Mon frère, s’écria-t-elle, n’avez-vous pas honte !

Ramon laissa retomber ses bras et il se sauva précipitamment vers l’intérieur de l’appartement.

– Ah ! s’écria la jeune femme en saisissant une des mains de Louis, comment pourrai-je jamais vous remercier de la patience, de la bonté avec laquelle vous vous laissez maltraiter ? Que ne ferai-je pas pour vous dédommager ?

Louis Belenclos jeta à la jeune veuve un coup d’œil si tendre que celle-ci ne put s’empêcher de baisser les yeux.

– Qui sait ? murmura-t-elle.

– Hélas ! dit-il à mi-voix, avec un sourire moitié riant, moitié triste, si je savais jusqu’à quel point il faut me faire tuer pour vous plaire ! Mais je craindrais d’aller trop loin, et après avoir commencé à mourir pour me faire aimer de vous, je craindrais de ne plus pouvoir m’arrêter quand j’apprendrai que vous voulez bien m’aimer un peu.

La jeune femme lui serra de nouveau la main en souriant, et congédia ses deux hôtes.

III

UN HOMME D’AFFAIRES DE CES DERNIERS TEMPS.

A peine Louis fut-il installé dans sa voiture à côté de Stanislas qu’il éclata de rire.

– Ah ! les femmes et les devises de mirlitons, s’écria-t-il, comme cela va bien ensemble ! Je viens, en restaurant au goût du jour deux vers d’un

confiseur du dix-huitième siècle, je viens d'avancer plus mes affaires que par un mois de cour assidue. Tant mieux pour la belle Marthe, du reste ! car je lui prendrais ce qu'elle ne me donnerait pas de bonne grâce. Assez de gaieté maintenant. J'ai à causer affaires et affaires sérieuses avec toi. Je t'emmène chez moi.

– Comme tu voudras, répondit sèchement Stanislas.

– Il me faut trente mille francs, ce soir même.

– Vraiment ! Je te plains.

– Bah ! c'est toi que tu dois plaindre ; car tu m'as bien compris.

– Oui, j'ai compris que tu veux encore m'emprunter trente mille francs. Je te plains.

Louis éclata de nouveau, et il rit vraiment jusqu'aux larmes.

– J'avais pourtant dit : assez de gaieté ! murmura-t-il. Mais voici ce badaud qui veut me donner la comédie.

Stanislas haussa tranquillement les épaules, et Louis, sans plus s'occuper de lui, ouvrit un carnet qu'il feuilleta attentivement.

– C'est trente-deux mille cinq cents francs, dit-il, en descendant à la porte d'une fort belle maison, rue de Tournon. Voilà ce que tu as gagné à ne pas me prendre au mot.

Il monta jusqu'au second étage, escorté par les humbles révérences d'une portière en robe de soie et précédé par Stanislas qui avait souri dédaigneusement en voyant le regard impérieux par lequel Louis Belenclos lui avait indiqué l'escalier.

– Barthélémy, dit Louis à notre vieille connaissance Mionnet qui vint, en cravate blanche, ouvrir la porte, vous êtes seul, à ce que je vois. Vous allez sortir immédiatement. Vous passerez où vous savez, au bureau de recrutement ; vous direz à Lazare Pastalès que je l'attends, demain, ici, à sept heures du matin très exactement. Vous irez au cabinet de placement, vous direz à mon neveu Edmond Belenclos qu'il est inutile de presser les rentrées. Vous pousserez jusqu'à la rue de Luxembourg, n^o 8, vous demanderez *M. le secrétaire*, vous monterez au troisième et vous direz : « On attend M. le secrétaire rue de Tournon, demain à neuf heures. » Vous reviendrez voir votre oncle, vous lui annoncerez qu'il peut venir demain à

huit heures ; et vous dépenserez le reste de votre soirée comme vous l'entendrez. Mais partez immédiatement.

Mionnet s'inclina gravement, comme il convenait à sa cravate et à son habit qui était d'un noir d'enterrement. Il avait aussi le pantalon noir, le gilet noir, l'air piteux, et les gages d'un laveur de vaisselle. Il avait dû quitter son oncle qui ne le payait pas, sous prétexte de l'affection due à un neveu, et qui le laissait mourir de faim, sous ombre des devoirs imposés à la qualité d'oncle et pour ne pas laisser perdre à son neveu l'amour de la frugalité champêtre. Mionnet n'avait pas oublié Robertine ; il espérait toujours, et il ne voulait pas être domestique. Comme il était, à Paris, incapable d'être autre chose, il avait dû se contenter des gages d'un homme de peine, mais il avait chez Louis Belenclos le titre et la renommée d'un homme de confiance. Il était très malheureux, non pas matériellement, car il était gras, luisant, rebondi, mais moralement. Aussi sa bonne et naïve figure d'autrefois était-elle devenue morose, hébétée, sournoise. Il se sentait mêlé à une foule d'affaires importantes auxquelles il ne comprenait rien ; il devinait qu'il était entouré de malhonnêtes gens, et il les voyait tous aisément prospérer. Il avait perdu du même coup son intelligence et son sens moral. Il était devenu ce que deviennent logiquement les paysans dans la servitude bourgeoise : parcimonieux, rusé, couard, sournois, curieux jusqu'à la passion. Il regrettait amèrement son bon village, où il était un petit seigneur ; Robertine qu'il aimait d'une tendresse toujours plus violente ; et il était persuadé que Paris était une immense caverne de brigands. Il ne se sentait pas suivi pendant deux minutes, en plein jour, fût-ce par un curé, sans s'attendre à recevoir un coup de couteau dans le dos, et la plus vénérable ou la plus élégante femme ne laissait point tomber par distraction un regard sur lui sans qu'il songeât, en frissonnant, aux dangers qu'allait courir sa vertu.

Quand Louis Belenclos fut entré dans l'intérieur de l'appartement, Mionnet retira lestement ses souliers, alla ouvrir et referma à grand bruit la porte d'entrée, mais sans sortir. Il revint, en marchant sur la pointe du pied, se glisser dans un grand placard contigu au cabinet où Louis venait d'entrer.

– Mon cher Stanislas, dit celui-ci, avec une aménité parfaite, tu deviens fier. Tu crois que tu n'as plus besoin de moi et que tu peux être ingrat sans

danger. Il faut que je t'apprenne une nouvelle : Cyprien a été mal tué. Il est en train de revenir à la vie et à Paris. C'est une affaire à recommencer.

Stanislas pâlit, baissa la tête et se jeta dans un fauteuil en cachant son front dans ses mains.

– Je veux bien t'aider encore, comme je l'ai toujours fait.

– Mais moi je ne veux plus, murmura Stanislas d'une voix anxieuse.

Louis haussa les épaules.

– Nos intérêts se rencontrent, dit-il froidement, sans quoi, cette fois, tu n'en serais pas quitte à si bon compte, car étant devenu un grand personnage, je vaudrais plus et les risques que je cours suivent la même proportion. Mais Cyprien me menace aussi dans mes amours, il ne faut pas qu'il puisse parler et me faire perdre l'estime de Marthe. Et cette Julia dont j'ai perdu la trace depuis deux ans et que mon imbécile de frère va retrouver, si elle parlait ! Ah ! ce serait joli ! Il faut brusquer les deux mariages. Moi, je n'aime pas Marthe ; elle est belle, j'en connais de plus belles ; ses 25,000 francs de rente, je les mépriserai dans deux ans ; mais ce qui me plaît en elle, ce dont j'ai besoin, ce qu'il me faut, c'est sa vertu, sa dignité, sa prestance. Cette femme-là me vaudra plus de crédit qu'un mobilier de cent mille francs ou qu'un million placé à la Banque. Elle me donnera surtout l'estime ; et une femme digne, hautaine comme elle, est faite pour protéger tout mari contre le mépris, contre le soupçon même.

Stanislas releva le front, sa physionomie s'était rassérénée, un sourire sardonique serra ses lèvres ; il se persuadait que la résurrection de Cyprien était une de ces *machines* qu'inventait si aisément l'esprit fécond de son compagnon.

– Oui, dit-il d'un ton railleur, et dans Paris entier il n'y aura qu'un être qui osera mépriser le mari d'une telle femme, ce sera sa femme.

– Bravo ! mon vieux, je te retrouve, tu n'as plus cette mine de capucin de Landerneau, de pénitent bleu, de dévot accablé de remords, cette mine que tu as adoptée depuis quelque temps et qui, je l'avoue, ne réussit pas mal auprès de Florine. Nous pouvons donc causer. Je serai peut-être très long, mais je veux jouer carte sur table. Je ne suis pas de ces imbéciles qui aiment la ruse pour elle-même ; non. Ah ! les gens d'affaires ne connaissent pas assez le profit qu'on peut tirer de la vérité et de la probité.

– Va aussi longuement que tu voudras, je n’ai rien à faire jusqu’au dîner, dit froidement Stanislas qui se promettait de trouver dans la conversation les preuves de la mort de Cyprien.

– Je ne te parlerai pas de mes premières opérations, tu les connais. J’ai commencé par vendre des fonds de commerce ; c’est le début de tout homme d’affaires sérieux, c’est-à-dire prudent jusqu’à ce qu’il ait le droit d’être audacieux, car là il y a peu à gagner, mais rien à risquer. Les affaires d’Italie et leurs conséquences me donnèrent l’idée de centraliser l’engagement volontaire pour l’émancipation de l’Europe. Tu vins souvent à mon aide. Alors tu n’avais pas de remords, ou plutôt, – car le remords n’est que le nom théologique du regret, – tu craignais encore de perdre ta maîtresse. Mais surtout ta société me fut utile plus que ton argent : l’ami de Stanislas Cocquempoix qui est l’associé du puissant brasseur Moussman, Verhausen et C^e, ne pouvait pas être dédaigné. Tu me donnas de la surface. En résumé, vois mon inventaire : En deux ans je gagnai 40,000 francs, j’en dépensai 60,000 et je me fis un crédit de 200,000 francs. Je pris une part de propriété dans un journal de finances, *la Caisse des Travaux publics*, qui rapporte 30 pour 100, et j’achetai dans la plaine de Montrouge des terrains qui doivent, pendant quatre ans, gagner 50 pour 100 par an ; je les ai achetés 150,000 francs que je dois rembourser par trimestre de 10,000 fr.

– Venons au temps présent, dit Stanislas en essayant de bâiller ; je sais que tu as de belles espérances.

– Des espérances ! répliqua sèchement Louis. Les espérances sont pour les sots. J’ai des certitudes. à terme. Mais attends. Le vieux Ploihaye, à qui j’emprunte parfois, est un coquin ignare, infect, boueux, un simple usurier du temps de notre divin Molière. Je ne voudrais pourtant pas que Barthélémy, son jocrisse de neveu, pût lui raconter quelques détails de mes opérations.

Il sortit, revint au bout de quelque temps, alluma un cigare et s’étendit dans une bergère, et, croisant les jambes l’une sur l’autre, il jeta sur Stanislas un regard d’orgueilleuse fatuité.

– Mon cher pénitent, je vais te dévoiler les arcanes. Spéculer sur la sottise, c’est bon, c’est l’enfance de l’art, et, au fond, c’est faible ; car la sottise est variable, quinteuse, fugace, et l’on n’a jamais un point d’appui

mathématique pour la soulever et la diriger. La corruption seule est constante et logique : vous n'avez besoin que de lui parler clair pour être compris. C'est donc la corruption seule qu'il faut exploiter. Gagner 50,000 fr. par an, c'est bon, mais c'est aussi l'enfance de l'art, et c'est rester dans la lutte. On peut être aujourd'hui millionnaire et méprisé. Celui-là seul est maître de l'opinion publique dont la fortune échappe par son étendue à l'appréciation du public. Il défie tous les revers, toutes les fantaisies hostiles des gens de justice, tous les accès de puritanisme du gouvernement. J'ai trouvé le seul moyen de s'enrichir vite et malgré trois cinquièmes de mauvaises chances. Écoute-moi : Je vends les choses précieuses qui ne sont pas dans le commerce. Regarde-moi : je suis ou je serai le GRAND GARÇON DE CAVE DE LA FRANCE.

– J'entends bien, dit tranquillement Stanislas : tu veux tirer tous les pots de vin et en monopoliser la distribution.

– Exactement. Il y a dans un pays organisé comme la France des gens puissants et pauvres et des gens riches qui sont sans pouvoir. Il faut servir d'intermédiaire entre ces gens-là. Connaître les grands travaux d'utilité publique qui sont en préparation ou en projet ; savoir quels seront les personnages qui seront consultés ou appelés à décider sur ces travaux ; deviner ou apprendre quels sont, parmi ces personnages, les hommes prépondérants, habiles et sans préjugés ; être versé parmi les riches entrepreneurs et capitalistes ; être le courtier des derniers auprès des premiers, des capitalistes auprès des hommes politiques, c'est tout. « – Monsieur, dis-je à un personnage haut placé dans une grande administration publique ou privée, on doit bâtir le palais *T*, l'hôtel *E*, l'hospice *D* ; on doit construire la ligne *M*, le tronçon *G* ; on doit creuser le port *C*, essayer le système *P*, construire la frégate la *Victorieuse* ; le bien de telle de ces affaires réclame qu'elle soit concédée à l'honorable entrepreneur Jean Durand ou au riche capitaliste Nathan Grangourès, ces honnêtes gens donneraient volontiers cent mille francs pour qu'on les mît à même de prouver leur dévouement à la patrie. » Je vais trouver Jean Durand ou le chevalier Nathan, et je dis : « Il y a cinq cent mille francs à gagner dans l'affaire du tronçon *G* : donnez-moi deux cent mille francs, elle est à vous à telle condition. » On bataille, j'ai cent cinquante mille francs. Tu vois ce qui

m'en revient, outre le crédit. Mon entregent, mes anciennes relations comme républicain, les nouvelles connaissances que j'ai faites à titre de financier m'ont servi. Ma prudence, ma discrétion, mon habileté commencent à être connues, mais pas assez. Je suis encore dévoré par les intermédiaires, un tas de coquins de basse-fosse qui exercent à mon égard le *chantage* le plus insolent ! Puis, je crois que mes prédécesseurs dans la carrière des entreprises hardies commencent à s'inquiéter de ma nouvelle étoile qui paraît brillamment à l'horizon. Ils me font tâter ; ils essayent de me casser les reins pour voir si je les ai solides ; et l'on a mis le mois dernier mon habileté et mon crédit à des épreuves que je n'attendais pas. J'ai fait face à tout ; mais, en outre, j'ai fait un pas de clerc, j'ai voulu me passer trop vite de l'entremise du secrétaire d'un grand personnage ; le drôle a eu vent d'une affaire que j'arrangeais sans lui et qu'il menace de faire ébruiter, si je ne lui donne 10,000 fr. demain matin. Tu comptes bien, ci 10,000. J'ai emprunté 10,000 francs à cet infect usurier Ploihaye ; l'échéance arrive demain, et le misérable fera vendre mon mobilier s'il n'est payé, ci 20,000 fr. Enfin, c'est demain qu'échoit le trimestre de mes terrains, ci 30,000. Tu as bien compté.

– Eh bien, vends-les ces terrains.

– Vendre ces terrains, une affaire qu'on m'envie, qui, au su de tous mes confrères, gagne cinquante pour cent chaque année, ce serait avouer mon impuissance, ce serait me déshonorer et me ranger pour jamais dans la populace des agents d'affaires. Tu ne sais donc pas, continua Louis Belenclos d'une voix sombre, que nous autres, grands financiers de l'avenir, nous sommes *la chasse des loups*, nous courons tous vers une proie commune, nous nous précipitons ensemble, et, aussi longtemps que la chasse dure, nous nous respectons tous, à moins que l'un de nous ne tombe. Alors, tant pis pour lui, tous se jettent sur lui, l'achèvent et le dévorent, et la chasse reprend. Le compagnon de tout à l'heure, celui qui tient la tête, celui auquel tous les autres peut-être eussent cédé la proie chassée, il suffit qu'il ait un instant de fatigue, et tous ses fauves amis, tous ses horribles satellites l'ont dévoré ; je ne veux pas avoir un instant de fatigue.

– Alors, dit Stanislas en se levant, vends ton mobilier. Je n'ai pas d'autre conseil à te donner. Je ne crois pas à la résurrection de Cyprien. S'il était

vivant, tu ne serais pas si bavard, tu me dirais simplement : « Je veux, je veux que tu me donnes 32,500 francs. »

– Tu ne m’as pas compris, dit tranquillement Louis Belenclos. Mais voici la preuve que Cyprien est vivant. Lis cette lettre du caporal Catrou, tu sais, celui qu’on surnommait Mamzelle.

Stanislas lut la lettre et la froissa avec colère.

– Tu m’as demandé 32,500 francs, dit-il d’une voix creuse. Tu m’as indiqué l’emploi de 30,000 fr. ; à quoi devront servir les 2,500 francs restants ?

– Tu y viens donc ! Cet argent, c’est pour Lazare Pastalès, afin que, en cas où ma combinaison avec le sieur Ramon Fabrège ne réussirait pas, il nous débarrasse définitivement de l’obstacle.

Stanislas pâlit.

– Eh bien ! non. Je dis non ! s’écria-t-il. Assez de crimes, assez de remords, assez d’angoisses et d’insomnies. Tu ne crois pas aux remords, regarde-moi et vois la marque qu’ils mettent sur le visage.

– Mais cela ne te va pas mal, mon ami ; tu as l’air d’un homme ; autrefois, tu ressemblais à une tête de canne.

– Tais-toi et réserve ton esprit pour te consoler. Tu es criminel de sang-froid et de réflexion, moi je ne l’ai jamais été que par étourderie. Mais l’amour a remplacé, par le bien, le mal qu’il m’avait fait. En voyant l’âme si noble et si pure de Florine, en voyant cette beauté si chaste et si modeste, ce cœur si doux et si charitable, j’ai compris l’innocence et la vertu.

– Une tragédie de Racine ! murmura Louis.

– J’ai senti que mon âme s’élevait, en s’humiliant et en se purifiant. Ah ! que de fois je me suis senti indigne de l’estime de Florine, que de fois j’étais tenté de me jeter à ses genoux et de lui avouer nos méchancetés et nos crimes. Mais la perdre ! S’il ne s’agissait que de rester des mois, une année même, loin d’elle, dans la pénitence la plus douloureuse, pour devenir digne d’elle et expier ma honte dans les tortures, sans la lui avouer !

– Un drame d’Ennery ! murmura encore Louis.

– Mais assez de crimes. Je crains d’être puni par cette Providence que tu railles et qui doit penser, si elle existe, que vraiment c’est trop d’être méchant, d’être ton complice, et de vouloir s’unir à la pureté même. Je

refuse ce que tu me demandes, non par avarice, car l'amour, d'économe m'a rendu généreux ; et je ne te crains pas, car l'amour, aussi, de poltron m'a fait brave.

– Mais il t'a laissé imbécile, dit Louis en reprenant son ton de raillerie cynique. Ah ! tu crois, mon compagnon, qu'on peut s'arrêter en chemin et arrêter avec soi ses camarades de route. Nenni. C'est ce qui fait la faiblesse de la vertu, qu'on puisse toujours la quitter, et la force logique du vice, qu'on ne puisse s'arrêter dans l'exécution d'un crime que quand on en a cueilli toute la récompense. Tu veux enrayer, parce que tes nerfs sont amollis dans le bonheur, parce que tu te crois déjà marié avec cette fille blanche et vertueuse, comme un fromage suisse. Mais moi, ton complice, moi dont les nerfs sont solides, et dont les lèvres n'ont point goûté au petit lait du mariage, moi je ne veux pas m'arrêter, et tu marcheras, mon compagnon.

– Non, dit Stanislas en faisant un pas vers la porte, non, je me fie à l'amitié et à l'estime de Florine, et je compte sur la Providence. Adieu.

– Il est idiot ! s'écria Louis avec un élan de colère. La Providence ! mais l'amitié de Florine disparaîtra quand elle reverra Cyprien, l'objet de sa folle passion.

Stanislas s'arrêta, et, lâchant son chapeau, il chercha d'une main qui commençait à trembler le dossier d'un fauteuil.

– La Providence ! mais l'estime de Florine, je te l'enlèverai en lui montrant la collection de tes lettres qui prouvent tes ruses, tes mensonges, tes tentatives d'assassinat !

– Tu ne voudrais pas, Louis ! cria Stanislas d'une voix qui devenait suppliante. Ce serait trop lâche.

– Je le voudrai. Il n'y a pas de lâcheté, il n'y a que des maladresses.

– Mais tu ne l'oserais pas, malheureux ! s'écria encore Stanislas en se laissant glisser dans un fauteuil ; ce serait te perdre et te déshonorer.

– Me perdre ! je suis perdu par ton refus. Me déshonorer ! je n'ai pas encore d'honneur ; j'en cherche et tu m'arrêtes court. D'ailleurs, avant que ces lettres soient entre les mains de Florine et du procureur impérial, je voguerai pour l'Amérique, où j'imagine qu'il va y avoir de la besogne pour les vendeurs de chair humaine et de bœuf salé.

Stanislas saisit son front à deux mains d'une façon convulsive et resta quelques instants muet, les coudes tremblants et le buste agité de soubresauts violents. Louis lui jeta un regard de mépris et de commisération ; mais il était habile, il se tut. Il alluma un nouveau cigare, et alla jusqu'à un coffre-fort de sûreté qu'il ouvrit et où il prit un paquet de lettres.

– Allons, dit Stanislas d'une voix éteinte et en levant vers Louis son visage livide, la Providence ne m'a pas secouru. Je suis vaincu. Viens dans ton bureau.

Il se leva avec effort et se dirigea d'un pas alourdi vers une autre pièce.

Notre Mionnet, voyant que son espionnage devenait inutile, jugea le moment opportun pour s'esquiver.

– Tiens, dit Stanislas à Louis, après avoir écrit quelques mots sur une page de son portefeuille, voici un bon sur mon associé.

– Merci, Stanislas. Je suis fâché que tu m'aies forcé à te contraindre... Car vraiment, s'il y a quelque chose qui ne me soit pas tout à fait indifférent, c'est toi. Mais je suis un honnête négociant : voici le paquet de tes lettres fulminantes. Nous n'avons pas l'habitude de faire servir deux fois le même billet à ordre.

Stanislas mit le paquet dans sa poche, d'une main tremblante. Puis, levant vers son ami des regards suppliants :

– Tu es habile, dit-il ; je t'en conjure, aide-moi, mais par un autre moyen que la mort de Cyprien ; épargne-le. Jamais je ne pourrai supporter ce nouveau coup.

– C'est impossible, répondit sèchement Louis. Il m'est aussi dangereux qu'à toi. Mais je te promets que l'affaire sera bien faite, et que ni toi ni moi.

– Épargne-le, je t'en supplie ! Que veux-tu que je te donne ? parle.

– Eh ! tu ne me donnerais jamais l'équivalent de mon avenir !

Il baissa le front en réfléchissant ; froissa distraitement le papier qu'il tenait à la main ; le regarda, l'ouvrit avant de le serrer dans son portefeuille,

– Bon pour quarante mille francs ! Tu fais noblement les choses ; et tu me touches. Voyons. Ce que je crains, c'est la réunion de Cyprien et de Julia. L'un sans l'autre, nous les pouvons vaincre. Tu dois être pas mal avec la Providence, prie-la donc qu'elle extermine Julia, qui est peut-être morte, ou

bien à l'extrémité ! Mais il faut que l'un ou l'autre meure. Je m'enfuirais, si je prévoyais leur réunion. Tu vois qu'il est inutile de dépenser plus de paroles.

Stanislas s'éloigna lentement.

– Allons donc, mon pauvre niais ! voyons, prends ton courage et soutiens-toi, jusqu'à ce que tu aies épousé ta Florine. Une fois la lune de miel passée, tu donneras audience à tes remords, et sur tes vieux jours tu bâtiras un hôpital ou un couvent. Mais, que diable ! tâche de perdre cette mine d'homme anéanti, c'est une mauvaise disposition pour entrer en ménage. C'est égal, murmura-t-il quand Stanislas fut sorti, je lui ai dit qu'il faut que Cyprien ou Julia disparaisse ; tous les deux vaudrait mieux. Mais où trouver Julia ?

IV

LA MAISON DU FAUBOURG SAINT-JACQUES.

La nuit est venue, le père Ploiehaye, l'oncle de Mionnet ou Barthélemy Ploiehaye, ouvre toute grande, pour simplifier ses fonctions de portier, la porte de la maison dont il est, en même temps, le propriétaire et le concierge. C'est une misérable maison, mais qui, administrée par un économiste sévère et exigeant, rapporte au propriétaire relativement plus qu'un riche hôtel. Le concierge aussi n'y est pas sans profits, surtout quand il peut faire apparaître, à chaque exaction, l'ombre du despotique propriétaire.

Le père Ploiehaye éteignit soigneusement un petit feu de mottes que le grand froid l'avait forcé d'allumer. Il posa une casquette sur son bonnet de coton, passa une sordide blouse bleue par dessus des lambeaux ouatés qui essayaient de se tenir en guise de robe de chambre. Le vieux paysan n'avait

pas été corrompu par la société parisienne. Il avait seulement gardé toutes les méchantes qualités de la mauvaise race champêtre. Il exerçait l'usure sans faste ; il avait conservé l'amour de la société au coin du feu du voisin ; il aimait à boire dans le verre des amis, cultivait l'avarice comme un champ de bon rapport, et il profitait des réclamations légitimes qu'il avait à faire comme propriétaire pour aller passer la soirée chez ses locataires.

Il ferma soigneusement la porte d'une loge qui eût pu soutenir un siège, et il monta pour voir s'il y avait de quoi se chauffer chez les Pons, du septième étage, qu'il devait mettre à la porte le lendemain.

Il n'y avait pas de feu chez les Pons du septième, et il y faisait bien froid, car ce septième était un grenier que Ploiehayé avait divisé en trois, compartiments et recouvert, de ses propres mains industrieuses, d'un plafond de papier gris.

Dans le second compartiment, une belle fillette d'une douzaine d'années vient d'allumer une petite lampe de cuisine qu'elle élève au-dessus de sa tête, et à la lueur fumeuse de laquelle elle essaye d'embrasser du regard l'ensemble de l'horrible petite chambre. Elle secoue les longues boucles brillantes de ses cheveux noirs :

« Plus rien à vendre, dans le boudoir de mademoiselle la Duchesse, murmure-t-elle avec gravité, en regardant autour d'elle. J'en suis fâchée, j'avais envie de faire la paresseuse et de passer ma soirée à lire et à dessiner. Mais une table et deux chaises pour tout mobilier, ce n'est pas trop. Si, c'est une chaise de trop ! Eh ! non ! sur quoi s'assiérait mon ami Barthélemy quand il viendra encore me parler des champs de blés jaunes comme l'or et des grands troupeaux de moutons dans les prairies ? Allons, duchesse Martille, soyez sage et reprenez votre guipure, vous pouvez gagner quatre sous dans votre soirée. »

Elle s'avança, en marchant sur la pointe des pieds, jusqu'à l'une des deux portes et écouta :

« Maman sommeille tranquillement. Mon Dieu, je vais vous en remercier en bien travaillant, et toute la soirée. »

Elle revint vers la table.

« Non, dit-elle, il faut encore que je me regarde dans le miroir avant de m'affubler. »

Elle se dirigea vers un petit miroir pendu à la muraille nue.

« Il me semble que je suis jolie, pensa-t-elle en regardant dans la glace un visage qui rappelait parfaitement les traits de M^{me} Romanelle, mais où la gravité précoce et la froideur dédaigneuse se mêlaient à la naïveté et à des éclairs de vivacité mutine. Pourquoi n'y a-t-il donc que les hommes âgés qui disent quand je passe : La belle enfant ! Je ne suis donc pas belle pour les jeunes gens et les jeunes filles ? Il faudra que je demande cela à maman. »

Elle vint s'asseoir à côté d'une table en bois blanc, plaça plusieurs vieilles jupes sur ses genoux, emmaillota sa tête dans un vieux châle et se mit à broder avec une agilité remarquable. Au bout d'une demi-heure, elle leva ses beaux yeux noirs à l'expression à la fois si ferme et si candide. Elle poussa un soupir, éloigna d'un geste mutin un crayon, un morceau de papier, une pile de petits livres aux couvertures usées, et se remit au travail.

Elle fit un bond, et se précipita dans la première pièce : on avait frappé à la porte d'entrée.

– Ouvrez, cria une voix chevrotante. C'est le propriétaire.

– Que veut-il ?

– Parler à M^{me} Pons, ou à vous, mon enfant.

– Je ne suis pas votre enfant, dit Marthe avec colère, appelez-moi mademoiselle ou je n'ouvrirai pas.

– Eh ! ouvrez donc, mamzelle Marthe, c'est pour votre bien.

L'enfant ouvrit.

– Ne parlez pas trop haut, dit-elle, ma mère dort.

– J'étais venu pour vous demander si vous avez les 150 francs pour le loyer de l'année prochaine.

– Je ne crois pas, M. Ploiehaie ; maman a écrit, il y a plus de huit jours, à nos parents, et nous attendons la réponse de jour en jour, d'heure en heure.

– Si vous n'avez pas l'argent demain à huit heures sonnantes, il faudra partir. Les parents, c'est peu de chose. Mais vous auriez tort de partir. Où trouverez-vous trois pièces pour 150 francs par an ? et le ciel que vous voyez par la lucarne ; le ciel, voyez-vous, c'est ce qui manque à Paris, avec l'air et la vue ; et vous avez tout ça pour rien, et vous voulez partir.

– Mais non, monsieur Ploiehaie, c'est vous qui nous chassez !

– Seigneur Dieu ! moi, qui suis si brave homme, vous chasser ! Je réclame mon dû.

– Mais comment voulez-vous que nous fassions ! je ne vous demande pas grâce au moins ; mais vous savez bien que maman est malade ; voilà trois mois qu'elle n'a pas travaillé ; moi, en travaillant depuis le grand matin jusqu'à minuit, je gagne deux francs. Autrefois, quand maman, qui est si habile, se portait mieux, nous étions riches, et je pouvais même nourrir un oiseau.

– Je ne vous fais pas de reproches, je réclame mon dû ; vous êtes de braves gens, je ne suis pas méchant, nous pouvons nous entendre ; payez-moi 150 francs d'avance, et vous resterez. C'est-il parlé, ça ! Vous autres, qui avez été des gens riches (noblesse grêlée), vous cachez toujours quelque vieux bijoux. Ça a de la valeur aujourd'hui, je m'y connais ; donnez-m'en un, je garderai mon dû, je vous rendrai le surplus ; je suis un honnête homme.

– Adieu, monsieur Ploiehayé ; il fait si froid que je n'ai plus bientôt la force de tenir ma lampe.

– Demain, à huit heures sonnantes, alors. Mais vous avez tort. Jamais vous ne retrouverez un brave homme d'honnête paysan pour propriétaire. Tous ces Parisiens, voyez-vous, c'est insolent, voleur et *grandier*. Moi, je réclame mon dû bien honnêtement. Et la vue du ciel, mon Dieu ! comment pouvez-vous vous priver de ça ? Mais, puisque vous le voulez, demain à huit heures sonnantes.

Martille le poussa doucement, ferma la porte sur lui et vint reprendre son travail.

Quelque temps après, on frappa de nouveau. L'enfant se précipita vers la porte.

– C'est moi, Barthélémy, cria une voix haletante.

– Je suis bien contente de vous voir, mon bon Mionnet, dit Martille. Entrez doucement et ne parlez pas trop haut, maman dort.

Quelques instants après, le paysan était assis à côté de la table, près de l'enfant dont les doigts rougis couraient avec une agilité plus joyeuse sur la fine étoffe.

– Eh bien ! êtes-vous muet, Mionnet ?

– Non, mamzelle Martille, je suis saisi ; il y avait un homme qui me suivait depuis le bas de la rue Saint-Jacques, et je n’osais point courir, de crainte de lui donner courage de m’attaquer en lui faisant croire que j’avais peur.

L’enfant secoua la tête.

– Je n’aime pas cela en vous, Mionnet ; il me semble qu’un homme ne doit pas avoir peur d’un autre ; et je pense quelquefois que vous êtes poltron.

– C’est bien vrai ; et comment voulez-vous qu’on ne le soit point quand on n’a que soi à aimer ? Ah ! si Robertine était là et qu’elle fût en danger, je me jetterais sur trois hommes, voyez-vous !

– Comment cela, Mionnet ? demanda l’enfant en fixant sur lui un regard réfléchi.

– Vous ne pouvez point encore comprendre ces choses-là, et c’est bien heureux. Car c’est ça qu’on appelle l’amour, et l’amour, c’est une méchante chose, qui rend brave, mais qui fait bien souffrir les gens ; et je voudrais que l’amour n’eût jamais été mis au monde. Mais je n’étais pas seulement saisi, je suis bien inquiet aussi ; j’ai entendu, cette après-midi, mon méchant patron préparer des méchancetés.

– Chut ! Mionnet, c’est une chose dont maman ne veut pas qu’on parle. Quand vous avez quitté cette maison-ci et votre oncle Ploiehay, maman vous a dit qu’elle voulait bien que vous reveniez nous voir, parce que vous êtes bon et que vous nous aviez rendu tous les services possibles, mais à condition que vous ne me parleriez ni de vos affaires ni des nôtres. Ah ! que je vous dise, Mionnet ! Votre oncle – ne vous attristez pas, nous savons bien que ce n’est pas votre faute et qu’on ne choisit pas sa famille – votre oncle nous met dehors demain, à huit heures du matin.

– Il n’était point comme ça quand il était au village ; mais que voulez-vous qu’on devienne dans ce Paris ? Moi-même, je sens que le bon et brave Mionnet s’en va, et n’était Robertine. Mais pourquoi vous renvoie-t-il ?

– Parce que nous ne pouvons pas payer.

– Oui, c’est juste, et on ne peut pas trop lui en vouloir. Et où allez-vous ?

– Je ne sais pas.

– Mais vous avez arrêté un autre logement ?

– Non.

– Comment, non ? Mais où irez-vous ?

– Je ne sais pas. Comment voulez-vous que je le sache, et comment aurions-nous arrêté un logement ? Est-ce qu'une petite fille peut le faire ? Si je ne travaillais pas depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit, comment achèterions-nous du pain, une fois la semaine un morceau de viande pour maman, et tout ce qu'il faut pour se couvrir un peu ? Maman, depuis trois mois, ne fait guère que sommeiller. Elle a écrit, il y a plus de huit jours, à des parents auxquels elle n'avait pas donné signe de vie depuis plus de dix ans ; ils ne répondent pas : ils ne sont peut-être plus dans le pays où elle a adressé ses lettres ; ils sont peut-être morts. Autrefois, nous avions un bon ami, que nous aimions bien ; depuis deux ans, nous n'en avons pas entendu parler : il est mort aussi. Il y avait aussi un bon curé, si drôle ; je l'aimais bien ; il est peut-être mort aussi depuis deux ans que maman n'a pas voulu le voir, je sais bien pourquoi : c'est parce qu'il n'aurait pu s'empêcher de découvrir notre adresse à un homme méchant qui a tué ma pauvre maman tous les jours un peu. Il n'est pas mort, celui-là ; je l'ai vu passer dans une belle voiture, et j'aurais voulu qu'il y ait un précipice devant. Oh ! le méchant ! Nous n'avons plus d'autre ami que vous, mon pauvre Mionnet, et vous ne pouvez sortir que le soir. Comment voulez-vous que nous ayons pu chercher un logis ?

– Mais, alors, savez-vous ce qui va arriver ? Vous allez rester, vous et votre mère malade, dans la rue, au froid, à la pluie. Tous ces Parisiens se moqueront de vous, ces méchants gamins de Paris vous diront des insultes et vous jetteront peut-être de la boue ou des cailloux si vous n'avez pas l'air content. Pendant que votre mère mourra de faiblesse et de froid, il se trouvera bien quelqu'un de Paris pour venir voler votre pauvre bien ; et savez-vous quoi encore ? la police de Paris vous prendra comme des vagabonds et on vous mettra en prison avec les voleuses et les... les...

– Est-ce vrai, cela ? demanda l'enfant en se levant et en fixant sur Mionnet ses yeux brillants d'effroi. Je pensais à quelque chose comme cela ; mais je me disais que le bon Dieu ne le voudrait pas et qu'il saurait bien l'empêcher.

– Le bon Dieu, répliqua Mionnet avec amertume, il n’y en a pas à Paris. Il aurait bien trop à faire. Est-ce que vous croyez qu’il voudrait seulement regarder un maudit pays de coquins comme celui-ci. Non. Ici, chacun pour soi : vole, tue, assassine, mens, écorche, brûle ! Vous serez dans la rue, vous y resterez jusqu’à ce qu’on vous chasse en prison.

L’enfant retomba assise. Son pauvre petit cœur était brave ; elle n’avait jamais connu que misère et privations, elle avait appris depuis longtemps à garder un visage impassible en présence de toute menace et à paraître insensible sous le coup de bien des souffrances ; mais, cette fois, c’était trop rude. Elle fondit en larmes.

– Qu’est-ce que vous voulez qu’une pauvre petite enfant fasse donc ? Moi, je ne sais rien, je n’ai rien, je n’ai pas de forces ; tout le monde est contre nous et personne ne m’aide. Je croyais que c’était assez pour mériter d’être aidée, que d’être bonne, que de travailler comme deux grandes personnes et de ne jamais rien demander ! Et vous croyez qu’on ne désire rien quand on est assis tous les jours, pendant quinze heures, au vent, au froid, sans lever la tête, sans voir un arbre, ni une amie, ni un sourire, ni une pauvre petite fleur, et avoir faim quelquefois pendant un jour entier, et ne porter que des loques, et en causant avec soi-même, se dire toujours, en le cachant toujours, qu’on va bientôt être toute seule dans ce monde si grand, si grand et si méchant. Et vous me dites qu’il n’y a pas de bon Dieu. Qu’est-ce que vous voulez que je devienne ! Une pauvre petite fille qui n’a jamais fait de mal à personne et que tout le monde persécute !

Les larmes coulaient abondamment sur ses joues pâles. Tout d’un coup, elle se leva et s’avança sur la pointe du pied jusqu’à la porte intérieure. Elle écouta. – Pauvre chère mère, murmura-t-elle, j’ai risqué de la réveiller ! Ah ! c’est elle qui doit bien plus souffrir, car elle sait qu’elle va laisser sa petite Martille toute seule au milieu de ces méchantes gens, et, elle, elle connaît leur méchanceté plus que moi.

Elle revint s’asseoir, essuya violemment ses paupières et reprit son travail avec un redoublement de vivacité. Mionnet était rouge comme braise ; la sueur coulait de son front et venait se mêler à ses larmes. Il se livrait dans son cœur un terrible combat entre l’avarice et l’attendrissement. La bonté l’emporta.

Il se leva brusquement, déboutonna vivement son large habit noir, le retira et le posa sur la table. Il prit les ciseaux de Martille, et commença par couper les fils dont il avait cousu la poche de côté de l'habit. Il en tira d'abord un mouchoir, puis une branche de houx, puis un mouchoir encore et enfin une bourse de cuir ronde, et qu'il secoua d'un air triomphant, sans qu'elle rendît aucun son.

– Ah ! je veux bien *faire au collet* avec les plus malins de ces Parisiens, et celui qui me volera, eh bien ! il n'aura pas volé un imbécile. C'est ma bourse, où je mets mes profits ; car mes gains, mon père m'a fait jurer de les envoyer pour les placer dans le pays. Je m'étais dit, continua d'une voix émue le bon Mionnet, que quand il y aurait cent francs, j'irais voir si Robertine est toujours coquette ! Je ne veux point y penser.

Il ouvrit la bourse et tira du milieu d'une grosse poignée de sous quatorze pièces d'argent. Quand la dernière fut dehors et qu'il les vit si fièrement alignées en belle pile resplendissante, la sueur recommença à couler du front et une dernière escarmouche se livra entre la charité et l'avarice.

– Mamzelle Martille, s'écria-t-il d'une voix émue, oui, il faut qu'il y ait un Dieu, allez, et un bon ! Eh bien ! vous me promettez de le prier pour qu'il adoucisse le cœur de Robertine !

– Oui, mon bon Mionnet, mais votre argent est inutile ; il n'y en a pas assez. Soixante-dix francs ! Votre oncle a dit à maman qu'il fallait tout ou rien, parce que plus tard, dans trois mois ou dans six, il ne trouvera plus à louer aussi aisément.

Mionnet hésita un instant. Puis, avec une prestesse assez remarquable, je l'avoue, il remit les pièces dans la bourse, la bourse dans la poche ; il disposa son système de fortification, matelas et chevaux de frise, et, tout en recousant l'ouverture de la poche, il se mit à réfléchir profondément.

– Je connais, dit-il enfin, une belle et bonne dame, point parisienne ; on disait dans mon village qu'elle était sage et charitable. Je n'ai jamais voulu la revoir depuis que je suis ici, parce que, vous comprenez, j'étais là-bas un des plus gros du pays, et ici il ne s'en faut pas d'une bûche qu'on ne me traite comme un domestique. Je vais aller la voir et causer de tout ça avec elle.

L'enfant fit un signe de tête et Mionnet s'avança résolûment vers la porte. Mais là il s'arrêta. Aller, revenir, retourner, tout cela mènerait bien tard et ferait bien du chemin à parcourir, dans des rues sombres, si mal habitées ! La sueur recommença à couler à gros bouillons. Enfin, il tira son couteau et le mit tout ouvert dans une de ses poches. « Je me dirai que Robertine est là devant moi, pensa-t-il en tremblant de tous ses membres, et j'aurai du courage. »

Il descendit l'escalier en trébuchant et en maudissant Dieu de ce qu'il ne l'avait pas fait égoïste comme un Parisien.

V

JULIA

Mionnet arriva sans encombre chez M^{me} Romanelle.

– Tiens ! c'est toi, mon garçon, dit le vieux Nazaire. Je te reconnais bien. Tu es de ces gens de là-bas, du Nord, qui parlent une drôle de langue et qui vivent au milieu de la neige comme des sauvages.

– C'est bien ça, ou à peu près. Alors, puisque vous me connaissez, vous me croirez quand je vous dis que je veux parler à Madame.

– Je te crois bien, mon garçon, mais c'est impossible. Elle est bien dans son salon avec ton maître, mais elle ne veut recevoir personne d'étranger. Et donc, puisque tu me dis que c'est pour affaire, tu reviendras demain, mon petit.

– Mais je me tue à vous assurer que demain matin il sera trop tard. Il s'agit, puisqu'il faut tout vous dire, d'une brave dame et de sa fille, qui sont pauvres comme Job, mais bien honnêtes. On veut les mettre dehors demain, et la mère est malade, et elles ne savent pas où aller se loger. Voudriez-vous les faire mourir dans les rues ?

– Non, répondit le bon Nazaire un peu ébranlé. Mais on est domestique, mon garçon, pour obéir à ses maîtres, c’est la vieille loi.

– Et je croirais bien que ce sont des gens de votre pays, car la mère parle une drôle de langue, comme vous.

– Une drôle de langue ! s’écria le vieux Nazaire en se redressant. Et qu’est-ce que tu appelles une drôle de langue ? Que le tonnerre de Pézénas il m’écrase, si je ne pensais pas, là-bas, en vous entendant causer, que vous aviez dans la bouche une peau d’âne en guise de palais.

– Une peau d’âne ! s’écria Mionnet piqué à son tour dans son patriotisme. Que le grand diable de Bellebrune m’emporte si, en vous entendant crier, je ne crois point que vous avez une trompette dans le nez.

– Une trompette dans le nez, tounaire !

– Une peau de baudet dans la bouche, merdienne !

– Eh bien ! qu’y a-t-il donc, vous criez comme des oies effarouchées : voulez-vous me donner mon pardessus, Nazaire. Tiens, c’est toi, Barthélémy ; hé ! que viens-tu faire ici ?

– C’est cet imbécile-là, monsieur Belenclos, dit le vieillard, qui vient ici me dire des injures, et il faut qu’il soit plus fou que la folie pour croire que c’est là le moyen de m’engager à lui rendre le service qu’il me demande.

– En effet, Mionnet, tu oublies notre proverbe : on ne prend pas les mouches avec du vinaigre. Mais quel service avais-tu donc à demander à Nazaire ? Je ne croyais pas que vous vous connaissiez, et tu as l’air tout penaud.

– Ce n’est rien, murmura Mionnet en faisant un pas pour s’en aller.

– Rien, vraiment ? s’écria Nazaire. Il a complètement perdu le peu d’esprit qu’il a jamais eu. Il est venu me prier de lui donner l’occasion de parler à Madame ; ce n’est rien, cela ! Et pour sauver la vie à une bonne dame malade et à sa jeune fille, qui sont très pauvres et qu’on veut jeter demain dehors comme des chiens. Ce n’est rien cela ! Et c’est au moment où, pour m’attendrir le cœur, il me dit que cette dame est de notre pays.

– De votre pays ! dit Louis en tressaillant. Une dame malade, très pauvre, qui a une jeune fille ? Comment la nommes-tu, Barthélémy ?

– M^{me} Pons, répondit Mionnet d’un ton maussade.

– M^{me} Pons ! Allons, viens, Barthélémy !

– Eh ! non, dit Nazaire. Il a raison, c'est un nom de mon pays. Et il y en a beaucoup de Pons. Il a raison, madame les connaît peut-être, et s'il faut les secourir immédiatement !...

– Ne vous inquiétez pas, mon brave Nazaire, mon intention est bien de venir à leur aide.

– Eh ! non, non, il faut que Madame soit avertie. Je vous salue bien. Où dis-tu qu'elles demeurent, ces braves personnes ?

– Chez mon oncle Ploiehaye, rue du Faubourg-Saint-Jacques, n° 97.

– C'est bien, je vais présenter votre demande à Madame, qui ne me pardonnerait pas d'avoir laissé secourir une M^{me} Pons, de notre pays, par des Français.

– Vous avez raison, Nazaire, dit Louis en réprimant un mouvement de contrariété, mais je vais moi-même présenter Mionnet à M^{me} Romanelle.

– C'est plus exact, répondit Nazaire après un moment de réflexion, et, pourvu qu'elle soit avertie, c'est tout ce que je veux.

– Madame, dit Louis en rentrant au salon, je vous prie de m'excuser si je saisis toute occasion qui me ramène auprès de vous. Je viens de trouver, dans votre antichambre, un honnête garçon, mon secrétaire intime, Barthélemy Ploiehaye, qui désire intéresser à une belle œuvre votre belle âme qu'il nous a souvent entendus vanter, Stanislas et moi.

– Madame, dit Mionnet, c'est tout de suite.

– Tais-toi, Barthélémy, je n'ai pas besoin de toi pour expliquer l'affaire. Il s'agit d'une pauvre femme que l'oncle de Barthélémy, propriétaire, rue Saint-Jacques, veut mettre dehors. Le temps presse ; n'est-ce pas bien cela que tu m'as dit, Barthélémy ? Mais il est bien tard pour vous, qui êtes un peu souffrante, madame. Si vous le voulez bien, je vais, à l'heure même, voir ces pauvres gens en votre nom et parler au propriétaire. Et demain.

– Demain, dit M^{me} Romanelle avec un sourire expressif, je vous demanderai votre bras pour me conduire chez eux.

– Merci ! dit Louis en baisant tendrement la main de Marthe.

Louis et Barthélemy quittèrent le salon.

– C'est arrangé, dit ce dernier à Nazaire en traversant l'antichambre. Nous allons secourir M^{me} Pons et sa fille, au nom de M^{me} Romanelle... Et demain, je viendrai...

– Mionnet, descends promptement, dit Louis, donne l'adresse au cocher et monte, à côté de moi, dans la voiture. Tu me diras, chemin faisant, ce que tu sais de ces gens-là.

Nos personnages ne tardèrent pas à arriver. Louis Belenclos annonça au vieux Ploiehaie, qu'il avait à causer avec lui en redescendant. Il monta précédé de Mionnet, très-joyeux d'avoir concilié du même coup sa bienveillance, sa peur et son économie. Il frappa.

– Qui est là ? Est-ce vous, Barthélemy ?

– Oui, c'est moi, avec

Louis Belenclos lui serra violemment le bras.

– Avec quoi ? demanda Martille.

– Avec tout ce qu'il faut, répondit Mionnet en hésitant.

La fillette entr'ouvrit la porte, qui fut brusquement poussée, et Louis s'avança d'un pas rapide jusqu'au milieu de la seconde pièce.

L'enfant vint, en courant, se mettre devant lui, et le regardant avec des yeux brillants de colère :

– Que venez-vous faire chez nous, s'écria-t-elle d'une voix résolue. Nous ne voulons pas de vous. Allez-vous-en. Oh ! le vilain, continua-t-elle en jetant à Mionnet un regard de mépris, le vilain que nous aimions, et qui nous amène le plus méchant des hommes, celui qui a tué ma pauvre maman !

Le pauvre Mionnet balbutia ; puis, saisi par l'inattendu de la situation, il tourna brusquement les talons, descendit l'escalier comme s'il était poursuivi par le feu et courut se réfugier à l'ombre de la chandelle de l'oncle Ploiehaie.

– Vous êtes devenue bien jolie, ma mignonne Martille, dit Louis, qui la regardait en souriant, mais vous êtes bien méchante aussi.

– Il m'appelle sa mignonne ! s'écria l'enfant en frappant du pied avec colère. Je suis une furie, une mégère, une sybille pour vous ! Je voudrais être forte comme Goliath, et je vous tuerais. Mais je vais tant crier...

– Mais, Martille, je viens justement pour aider votre mère.

– Allez-vous-en, maman mourra en vous voyant. Allez-vous-en, continua l'enfant en le frappant de ses petites mains, ou je vais tant crier que les voisins viendront.

Louis l'écarta et s'avança vers la porte intérieure.

– Au secours ! à l'aide ! cria Martille, en le retenant par le paletot de toutes ses petites forces.

La porte intérieure s'ouvrit.

– Oh ! ma pauvre maman, dit l'enfant en cachant son front dans ses mains.

La porte s'ouvrit plus grande ; une femme de petite taille et d'une étrange maigreur parut et s'appuya contre le chambranle, comme s'il lui eût été impossible de se tenir debout sans aide. Sa longue figure, blanche comme le nénuphar, était entourée d'une épaisse masse de cheveux grisonnants dont les boucles tombaient en désordre sur ses épaules osseuses.

Elle était comme illuminée par de grands yeux longs, dilatés, cerclés de noir, dont les prunelles, noyées dans l'ombre, luisaient d'un éclat fiévreux.

– Qu'y a-t-il, mignonne ? demanda-t-elle d'une voix presque éteinte.

– Ah ! pauvre maman, c'est lui, le méchant, murmura l'enfant sans relever la tête.

– Quoi ! c'est lui ! Il a découvert notre refuge. Oh ! mon Dieu, un jour trop tôt ! Demain nous étions sauvées ! Que voulez-vous encore ?

– Je veux...

– Je n'ai plus rien à vous donner.

– Je veux vous aider ; et il faut que je vous parle.

– Rien, rien, vous ne pouvez plus rien exiger de moi.

– Il faut que je vous parle, vous dis-je, pour votre bien, pour le bien de Martille.

– Oh ! maman, ne l'écoutez pas. Il vaut mieux mourir de faim dans les rues. Chassez-le, maman, je mendierai. Dites-lui de s'en aller ; je vais crier si fort qu'il viendra quelqu'un pour le chasser.

– Vous entendez, madame, dit Louis avec une tranquillité parfaite, votre fille aime mieux que nous nous expliquions devant le commissaire de police qu'en tête-à-tête. Est-ce aussi votre avis ?

La pauvre femme ne pouvait pâlir davantage ; elle s'appuya plus lourdement contre le chambranle.

– Mais encore une fois, que me voulez-vous ?

– Encore une fois, je veux vous parler. Si vous aimez mieux que nous causions au tribunal correctionnel, devant les juges, par l’intermédiaire des avocats, qui savent si bien raconter les histoires domestiques, vous n’avez qu’à laisser mademoiselle crier à l’aise. Moi, cela m’est égal.

– Ah ! pauvre femme ! murmura la malade. Martille, mon enfant, laisse-nous. Va dans la première .pièce.

Elle rentra dans la chambre ; Louis la suivit et ferma la porte. L’enfant resta un instant devant cette porte, frappant du pied et grinçant des dents. Puis elle éclata en larmes et se précipita dans l’antichambre. Elle ouvrit toute grande la porte d’entrée, se jeta à genoux, se releva brusquement pour écouter si elle n’entendait pas quelque bruit dans la chambre de sa mère ou dans l’escalier et elle s’assit, les mains jointes, en entremêlant ses sanglots de lambeaux de prières et d’injures à l’adresse de Louis.

Celui-ci était resté debout, jetant un regard froid autour de la chambre aux murailles nues. Elle était meublée comme la pièce précédente, par une table et deux chaises, mais elle contenait en plus un vieux fauteuil, un petit poêle en fonte, un misérable lit en bois de noyer vermoulu et une petite couchette étendue au pied du lit.

La malade vint s’asseoir dans le fauteuil à côté de la table ; elle se laissa aller comme une masse inerte et s’étendit le long du dossier en poussant un profond soupir. Louis avait ramené ses regards sur elle et l’examinait froidement. Il se disait que ce misérable être, qui n’avait plus qu’un souffle de vie, qui se mourait de faim, de froid, d’épuisement, qui représentait enfin le méprisable faisceau de toutes les pauvretés et de toutes les faiblesses physiques, pouvait pourtant mettre obstacle à une destinée comme la sienne, pleine de si brillantes promesses.

La malade se redressa péniblement. Elle appuya sur la table ses deux bras tremblants et minces comme des fuseaux, tandis que ses mains blanches se pressaient contre le bois, comme si elle eût voulu y enfoncer ses longs doigts pointus. Toute sa physionomie avait la morne rigidité de l’épuisement : cette longue figure livide, de même que cette voix sourde et monotone, semblaient n’avoir plus assez de force pour s’animer.

Elle leva lentement la tête, tourna vers Louis Belenclos la jaune sclérotique de ses grands yeux dilatés et sa prunelle scintillante, la seule

chose qui parût vivre encore sur sa face.

– Je passe par-dessus tout préliminaire, dit froidement celui-ci. Je suis pressé, vous êtes souffrante. Si vous le voulez, nous ne ferons pas de rhétorique ni sentimentale ni indignée. Je suis venu vous demander un service.

– Je ne vous rendrai pas service, répondit la femme avec sa physionomie impassible et sa voix sans inflexion. Je suis au bout de mon existence, ma haine et ma colère n'ont plus de force pour se montrer, mais elles restent aussi énergiques que jamais. Vous m'avez pris mon bonheur et ma vie, vous avez été le plus vil des fourbes, le plus lâche des tyrans. Je n'ai pas encore pensé qu'il fût possible de vous pardonner, et c'est par crainte de céder que j'ai fui ce prêtre, votre frère.

– Bah ! bah ! Ce service que je vous demande, je vous le payerai le prix que vous voudrez, je suis riche, vous êtes bien pauvre, et Martille va rester dans la misère.

– Je refuse tout de vous. Votre richesse n'a pu être acquise que par des moyens honteux. D'ailleurs Martille n'aura besoin de rien. Après dix ans d'expiation, de silence et d'humilité, me sentant à la mort, j'ai écrit aux parents de Martille, à M^{me} Romanelle, sa marraine.

– Je l'avais prévu ; c'est bien cela que je craignais, pensa Louis en se sentant troublé, mais sans que rien, extérieurement, trahît la moindre émotion.

– De jour en jour, d'heure en heure, nous attendons une réponse. Mais je sais pourquoi elle tarde. C'est qu'on veut venir nous voir plutôt que nous écrire.

– Non, la réponse tarde parce qu'on n'a pas reçu les lettres ; et on ne les recevra pas. Vos parents à vous sont morts, votre père de désespoir, votre mère de honte.

La pauvre femme ferma ses grands yeux, et ses doigts parurent chercher plus énergiquement encore à s'enfoncer dans la table.

– Votre frère s'est exilé. Votre mari a été tué d'un coup d'épée de Cyprien.

– C'est faux, murmura la malade.

– Et de la désolation d'avoir perdu son enfant.

La femme ouvrit de nouveau les yeux et les fixa avec fermeté sur son interlocuteur, qui continua :

– Ramon Fabrège est devenu fou. M^{me} Romanelle a perdu son mari, et elle a fui le pays.

– Et c’est vous qui parlez avec ce sang-froid de tous ces malheurs dont vous êtes la cause.

– Moi, ou un autre, Julia.

– Vous, car je luttai contre cet amour criminel, et sans votre effroyable fourberie, ... qui m’a fait paraître coupable quand je ne l’étais pas...

– Enfin, nous avons dit que nous laisserions de côté tous les préliminaires ! Vous voyez que vous n’avez à compter sur personne que sur moi pour protéger Martille contre la misère, et vous savez où la misère mène les jeunes filles.

– Martille est courageuse, sage, intelligente et pieuse. Elle saura être pauvre avec dignité, et, elle comme moi, nous aimerions mieux mourir de faim que de recevoir rien de vous.

– Ainsi, vous ne consentez pas à me rendre service ?

– Non.

– A aucun prix ?

– A aucun prix ; quand vous vous traînez à mes genoux, quand vous agoniserez là devant moi !

– Il faut donc que je vous y force, comme autrefois.

– Comme autrefois ! dit Julia, tandis que ses joues livides se plaquaient de rouge ; non, ce n’est plus comme autrefois. Le bon, le noble Cyprien est mort. Je ne vous crains plus. Vous avez perdu votre pouvoir sur moi. Je refuse tout et je vous défie.

Louis Belenclos réfléchit un instant.

– Ecoutez-moi, dit-il avec une légère animation. Je ne suis pas naturellement cruel et je n’ai jamais fait le mal pour le plaisir de voir souffrir autrui. Mais vous me connaissez bien, je n’ai pas besoin d’hypocrisie en vous parlant ; j’étais né pour la politique, et je crois, comme les hommes d’État, que tout moyen est bon pour arriver au but. Eh bien ! je touche au but, à la fortune, à la puissance. Je ne vois plus devant moi que

deux obstacles. Il faut qu'ils disparaissent. En m'accordant ce que je viens vous demander, vous sauvez la vie à deux personnes.

Julia secoua la tête.

– Vous pouvez me nuire, vous dis-je, reprit Louis en élevant la voix, il faut que je vous désarme ; si vous refusez, eh bien ! je ne reculerai pas, je vous déshonorerai, oui, devant le monde entier.

Les points rouges s'agrandirent sur les pommettes de Julia, mais elle secoua encore la tête et répondit de sa même voix sourde, que nulle émotion n'animait :

– Qu'importe le monde entier ! Voilà dix ans que je le fuis et le méprise. Vous me dites vous-même que je n'ai plus de famille. Que peut me faire le reste de l'univers. L'estime seule de Cyprien m'était douce et nécessaire.

– De Cyprien ? seul ? dit Louis d'une voix incisive et en se baissant pour fixer son regard froid dans les yeux de Julia. Vous oubliez que vous avez une fille.

La malade fit un geste brusque, son regard s'alluma d'une flamme plus vive ; elle essaya de se soulever sur ses poignets appuyés à la table.

– Vous ne feriez pas cela, dit-elle. Je n'y avais jamais songé. Mais vous, vous-même, ne le feriez pas.

– Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

– Déshonorer une mère aux yeux de sa fille ! Ce serait une monstruosité. Non, vous, vous-même, vous ne voudriez pas le faire ? D'ailleurs, l'enfant ne vous croirait pas, et elle aurait raison, car je ne suis pas coupable, bien que les apparences m'accusent, murmura la pauvre femme en entendant un ricanement cynique de son interlocuteur.

– Elle me croira, vous le savez bien, parce que ce sera l'explication logique de bien des choses qu'elle ne comprend pas, qui l'ont frappée ; l'explication, par exemple, de votre conduite, de votre faiblesse à l'égard de mes exigences. Elle méprisera sa mère, je vous le jure, et, en même temps qu'elle, les conseils que cette mère lui a donnés, la vertu dont cette mère lui montrait l'exemple ! Et fiez-vous à moi pour utiliser son mépris de la vertu. Ah ! vous voulez lutter avec moi, lutter de haine, lutter de vengeance ! Et vous avez une fille, et vous êtes pauvre ! et vous êtes suspecte ! et vous allez mourir ! et vous voulez lutter !

La malade retomba dans son fauteuil lourdement, comme une masse inerte jetée de haut. Ses traits, jusque-là immobiles, se crispèrent ; ses paupières noircies se fermèrent sur ses yeux devenus vitreux. Un moment de silence régna qui n'était interrompu que par la respiration pressée et sifflante de la triste Julia. Quelques larmes jaillirent bientôt à travers ses paupières fermées ; elle joignit les mains en murmurant :

– J'ai eu tort, mon Dieu, d'invoquer la haine et la vengeance. Je suis vaincue. Que voulez-vous de moi ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

– Tenez, dit vivement Louis Belenclos, voici sur votre table une plume, de l'encre, du bien grand papier ; il paraît que vous aviez une bien longue confession à faire aux parents de Martille.

– J'ai demandé le meilleur marché, murmura tristement Julia ; un sou, c'est une demi-heure de travail.

– Tenez, dit Louis en tirant d'un portefeuille un billet de cent francs qu'il mit sous les yeux de la jeune femme.

Celle-ci souleva d'une main tremblante le couvercle du petit poêle allumé et y jeta le billet qui flamba.

– Que voulez-vous que j'écrive ? dit-elle.

– Votre orgueil est égoïste, et il fait bon marché des fatigues de votre enfant.

– Que voulez-vous que j'écrive ?

– Ecrivez donc deux lignes, n'importe lesquelles, mais qui prouvent que Cyprien vous a aimée, que son amour a été payé de retour.

– Jamais je n'écirai cela ! dit Julia en laissant retomber la plume qu'elle avait prise. Vous savez bien que ce n'est pas vrai, comme vous l'entendez.

– Mais, s'écria Louis d'une voix irritée, oubliez-vous donc ce que je vous ai dit ? La vie de deux créatures dépend de ce billet ! Eh bien, j'ajoute : Vous êtes l'une des deux. Ecrivez.

– Non, qu'importe ! je n'écirai pas cela.

– Malheureuse ! s'écria Louis en lui saisissant le poignet et en le serrant avec une sorte de fureur, il le faut !

Julia ne put retenir un cri. La porte s'ouvrit et Martille se précipita en bondissant jusqu'auprès du fauteuil.

– Vous avez appelé, maman, vous avez crié ! Ce méchant vous faisait mal, n'est-ce pas ?' Ah ! tenez, votre pauvre bras est tout rouge, comme le jour où il l'a pressé de rage pour vous forcer à écrire à notre ami Cyprien de revenir de son pays. – Ah ! maman, qu'est-ce qui peut donc vous forcer à lui obéir ainsi ?

– L'enfant est vraiment prête pour les explications, dit Louis d'une voix sarcastique.

– Ce n'est rien, Martille, dit Julia en frémissant, tu auras mal entendu. Mon bras est rouge de froid ; le poêle s'éteint. Mais va-t'en ; plus tard nous causerons. Je n'ai plus que quelques mots à dire.

– Laissez-moi auprès de vous, ma petite maman ; je n'ai pas peur de lui, moi, dit l'enfant en saisissant une paire de ciseaux sur la table. Dites oui, et je le forcerai bien à partir.

– Laisse là ces ciseaux ; nul danger ne me menace.

Elle tendit les bras. Marthe se précipita et couvrit sa mère de baisers.

– Va-t-en maintenant.

L'enfant s'éloigna lentement, à reculons, et en tenant fixés sur Louis ses yeux noirs qui brillaient comme le diamant. Elle s'arrêta un instant sur le seuil de la porte et elle dit d'une voix grave :

– Je deviendrai une grande fille un jour, et je demande tous les jours au bon Dieu de devenir fort belle, afin d'avoir beaucoup de courtisans qui recherchent ma main, Je ne choisirai pas le plus beau ni le plus riche, quand il serait le fils d'un roi, mais le plus vaillant ; et j'annoncerai partout que je serai la femme de celui qui déposera votre tête à mes pieds.

Elle agita son petit bras d'une façon menaçante et ferma la porte.

– C'est une véritable légende, dit Louis en riant ; mais je n'ai pas le temps de m'en réjouir. Voyons, voulez-vous écrire ?

– Pas cela, répondit Julia. Vous devez comprendre que la crainte d'être déshonorée aux yeux de mon enfant ne peut m'engager à fournir des preuves mensongères, mais irrécusables, de ma honte.

– Au fait ! elle a raison, murmura Belenclos en se promenant de long en large. Voilà ce que c'est que la vertu ! Je voulais tenir la promesse que j'ai faite à cet imbécile de Stanislas. Ma foi, tant pis pour Cyprien ; tant pis pour Julia ! Vous êtes logique, dit-il à haute voix. Changeons de texte. Écrivez-

moi une lettre, à moi, oui ; supposez que vous soyez sur votre lit de mort et que vous écriviez à votre bienfaiteur, Louis Belenclos.

– Que voulez-vous dire ?

– Voyons. Je vais dicter, écrivez :

« Vous tressaillez, mon ami, en reconnaissant mon écriture. Vous avez pu me croire morte, je n'étais qu'ingrate, ou plutôt non, je ne voulais pas être plus longtemps à la charge de votre généreuse amitié. Maintenant, voilà la mort qui s'approche, je suis sur mon lit d'agonie, à qui pourrais-je me fier, sinon à vous, mon cher Louis, le meilleur, le plus délicat, le plus noble et le plus dévoué des amis ?... »

– Oh ! murmura Julia, tandis que de grosses gouttes de la sueur d'angoisse descendaient le long de ses joues, il me semble que c'est me rendre complice de bien des crimes que d'écrire d'aussi affreux mensonges.

– On ne m'accusera pas, du moins, ma chère madame, de lésiner sur les adjectifs, dit en souriant Louis, qui retrouvait toute sa gaité. Continuons, il en reste encore à placer :

« C'est donc à vous, dont l'affection fut toujours si pure et si austère. »

Louis ne put retenir un éclat de rire.

« Oui, c'est à vous que je confie ma fille. »

– Je n'écirai pas cela ! dit Julia avec fermeté. Moi, j'ai bien voulu souffrir et vous pouvez me martyriser, mais je ne veux pas engager l'avenir de Martille. J'aimerais mieux être déshonorée même à ses yeux.

– Eh bien ?

– Eh bien ! sais-je si, à l'aide de ces paroles et de tous vos avocats, vous ne pourriez pas obtenir, après ma mort, la tutelle de l'enfant.

Louis haussa les épaules.

– Changeons donc la phrase :

« C'est à vous que je laisse le soin de protéger ma fille. »

– Non, dit encore Julia, je ne veux pas que vous ayez le moindre droit sur elle. Que ne peut-on craindre d'un homme aussi vil que vous !

Eh ! dit Louis, toujours en souriant, je ne suis pas un libertin, je ne suis qu'un ambitieux et je n'ai les qualités que d'un homme d'État.

Mais voyons, reprit-il d'une voix plus sèche, finissons-en, s'il vous plaît :

« Je laisse le soin de chercher les parents de ma fille. Vous le voyez, mon ami, la mort même ne me rend pas oublieuse de vos vertus, et n'ayant rien à vous léguer en souvenir de moi, je vous lègue cette mission sacrée ; je vous donne la récompense que votre noble cœur eût désirée.

« Adieu, nous nous reverrons dans un monde meilleur. Aimez bien Martille. N'oubliez pas la malheureuse

JULIA. »

En post-scriptum :

« Je confierai cette lettre à M. Ploiehaye, qui saura bien vous trouver. »

– Voyons, continua Louis en prenant le papier. C'est bien cela.

A ce moment, on frappa à la porte. Louis alla l'ouvrir en disant :

– Pliez, cachez et mettez l'adresse :

« *A Monsieur Louis Briche-Belenclos,*

Aux soins de M. Ploiehaye. »

Julia leva les yeux. Louis tournait le dos et marchait vers la porte. Elle écrivit rapidement quelques mots au verso de la feuille et la plia.

Louis trouva sur le seuil Mionnet, qui lui dit rapidement et à voix basse :

– Nazaire est en bas. Mon oncle n'a pas voulu le laisser monter.

– Ouf ! murmura Louis. Il était temps. Je descends immédiatement. Tais-toi.

Il revint auprès de Julia. Martille le suivait.

– Eh bien, madame, est-ce prêt ? Bien, merci. Je vous promets que nous ne nous verrons plus.

Il sortit. Martille alla fermer toutes les portes et revint couvrir sa mère de baisers.

– Mon enfant, dit celle-ci, il faut fuir encore. Demain de grand matin, tu porteras au propriétaire ces deux médaillons d'or, tu les lui vendras après en avoir retiré les portraits qui sont celui de ton père et le mien. Nous prendrons le premier venu qui voudra bien porter nos meubles, et nous irons, au hasard, chercher un logis.

– Eh *biengue* ! monsieur Belenclos, avait dit Nazaire qui attendait dans la loge, et ces compatriotes ? Je n'ai pas voulu me coucher sans savoir ce que c'est que ces Pons.

– Ma foi, dit Louis, je sais seulement que ce sont des gens bien dévots. Il y a là un curé qui n’en finit pas. J’ai attendu longtemps, et on m’a dit, enfin, qu’on ne pouvait voir personne ce soir. Me voilà. Nous remettons, si vous voulez, Nazaire, nos visites à demain. Ploiehaye n’est pas un Turc, que diable !

Il sortit, fit monter Barthélemy à côté du cocher, et renvoya la voiture vide. Pour lui, il accompagna Nazaire jusqu’à la porte de M^{me} Romanelle. Il attendit quelque temps sous une porte voisine. Voyant qu’il n’avait pas à craindre une nouvelle expédition du vieil huguenot, il revint chez le père Ploiehaye, avec lequel il causa longuement.

VI

MIONNET.

Le lendemain, de grand matin, Mionnet introduisit dans le cabinet de Louis Belenclos un homme mal vêtu, vigoureux, de haute taille, dont la figure couperosée, le front carré, les yeux noirs et hardis, la physionomie mâle faisaient songer à un soudard sans préjugés plus qu’à un vil coquin sans courage. C’était Lazare Pastalès, le beau Lazare, comme on disait dans son village de Languedoc vingt ans avant le temps où nous sommes arrivés, dix ans avant l’époque où la haine de Ramon Fabrège et le mépris public, qui en avait été la suite, l’avaient démoralisé et poussé insensiblement vers le bagne. Lazare était à Paris en rupture de ban, Louis Belenclos ne l’ignorait pas. Il savait aussi que cet aventureux personnage revenait d’Italie, où, pendant la guerre et sous des cocardes variées, il avait fait divers métiers qui exigeaient moins de délicatesse que d’audace. On assurait même que ce condottiere attardé avait été bien près d’être pendu. Louis abusait de tous ces renseignements pour se faire rendre par Lazare

des services dangereux sur lesquels il ne se croyait pas tenu à lui demander son avis. Il le payait généreusement d'ailleurs, car c'était là sa théorie, qu'il appelait perfectionnée : tout faire, mais sûrement ; mettre les gens en position de ne rien refuser, leur demander tout, mais les remercier ou les récompenser comme s'ils avaient été libres de refuser.

Mionnet, après avoir introduit Lazare, courut vers le petit cabinet portemanteau dont, à l'aide de quelques coups de vrille et de couteau, il était parvenu à faire un observatoire. Il en sortit environ un quart d'heure après, pâle et défait. Il vint tomber sur une chaise de l'antichambre, essuya ses joues couvertes de sueur et se précipita vers la porte d'entrée. Mais il se rappela qu'il n'avait ni chapeau ni habit. Il courut à sa chambre, située au bout de l'appartement. Quand il revint dans l'antichambre, il y trouva Louis qui venait de refermer la porte sur Lazare.

– Eh bien ! qu'y a-t-il donc, Barthélémy ? tu es jaune comme un citron et tu cours comme un fou ; que se passe-t-il ? as-tu le vertigo, comme on dit dans ton pays ?

Mionnet avait tressailli et pâli plus encore à l'aspect de son terrible maître. La vue de cette sérénité railleuse, après les horribles projets dont il venait d'entendre l'exposé, le confondit, il resta comme ébahi. Louis le regarda en fronçant les sourcils.

– Cet imbécile-là, pensa-t-il, a quelque notion sur la mauvaise réputation du personnage qui vient de venir ici. Il pèche décidément par excès de bêtise. C'est un danger aussi. Je m'en déferai. Eh bien, dit-il, tu ne m'as pas répondu.

Mionnet essaya de retrouver un peu de sang-froid.

– J'ai été malade toute la nuit, dit-il d'une voix tremblante ; je ne suis point à mon aise, vous le savez bien, quand il faut comme ça courir les rues, la nuit, dans ces vilains quartiers de Paris.

– Soit. Repose-toi. Tu vas entrer au bureau et travailler aux registres. Tu n'auras pas à craindre de rencontrer là des brigands et des revenants.

– J'aimerais mieux aller faire un tour de promenade.

– Vraiment !

– Pour prendre l'air. Je ne suis bon à rien ce matin, je ne distinguerais pas un 7 d'un 9. Je troublerais tous vos comptes ; un peu de promenade me

remettra.

– C’est impossible.

– Il le faut, répliqua Mionnet d’un ton plus vif en gardant toujours les yeux baissés, mais en sentant sourdre en lui la colère picarde. Je ne suis point venu ici pour travailler malgré la maladie. Je suis un esclave peut-être.

– Parbleu ! le dernier des esclaves.

– Alors, je demande mon compte et mon congé. J’aurai le droit de sortir peut-être ?

– Tu auras ton compte et ton congé, mais tu ne sortiras pas. Il n’y a que les domestiques voleurs qui cherchent ainsi à sortir brusquement. Il faut que tu fasses ta malle et que je la visite. Si tu ajoutes un mot, j’envoie chercher le commissaire de police en t’accusant de vouloir me dérober quelque chose, et je te fais retenir ici jusqu’à ce qu’on ait tout fouillé dans ta chambre. Choisis.

– Je ne crains rien, répliqua Mionnet d’une voix tremblante, car il avait, comme tous les paysans, une frayeur mortelle de l’autorité, une tendance invincible à voir dans ses représentants des tyrans inféodés aux puissants et nécessairement contraires aux accusés. Je suis honnête, continua-t-il, je ne vous ai jamais rien pris.

– Eh ! imbécile, qui te dit que je n’ai pas mis moi-même quelque chose à moi dans tes tiroirs pour pouvoir te faire prendre et jeter en prison quand je voudrai ?

Mionnet sentit sa gorge se serrer. Louis le prit par le bras et le poussa dans le bureau, dont il ferma la porte en disant :

– Tu ne seras libre qu’à midi. Tu as dix feuilles à copier. Je te surveille, prends garde à toi.

On ne saurait prendre trop de précautions contre les imbéciles, pensait-il.

Il rentra en souriant dans son cabinet, où il venait de préparer la mort de deux personnes.

Le pauvre Mionnet le savait. A l’une d’elles, à M^{me} Pons, il pouvait porter secours. Mais dans une demi-heure il serait trop tard. Il était dans une angoisse mortelle. La menace de Belenclos, dont il connaissait à cette heure toute l’impitoyable méchanceté, l’épouvantait. Il le voyait, en ce moment, préparant tout pour pouvoir l’accuser de vol, et avec une complète

apparence de raison. Et pourtant n'était-ce pas en ce moment même qu'on était en train de donner *le coup de la mort* à cette pauvre M^{me} Pons, la mère de cette bonne petite fille ?

Il se levait, allait pousser doucement la porte, – mais elle était bien fermée ; – il s'avavançait en marchant sur la pointe du pied vers la fenêtre, – mais elle était au deuxième étage ; – il songeait à jeter un billet, – mais la fenêtre donnait sur la cour ; – dans quelles mains, d'ailleurs, tomberait ce billet ? Dans des mains de Parisiens qui le livreraient à Louis Belenclos !

Et cet autre crime ! Ce pauvre Cyprien Framery, qui n'était pas mort et qu'on allait faire tuer, faire assassiner au moment où il revenait plein de gloire !

Mionnet cherchait à se souvenir des détails qu'il avait pu saisir de sa cachette. Oui, oui, ils ont bien dit entre eux que ce sera pour dimanche. On se débarrassera du caporal Catrou, ce pauvre Mamzelle, qui est le compagnon de route de Cyprien. Quant à Cyprien... après Melun... un endroit désert... la Fontaine-Ronde... la seule auberge à trois lieues de distance... le pays où on a assassiné le courrier de Lyon...

Sans doute, d'ici à dimanche, puisqu'on est au mercredi, on aurait le temps de le sauver. Mais si on parle avant le coup, le coup manquera ; on dira que ce n'est pas vrai et on poursuivra Mionnet comme calomniateur. Après tout, M^{me} Pons et Cyprien étaient-ils ses parents ?

Il n'avait pas encore calmé ses angoisses et arrêté ses incertitudes, à midi, quand Belenclos vint ouvrir la porte.

– Voici ton argent, va-t'en. Mais tu es naturellement bavard ; s'il te passe jamais par l'esprit de jacasser sur ce que tu as vu ici, fais bien attention à ce que tu diras. Tu sais que je suis l'ami des généraux, des ministres et des juges. Si tu as le malheur de mal parler, je te fais prendre. Je dis que tu as fait des faux dans mes registres, et, c'est vrai, je t'en ai fait faire exprès.

On frappa à la porte. Le vieux Nazaire entra.

– Madame, elle voudrait bien voir monsieur le plus tôt qu'il le pourra, dit le Languedocien.

– Ah ! dit Louis, quel contre-temps ! J'ai deux ou trois affaires de la dernière importance. Je ne puis immédiatement.

– Oh ! ça n'est *rrienque*. Je conduirai *biengue* Madame.

Il raconta alors d'une façon diffuse que M^{me} Romanelle venait de recevoir une lettre qui l'avait failli rendre folle, bref, une lettre de M^{me} Julia Fabrège, laquelle lettre courait par toute la France, depuis quinze jours, à la poursuite de M^{me} Romanelle. Et, chose merveilleuse, M^{me} Julia demeure rue du Faubourg-Saint-Jacques, 97.

On devine que Louis Belenclos faillit mourir de surprise en apprenant de Nazaire que la M^{me} Pons d'hier soir était vraisemblablement M^{me} Julia, femme de M. Pons Fabrège. On devine aussi la figure que Mionnet faisait pendant tout le récit.

Nazaire sortit.

– Va, pensait Louis. J'aime mieux que vous alliez sans moi vous escrimer contre le vieux Ploiehaye ; ma présence le gênerait et l'exposerait à s'embrouiller dans les mensonges que je lui ai si bien préparés. Je sors, Mionnet, dit-il à voix haute, tu peux partir. Je te dis adieu. Mais rappelle-toi ce que je t'ai dit. Il y a ici assez de lignes de ton écriture pour faire ruiner toute ta famille et te mener aux galères. N'oublie pas que je suis méchant.

Il s'éloigna en souriant. Mionnet tomba anéanti dans un grand fauteuil. Au bout d'un instant, il s'agita, releva timidement la tête, comme une tortue qui, n'entendant plus de bruit, allonge son museau hors de sa carapace. Il se dirigea d'un pas raide vers sa chambre. Il n'était plus temps de secourir la pauvre M^{me} Pons. Qu'est-ce que le pauvre diable de Mionnet pourrait jamais faire pour défendre Cyprien Framery contre un homme qui connaissait les juges, les généraux et peut-être l'empereur ? Rien. Il ferait donc mieux de ne pas s'en mêler. Il se mit à ranger, à plier et à déplier minutieusement son linge et ses effets. Bientôt la joie de cette occupation, si chère à l'homme des champs, apaisa une partie de ses soucis et de ses regrets.

Le soir arrivait quand il eut fini. Au moment où il partait, on sonna. Il ouvrit et se trouva en face de M. Ramon Fabrège, dont le regard clair et la physionomie sereine l'étonna. Il se rappelait cet homme dont l'air sombre et morne l'avait si souvent étonné au château de Questrecques.

– Je ne vous connais pas, dit le nouveau venu d'un ton bref, mais je viens, de la part de M. Louis Belenclos, chercher quelque chose.

– Ah ! moi, je vous connais bien, monsieur, vous êtes le propre frère de M^{me} Romanelle.

– Alors, si vous me connaissez, vous savez que je ne suis pas un voleur, laissez-moi entrer.

– Tiens, pensa Mionnet, si c'était un tour que ce maudit Louis-Marie Briche voudrait me faire.

– Vous hésitez ? dit Ramon en entrant et en fermant la porte. Ne me contrariez pas, continua-t-il en se pressant le front ; quand on me résiste, je suis méchant, et je ne veux pas l'être. J'ai besoin de toute mon intelligence en ce moment.

– Moi, répondit Mionnet en se reculant prudemment, je ne suis plus rien dans la maison, ainsi...

– C'est bon ; alors, montrez-moi le cabinet de votre maître. Je puis d'ailleurs vous prouver que c'est lui qui m'envoie : il y a sur la cheminée de son cabinet une lettre ouverte ; il m'a prié de venir la prendre.

– C'est une preuve ça, murmura Mionnet en conduisant Ramon dans le cabinet.

Il y avait en effet une lettre ouverte sur la plaque de la cheminée. M. Fabrège s'en saisit, la lut avidement ; puis, après s'être pressé le front et avoir gardé quelque temps les yeux fermés, il la relut lentement et en réfléchissant.

– Oui, c'est bien cela ! s'écria-t-il d'une voix presque joyeuse. Tout est bien indiqué ! Melun... La Fontaine-Ronde... Ah ! voici donc enfin le jour de la vengeance !

Il plia la lettre, la mit dans la poche de sa redingotte et s'enfuit comme s'il avait peur qu'on ne la lui reprît.

Derrière lui, Barthélémy s'éloigna en toute hâte, portant sa malle sur son épaule et se dirigeant vers la maison de son oncle. Il crut reconnaître, en passant dans la rue de l'Est, la voiture de Louis Belenclos. Il ne se trompait pas.

Louis était arrivé assez tard chez M^{me} Romanelle. Il comptait bien que l'impatience aurait gagné la jeune veuve et qu'elle ne l'attendrait pas. Il espérait pouvoir échanger sans témoin quelques paroles avec Ramon. Ses prévisions se réalisèrent. Marthe était sortie avec Nazaire, Flerine, qui,

depuis peu de jours, était devenue passionnée pour la solitude, et que d'ailleurs les sombres regards de Ramon effrayaient, Florine était rentrée chez elle. Louis trouva M. Fabrège seul au salon. Celui-ci se leva vivement en apercevant le nouveau venu. La lettre de Julia avait renouvelé toute l'âpreté de ses souvenirs. Il était en proie à une agitation indicible. Il se précipita vers Louis et lui saisit violemment le bras :

– Voici le moment venu de tenir ta promesse, dit-il d'une voix sourde. Donne-moi les moyens de tuer ton ami Cyprien !

– Je tiendrai ma promesse si vous tenez la vôtre, répondit Louis froidement et en regardant fixement son interlocuteur.

– Oui, tu veux les lettres que ma sœur Marthe a écrites à ce misérable Lazare ! Qu'en veux-tu faire ?

– J'ai entendu parler de cette affaire jadis, et je veux savoir jusqu'à quel point elle s'est compromise.

Ramon lui jeta un regard sombre où la colère commençait à s'allumer.

– Non ! non ! murmura-t-il en se pressant le front, pas de colère ! Je perds l'esprit avec la colère, et j'ai besoin de tout mon esprit. Il n'y a rien eu de grave, je t'assure. Marthe a toujours été aimante, mais fière et sage. Ah ! Lazare ! en voilà un aussi qui sait ce que c'est que la haine d'un Fabrège ! Ramon n'a jamais pardonné, jamais, jamais ! Il ne pardonnera jamais, jamais ! Lazare a voulu compromettre Marthe Fabrège. Il était beau et brave, oui, et quoiqu'il fût, comme moi, un fils de paysan, il avait l'air d'un chevalier. Mais nous ne voulions pas du mariage, c'était un huguenot. Il voulut y arriver par le scandale. Marthe l'aimait, mais elle obéit à notre père. Ah ! Lazare ! il sait ce que c'est que Ramon Fabrège. Je le forçai à rendre les lettres, toutes. Elles étaient à terre ; je les comptais avec mon pied gauche, et j'avais un pistolet armé à la main droite ! Lazare était brave et il tremblait. Et je le poursuivis, je l'insultai, je le déshonorai, je le poussai au mal, je le tentai et je le dénonçai, et je l'envoyai au bagne. Ramon n'a jamais pardonné ! Et toi, malheur à toi si tu nous a trompés ou si tu nous trompes. Tu vas avoir le paquet de lettres.

– Va, mon bonhomme, pensa Louis en regardant Ramon s'éloigner, je t'enverrai dans un endroit où tu retrouveras ton ami Lazare, et où il y aura des coups pour tout le monde. Si tu en réchappes, tu n'échapperas pas à

Bicêtre. Aide-moi à conduire ta sœur à l'autel et je t'aiderai, moi, à obtenir du gouvernement une place dans un cabanon.

Ramon revint, en tenant à la main un paquet assez volumineux.

– Voici les lettres, voyons ce que tu as à me dire.

– Vous pensez bien, dit tranquillement Louis, qu'avant tout, je cherche à ne pas me compromettre.

– C'est juste, tu n'as pas de vengeance à exercer.

– Peut-être ; mais en tout cas, je n'y tiens pas autant que vous. Il faut donc que vous ayez une certaine confiance en moi, puisque vous avez plus besoin de moi que je n'ai besoin de vous.

– Ah ! j'ai bien confiance en toi, répondit Ramon, avec un âpre sourire, car je sais que, si tu me trompes, tu n'échapperas pas à ma colère. Tu crois que je suis fou, continua-t-il en apercevant un sourire dédaigneux sur les lèvres de Louis ; oui, j'ai l'air hébété, mon esprit sommeille longtemps, et le monde entier m'est indifférent ; mais quand ma haine se réveille, ah ! je suis maître de moi ; et toi-même, qui te crois bien habile, je te jouerai.

– Voici ce que je vous propose : Vous allez me remettre ces lettres et me jurer sur votre honneur que rien ne vous fera jamais révéler un mot de ce qui se passe à cette heure entre nous. Maintenant, vous allez vous rendre chez moi ; vous chercherez, puisque vous êtes habile, un prétexte pour entrer dans mon cabinet ; vous trouverez, sur la tablette de la cheminée, une lettre ouverte. C'est la lettre d'un jeune compatriote qui m'a confié ses économies avant de se rendre en Italie. Il est resté longtemps blessé dans l'hôpital de Gènes, à côté de Cyprien Framery. Vous tressaillez ?

– Va, je t'écoute. Ces deux hommes reviennent en France ?

– Oui, mais le chemin de fer fatigue Cyprien, qui a été très grièvement blessé à la tête. Ils sont descendus tous deux à Lyon ou à Dijon, j'oublie où. Ah ! je négligeais de vous dire que Cyprien s'est engagé, il y a deux ans ; il est sergent ; vraiment, un ex-préfet ! Il s'est conduit comme un héros. Ne grincez pas des dents, c'est un héros !

– Tais-toi donc ! Quel intérêt as-tu à me faire perdre l'esprit ? Voudrais-tu me tromper ?

– Evidemment non, répondit tranquillement Louis, puisque vous devez me tuer en cas d'erreur, *vitam impendere vero*. Oui vraiment, du latin. C'est

ce qui me singularise parmi les financiers. Donc, ce jeune compatriote, caporal, du nom de Catrou, du surnom de Mamzelle, m'écrivit fréquemment et minutieusement.

– Et pourquoi ce commerce entre vous ?

– Parce qu'il est mon compatriote, parce qu'il a l'âme tendre, – l'art militaire développe autant de sentiments affectueux que la finance en détruit, – et parce que, ayant besoin de lui pour être renseigné sur les gestes de Cyprien, j'ai comblé ce caporal de marques d'amitié et fait fructifier son argent !

– C'est invraisemblable.

– Merci. Mamzelle m'écrivit comme il écrirait à son frère. Il me demande, dans sa dernière lettre, de lui envoyer un peu d'argent, car la marche, paraît-il, leur a fait beaucoup de bien ; ils doublent les étapes, attendu que Cyprien a la plus grande hâte de revenir à Paris pour revoir M^{me} Julia.

– Misérable ! s'écria Ramon en se jetant sur Louis ; et, avant que celui-ci ait pu faire un geste, il l'avait jeté sur le tapis et lui tenait la gorge serrée, en lançant des cris rauques.

Il se redressa et jeta sur sa victime, qui se relevait, un regard triomphant.

– Tu vois que je te tuerai quand je voudrai.

Louis, bien pâle, se secoua tranquillement et il reprit d'une voix un peu sourde, mais calme et égale :

– Vous verrez dans cette lettre l'itinéraire très exact de nos voyageurs, et tout particulièrement que, dimanche soir, ils comptent traverser, dans la soirée, un pays très pittoresque, très sauvage, qui se trouve entre Melun et Corbeil, et où, pendant l'espace de trois lieues, on ne trouve guère d'autre maison qu'un cabaret nommé la Fontaine-Ronde.

– C'est bien, dit Fabrège ; voici les lettres. Je vais chercher la tienne. Je te fais la promesse que tu m'as demandée. Je la tiendrai comme tu tiendras les tiennes.

Il resta un instant muet, et d'un ton embarrassé qui tranchait avec l'attitude qu'il venait d'avoir :

– Sais-tu, dit-il, s'il y a des contre-poisons contre l'arsenic ?

– Tiens, c'est une idée. On fera empoisonner Cyprien à la Fontaine-Ronde, et on sera ainsi...

– Ramon Fabrège n’empoisonne pas les hommes qu’il hait, dit le fou en se redressant. Il les combat, Mais il veut les faire souffrir dans tous ceux qu’ils aiment.

– Tiens, murmura Louis resté seul dans le sa-Ion, voilà de l’arsenic qui m’a l’air de convenir à Florine. et à mes projets.

Marthe ne tarda pas à rentrer. C’était bien Julia qui était, la veille, chez Ploiehaye, dit-elle ; mais elle n’avait pu découvrir ce qu’elle était devenue : un homme inconnu avait fait son déménagement dès le grand matin. Où était-elle allée ? Le vieil usurier n’en savait rien.

Toutes les émotions de la journée, la venue de cette lettre si peu attendue, les alternatives de crainte et d’espérance, la pensée qu’hier encore la Providence avait fourni une occasion de rencontrer la pauvre femme et la petite Martille, et qu’aujourd’hui/ces deux êtres étaient sans doute perdus pour toujours, en proie à toutes les angoisses de la misère et menacés d’un avenir effrayant, tout cela réuni jeta Marthe dans une véritable crise. Sa nature si fière, si ferme, céda ; elle fondit en larmes et se répandit en plaintes. La vue des marques rouges que portait le cou de Louis et le récit fort habile de l’accès de fureur de Ramon portèrent au comble l’émotion de la belle veuve. Louis, de son côté, fut délicat et tendre, si réservé et si charmant pourtant, que quand il quitta Marthe, il était certain qu’on ne tarderait pas à prononcer le mot d’hyménée.

Mais, avant cela, il fallait retrouver Martille et Julia. Il fut convenu encore qu’on allait mettre à leur recherche toute une troupe des plus habiles furets de la police parisienne. Enfin, Belenclos, qui voulait tout prévoir, et se garder contre les indiscretions de Ramon et du hasard, raconta à Marthe qu’il venait d’avoir des renseignements sur Cyprien, vraiment vivant. Mais, à cause de Florine et de Stanislas, il croyait devoir les dissimuler pendant quelque temps encore.

Puis il alla à la préfecture de police, où il donna des renseignements si précis que, le soir même, une douzaine d’honnêtes gens très rusés cherchaient sur la butte Montmartre une vieille coquine de soixante ans, accompagnant une belle fille qu’elle avait enlevée. On en trouva beaucoup – j’entends de vieilles coquines – mais dont Louis Belenclos, appelé en confrontation, ne se montra pas satisfait.

Mionnet avait trouvé son oncle dans un état d'irritation qui n'était pas sans mélange de quelque joie ; il avait reçu beaucoup d'injures, mais il avait fait une bonne affaire. M^{me} Romanelle, accompagnée de Nazaire, était venue l'interroger sur les gens du septième. Lui, il n'en savait rien, sinon que c'était une femme malade, qui n'avait pas payé et qu'il avait mise à la porte, comme c'était juste. La belle dame voulait absolument avoir des renseignements ; elle était comme une désespérée, elle avait monté jusqu'au septième, et elle avait pleuré. Elle était redescendue et elle avait dit : « Ce n'était peut-être pas elle. » Elle avait demandé de nouveaux renseignements. Lui, il ne savait rien, et il était ennuyé d'être là comme devant le commissaire. Alors il avait pensé à deux petits médaillons en or que la petite était venue lui vendre le matin même et qu'il lui avait payé leur belle valeur, à une pauvre pièce de cinq francs près ; car il était honnête, mais il fallait bien avoir son petit intérêt, et les conséquences. La belle dame avait de fins yeux, car elle avait vu tout de suite des lettres et des chiffres qu'il n'avait pas vus, lui, malgré ses lunettes « J.-P. 1846 » – Julia Pons, 1846, c'est la date de leur mariage ! s'était-elle écriée ! Et elle avait baisé les médaillons en pleurant plus fort que jamais. Il avait bien deviné qu'il ne ferait pas une mauvaise affaire ; et, en effet, il avait cédé le marché avec deux pauvres pistoles de bénéfice.

Après quoi la belle dame avait voulu absolument savoir ce que M^{me} Pons était devenue. Mais il n'en savait rien de rien : La petite était descendue de bon matin. Elle avait rencontré devant la porte un homme grand et fort, qui se chargea de déménager pour peu de chose.

Ils étaient partis, à droite ou à gauche, loin ou près, à Paris ou à la campagne, il l'ignorait ; il ne se mêlait que de ce qui se passait dans sa maison.

La belle dame était partie désolée. Le vieux domestique était revenu pour lui dire des injures, à lui Ploiehayé, dans sa propre maison. Il avait donc, en bon Picard, sauté à la gorge du Gascon, qui l'avait saisi au collet ; 'tant enfin que lui, propriétaire, dans sa propre maison, après s'être entendu appeler *Tron de l'air*, ce qui ne lui était jamais arrivé, avait eu la blouse déchirée et la mâchoire légèrement ébranlée. Mais il lui restait encore un beau bénéfice.

Mionnet essaya – prudemment – de savoir s’il était bien vrai que son oncle n’eût aucun renseignement sur le sort de Martille et de M^{me} Pons, et, après des miracles de diplomatie champêtre, il acquit la certitude que le père Ploiehaye avait pu obéir sans doute à Louis Belenclos et qu’il avait reçu de l’argent de celui-ci pour mettre ses locataires dehors et les confier à l’inconnu qui avait fait le déménagement, mais que bien sincèrement il ignorait ce qu’elles pouvaient être devenues.

Le lendemain matin, après avoir couché, moyennant finance, sur l’unique chaise de la loge de son oncle, Mionnet, restauré par un sommeil de dix heures, se retrouva tout aussi prudent, mais un peu moins effrayé pourtant. Il sentit renaître sa colère en se souvenant des paroles de ce coquin de Louis-Marie à Lazare : « Tu te trouveras là. Ploiehaye t’appellera pour porter, à un cinquième étage, le mobilier de M^{me} Pons. Julia ne pourra jamais monter toute seule des escaliers. Tu lui offriras tes services pour la porter. Dame, tout le monde glisse en ce pauvre monde, et surtout dans un escalier où l’on monte avec un fardeau. Je ne te demande pas de te faire grand mal, ni de la laisser tomber de très haut. Il n’est pas nécessaire qu’elle meure sur le coup et on peut lui laisser le temps nécessaire pour se réconcilier, à la hâte, avec son Créateur. » Mionnet comprit qu’il n’y avait plus rien à faire pour la pauvre femme. Mais il pouvait du moins, toujours prudemment et sans parler de son terrible maître, essayer de sauver Cyprien, ce brave Cyprien qui avait pris un drapeau à la bataille de Solférino. Mais à qui demander conseil en ces délicates conjonctures ?

Mionnet se dirigea vers la demeure de l’abbé Briche. Il n’y était pas. Une vieille servante, qui venait chaque matin, pour l’amour de Dieu, mettre le trouble dans les feuilles d’un sermon solennel que le bon abbé préparait depuis trois ans, assura à Mionnet qu’il ne rentrerait pas de bonne heure. M^{me} Romanelle l’avait envoyé chercher de bon matin et il avait fait dire à la vieille bonne qu’il allait avoir beaucoup de courses à faire. Mionnet, assez découragé, alla sonner timidement chez M^{me} Romanelle. Mais son aspect produisit un effet inattendu sur le vieux Nazaire qui, l’œil poché, et furieux, referma violemment la porte en criant avec une énergie méridionale :

– Fils de sangsue, bâtard de vampire, va rejoindre ton coquin d’oncle !

Mionnet comprit que le sentier de la vertu est semé de ronces, et, comme le temps était clair, il alla déjeuner au Luxembourg, au grand air, avec un beau pain blanc de deux sous. Il se sentait bien accablé sous le poids de la responsabilité qui pesait sur lui. Un instant, effrayé de sa solitude et des dangers que son héroïsme, si mitigé qu'il fût, pouvait lui faire courir, il songea à se jeter dans l'iniquité et à se ranger parmi les victorieux, en faisant humblement sa paix avec Louis Belenclos. Sa conscience, où les immortels principes n'avaient pu encore pénétrer, et son esprit, que les journaux n'avaient pas encore éclairé, ne lui fournirent pas d'argument suffisant pour lui permettre de se ranger dans le parti du plus fort. Il comprit d'ailleurs qu'il perdrait sans retour toute chance d'être aimé de l'honnête Robertine.

Il poussa un gros soupir et se dirigea vers la maison d'Eugène Malahieude. Il sonna, resonna, carillonna ; on lui avait assuré que le peintre y était, mais qu'il n'ouvrait qu'après avoir entendu sonner pendant un quart d'heure et encore les jours où, étant nerveux, il goûtait moins aisément les charmes d'une sonnerie prolongée. Eugène était sans doute dans une de ces méchantes dispositions, car Mionnet, après avoir agité le timbre pendant vingt minutes, passionnément, comme au temps où il était enfant de chœur, et plutôt pour son agrément de musicien que par l'espérance de voir paraître quelqu'un, Mionnet vit la porte s'entr'ouvrir.

– Que voulez-vous ? dit une voix brusque.

– Bonjour, monsieur Eugène ; c'est moi, ne me reconnaissez-vous point ?

– Non ; bonjour.

– Mais c'est moi, Mionnet Ploiehay.

– Ah ! bien ; qu'est-ce que tu veux ?

– Vous donner des nouvelles du pays, donc, répondit Mionnet en regardant prudemment autour de lui.

– Au diable le pays ! il m'a bien réussi, le pays ! Je n'ai que faire de nouvelles. Tu es une bonne bête ; tu es gras, donc tu es marié, cela me suffit. Mais tu es trop gras, c'est honteux. Il paraît que Robertine ne te fait plus enrager.

– Mais c'est de Robertine justement que je veux vous parler, reprit Mionnet en soupirant.

– Eh ! je me moque bien de Robertine ! Va-t-en, tu reviendras me voir quand tu auras assassiné le père Longuaveine, ton beau-père.

– Mais, monsieur Eugène... dit Mionnet en pâissant.

– Ah ! oui, je t'avais promis de faire le portrait de ton sixième enfant. Il n'est pas possible que vous en soyez déjà là, en deux ans !

Il referma brusquement la porte, puis la rouvrit.

– Allons, mon brave Mionnet, il ne sera pas dit que j'aurai, fait de la peine à un bon garçon. Tu étais presque aussi amoureux et aussi bête que moi, donne-moi la main. Mais, vois-tu, les nouvelles du pays me font mal. Je n'ai d'autre joie que de travailler sans relâche, de souffrir en me privant de tout, – tu ne comprends pas, – et d'entendre cette sonnette longtemps sonner en me disant ; « C'est peut-être elle, ou quelqu'un qui vient m'annoncer sa mort ! » parce qu'alors, crac ! Mais ce n'est jamais elle, c'est toujours un homme laid qui veut que je fasse son portrait, ou un garçon épicier qui me demande : « Et avec ça ? » Adieu. Tiens, voilà pour boire un coup ou deux à la santé des amoureux, mon bon garçon.

Il pressa notre Mionnet ébahi sur sa poitrine, le repoussa et ferma violemment la porte.

– Cent sous ! murmurait-il en essuyant une larme et en regagnant son atelier, c'est roide pour un homme qui n'a pas diné avant-hier pour économiser le prix d'une voiture ; et le gueux de Mionnet a autant de billets de cent francs que j'ai de gros sous ; mais on est gentilhomme. Il me semble que j'aurais volontiers dîné aujourd'hui. Bah ! qu'est-ce que c'est la faim ? ça agace un peu, et d'ailleurs il me semble aussi que quand j'ai très faim, je pense à mon estomac et moins à elle.

Mionnet descendit l'escalier d'un pas fier. La vertu avait reconquis tous ses droits sur lui. Eugène se moquait de Robertine, donc Mionnet avait eu tort d'être jaloux de lui. Eugène croyait Mionnet marié avec Robertine, donc ce n'était pas une espérance insensée que Mionnet nourrissait. Six enfants ! Notre ami passa plusieurs heures à rêver et quand il se réveilla, quand il oublia ses enfants pour se rappeler M^{me} Pons, Martille, Cyprien et Louis Belenclos, ce fut pour prendre une résolution qui lui parut folle, mais sublime.

Il alla dire adieu à son oncle, qui lui promit de garder sa malle, moyennant deux centimes et demi par jour, prix débattu. Il sortit, interrogea vainement quelques voisins sur le chemin qu'avait pu prendre M^{me} Pons, et il descendit en courant la rue Saint-Jacques.

VII

LE REMORDS

Le lendemain, Louis Belenclos écrivit à Stanislas qui le fuyait depuis quelques jours. Il lui disait gravement et brièvement : « J'ai tout lieu de croire que la vie de Florine est menacée. Je ne puis t'en dire plus. Je suis sur la trace d'un méchant complot. Mais va la prier de m'avertir dès qu'elle ressentira quelque souffrance. »

Stanislas courut chez M^{me} Romanalle. M. Ramon était seul au salon ; il se tenait penché sur une grande carte dont il piquait certains points en regardant un livre ouvert à côté de lui, et qui était intitulé : *l'Itinéraire des Étapes*. Stanislas fut frappé de la physionomie souriante, de l'œil clair et intelligent de M. Fabrège, qui le salua en disant :

– J'ai connu la famille de Lesurques. J'étudie les lieux où fut tué le Courrier de Lyon. Ma sœur est sortie pour faire des recherches avec l'abbé Briche,

– Et Mlle Florine ?

– Chez elle, répondit brusquement M. Ramon en reprenant ses études topographiques.

Il sembla à Stanislas que sa fiancée avait tressailli et rougi légèrement en l'apercevant, et qu'elle repliait avec une nuance d'embarras un journal dans lequel il crut reconnaître cette feuille remplie des louanges d'Eugène Malahieude.

– Ah ! dit-il avec un peu d’amertume, vous êtes fière qu’on ait fait de vous une muse, une muse qu’on admire dans tout Paris.

Florine lui tendit la main avec son sourire habituel, bienveillant et froid. La conversation continua vague, distraite, coupée par les rêveries qui paraissaient être devenues plus fréquentes en l’esprit de la jeune fille depuis qu’elle avait revu Eugène. Stanislas, lui aussi, sentait ses préoccupations s’accroître à mesure qu’il approchait de ce bonheur dont il se sentait si indigne. L’amour qui lui avait élevé l’âme, la pureté de la jeune fille qui l’avait aidé à comprendre la beauté morale, la confiance et l’estime que lui montrait Florine, tout lui devenait occasion de remords, poignants jusqu’à l’obsession. Il voyait dans la froideur même de sa fiancée une punition juste et providentielle de ses tentatives criminelles, de ses fourberies. Il se disait que l’aveu seul pourrait ramener la paix et la fierté dans son âme. Mais quelles seraient les conséquences de cet aveu ?

Après avoir quitté Florine brusquement, en sentant les confidences prêtes à lui échapper, il se rendit chez Louis. Celui-ci était absent, lui dit-on, jusqu’au lendemain.

Les deux jeunes gens ne se rencontrèrent que le lendemain soir chez M^{me} Romanelle.

Quand ils y arrivèrent, le salon était encore vide.

– Eh bien, dit Louis à mi-voix, j’espère que je suis un ami précieux, et que je paie mes dettes en riche monnaie. Seulement, ne m’interroge pas sur le danger qui menace Florine. Je veille, que cela te suffise.

– Merci, répondit Stanislas, je me fie à toi ; tu sais que ta conduite en cela te fera de moi un ennemi implacable ou un ami dévoué à jamais. Merci encore ; et je te demande pardon de t’avoir fui depuis l’autre jour. Mais tu as bien tenu la promesse que tu m’as faite, n’est-ce pas ?

– Quelle promesse donc ?

– La promesse d’abandonner tes projets contre Cyprien ?

– Ah ! bon ! Nous en reparlerons. D’ailleurs, cela ne te regarde pas. Je prends l’affaire à mon compte.

– Non, reprit Stanislas en s’animant, ce serait combler la mesure ! Cette fois, je ne veux plus de lâcheté. J’ai été ton complice, c’est moi jadis qui l’ai désigné à tes coups.

– Ta, ta, ta ! Mais ne crie pas comme un paon, tu te sers de phrases qui seraient dangereuses s’il n’était pas évident que tu récites des vers de tragédie.

– Assez de plaisanteries, parle, et ne me fais pas perdre le peu de calme qui me reste.

– Ma foi, j’ai fait tout ce que j’ai pu et j’ai passé deux heures dans un septième de la rue Saint-Jacques qui me rappelait désagréablement mon sixième de la rue Mouffetard. Mais il n’y a pas eu moyen. Julia m’a résisté. Je n’ai pas pu désarmer Cyprien suffisamment. Il faut, dans ton intérêt comme dans le mien, qu’il disparaisse.

Stanislas tomba, comme affaissé dans un fauteuil. Puis il se releva vivement.

– Eh bien, non ! cria-t-il avec colère, non, je ne le permettrai pas. Je m’y opposerai de toutes mes forces, dussé-je.

– Lui servir de garçon d’honneur quand il mènera Florine à l’autel.

– Eh bien, messieurs, dit Marthe en entrant, suivie de son frère et de son amie, vous paraissez lancés dans une discussion vive et intéressante. De quoi s’agit-il donc ? Voyons, monsieur Louis, distrayez-nous un peu, Florine devient si préoccupée, si morne ; et moi, dans mon anxiété, je crains de perdre l’esprit. Voyons, de quoi s’agit-il ?

– Mon Dieu, répondit Louis, de quoi pouvons-nous parler ici, si près de vous, en vous attendant, sinon de tendresse ? Mais vous me parliez de votre anxiété ?

– Oui, je cours depuis deux jours comme une folle. Rien de notre pauvre Julia ! Et mon frère qui m’inquiète ! Je le connais assez pour savoir qu’il rêve quelque chose de nouveau ! Enfin, votre frère l’abbé vient d’avoir une idée que je trouve lumineuse. C’est d’interroger tous les enfants qui fréquentent les catéchismes, les écoles gratuites, sur les gens qui ont emménagé dernièrement dans leur maison.

– Aie, l’animal ! se dit Louis, l’idée est bonne. Nous verrons demain à paralyser vos mauvaises intentions, monsieur l’abbé. Quant à toi, Stanislas, qui me menaces aussi, attends, mon garçon. C’est une idée excellente, continua-t-il à haute voix, sauf erreur. Nous l’examinerons. Mais maintenant permettez-moi de vous engager à ne pas vous préoccuper

davantage. Vous avez le teint animé, l'œil fiévreux, les étrangers vous trouveraient plus belle encore que tous les jours. Mais vos amis ne doivent pas être égoïstes, et le docteur Belenclos prohibe les idées noires.

– C'est un aimable médecin, dit Marthe en lui souriant affectueusement, et je prierai son parent, mon ami monsieur Louis, de le remercier de son amicale ordonnance. Mais voyons votre discussion, une discussion intéressante, si j'en juge par la figure animée de M. Stanislas.

– Il est vrai, madame, dit vivement celui-ci, que je suis un peu indisposé. Si mademoiselle Florine voulait me permettre de lui dire quelques mots en particulier, je me fie à Louis pour vous narrer l'histoire. Je prendrais congé de vous.

Marthe sourit.

– N'est-ce pas, dit prestement Louis, qu'il est bien poli. Mais il faut lui pardonner ; l'approche du bonheur lui fait tout oublier. Ne lui permettez rien, mademoiselle, croyez-moi. D'ailleurs, vous êtes un des juges de la discussion.

– Écoutons donc, Stanislas, dit Florine, enchantée peut-être d'échapper à un tête-à-tête.

– Quand j'aurai fini tu seras libre de faire les confidences les plus folles, continua Louis avec un sourire railleur.

Stanislas s'assit après avoir jeté sur sa fiancée un regard soumis et attristé, et il écouta distraitement d'abord, puis bientôt avec angoisse, le récit de Louis.

– Il y avait hier soir une toute petite réunion chez un aimable bas-bleu de la rue Cassette. Vous ne la connaissez pas, je crois, mesdames ; en tout cas, je ne veux pas vous la nommer, de peur de vous amener à reconnaître le comte et le vicomte dont il va être question. Car il y a un comte et un vicomte, et entre eux deux une aimable brunette. Ce n'est pas une blonde, n'est-ce pas, Stanislas ? non une belle brune, que je nommerai Agnès, pour la rendre à jamais méconnaissable.

Agnès adore le comte qui l'aime un peu, et elle est aimée passionnément par le vicomte qu'elle n'aime guère. Vous voyez la position. C'est bien cela, n'est-ce pas, Stanislas ? Que pensez-vous qu'il arriva ?

– Le vicomte cherche à tuer le comte.

– Justement. Mais comme ce vicomte manquait de bravoure, – je dis bien tout, n’est-ce pas, mon cher – il ne chercha pas à lui mettre vaillamment un peu de fer dans l’estomac, mais à le pousser par derrière dans quelque grand trou.

– Le vilain homme, murmura Marthe.

– Attendez. Le comte fut sauvé. Alors, le vicomte qui était aussi sournois que peu vaillant, aussi habile que riche, paya quelques coquins d’esprit qui végétaient dans son entourage. Ceux-ci (à l’aide d’une série de manœuvres, tellement fines et tellement immorales que mon pauvre esprit n’a pu ni voulu en garder le souvenir) travaillèrent à discréditer le comte dans l’estime d’Agnès. Ils y réussirent.

– Il y a une chose que tu ne dis pas, s’écria Stanislas d’une voix tremblante qui essayait en vain de paraître calme, c’est que le comte prêtait, par certains côtés, le flanc à la médisance.

– Oui, reprit froidement Belenclos, et c’est pourquoi le vicomte le fit calomnier. Car c’est une chose remarquable, continua-t-il avec un sourire d’une étrange expression, que la Providence nous punit toujours d’un peu de mal que nous avons fait, et qu’elle emploie souvent pour cette digne œuvre l’entremise de gens très coquins dont elle se réserve la punition dans l’autre monde. Il y a des gens qui aiment mieux cela. dans le doute. Mais je continue. Agnès perdit un peu de son estime pour le comte, son fiancé, et un peu de ses espérances de bonheur, mais elle continua d’aimer.

– Pauvre fille, murmura Florine.

– C’est alors que le vicomte se montre. dans toute sa splendeur ; il faut dire aussi qu’il était aidé par d’habiles gens. C’était bien cela, n’est-ce pas, Stanislas ?

– Oui, par d’habiles coquins, répondit celui-ci d’une voix rauque.

– C’est ce que je disais. Le vicomte songea à quelque chose d’assez fort : il exploita ou plutôt fit exploiter et développer tous ceux des défauts du comte qui pouvaient l’éloigner d’Agnès, toutes celles de ses qualités qui pouvaient lui faire prendre Agnès en dédain ou en indifférence.

– Eh bien ! demanda Marthe avec intérêt.

– Il réussit cette fois. Le comte quitta Agnès.

– Vos deux hommes sont deux misérables, dit M^{me} Romanelle d'un ton dédaigneux.

– Moi, je sais bien ce que j'en pense, dit Louis. Mais que pensez-vous de mon vicomte, Florine ?

– Il me semble toujours, répondit celle-ci en haussant les épaules, que de tels monstres sont hors de l'humanité.

– Attendez la fin, dit sourdement Stanislas. Excusez-moi, continua-t-il en s'éloignant du cercle lumineux tracé par le feu et les lampes de la cheminée, j'ai un peu chaud. Continue, Louis, et tâche de raconter la seconde partie de l'histoire aussi minutieusement que tu as mené la première.

– Il faut dire, pour la défense du vicomte, qu'il aimait sincèrement, passionnément, follement. Si bien que le comte ayant disparu, Agnès, après avoir convenablement porté le deuil de ses illusions et de ses fiançailles, se laissa toucher par cet amour.

– C'est bien étrange, murmura Florine.

– Non, reprit avec animation Stanislas, car Louis ne vous dit pas que son... vicomte avait senti son âme s'élever avec son amour, que son intelligence, son caractère s'étaient purifiés à côté de cette pure... Agnès ; qu'il était devenu délicat, sensible, d'une délicatesse morale qui touchait à la sainteté, d'une sensibilité je dirai presque virginale, si bien qu'après avoir longtemps, prudemment et lâchement lutté.

– Quelle animation ! s'écria vivement Louis. Heureusement, ces dames savent que tu as depuis plusieurs jours quelques accès de fièvre causés par le printemps, l'impatience et l'amour ; sans quoi, elles ne pourraient comprendre l'action que tu déploies dans ce récit. Laisse-moi continuer, cela vaut mieux, mon cher... Je continue ta phrase... si bien qu'un jour, poussé par un remords âpre, tournant à la folie et à la manie, il vint tout avouer à Agnès.

– Oui, c'est cela, murmura Stanislas.

– Eh bien ! la question était de savoir si Agnès devait lui pardonner ou le chasser. Que jugez-vous, madame ?

– Elle devait lui pardonner, l'amour peut l'excuser et le vicomte a réparé sa faute par sa franchise, dit Marthe.

– C’était mon opinion. Mais d’autres disaient qu’Agnès ne pourrait jamais oublier cette lâcheté, cette série de sornioises et viles ruses qui l’avaient fait tant souffrir et lui avaient enlevé cruellement un amour qui avait été si grand et si doux. Que jugez-vous, Florine ?

– Je pense comme ces derniers, répondit froidement celle-ci. Agnès ne peut oublier.

– Et vous pensez, dit Stanislas d’un ton qui avait quelque chose de suppliant, qu’un amour pareil, si passionné, si dévoué, ne pouvait pas l’excuser ?

Florine avait baissé la tête en réfléchissant.

Ramon était resté absolument indifférent à tout ce qui s’était dit. Les trois autres semblaient attendre avec émotion le résultat des réflexions de la jeune fille.

– Eh bien ! non, non, dit froidement Florine. Je veux bien croire à votre dieu, à l’amour, à cette mystérieuse puissance qui produit des tendresses et des dévouements, des sacrifices que l’amitié ne peut expliquer et que l’estime ne saurait suffisamment récompenser. Mais je ne reconnais son existence que s’il pousse à une générosité plus grande, à un dévouement plus persévérant, à un plus noble sacrifice. Cette passion, qui emploie la bassesse et le crime pour se satisfaire, ce n’est pas l’amour, c’est l’égoïsme. C’est une passion comme l’ivresse, la gourmandise ou l’avarice, aussi honteuse, aussi haïssable. Votre vicomte est un misérable qui pourrait invoquer pour voler la bourse de son ami les mêmes excuses que l’amour lui fournit pour dérober au comte sa fiancée. Il lui eût pris sa femme au nom du même amour et avec les mêmes excuses.

– Vous avez raison, et je me range à votre avis, dit M^{me} Romanelle, qui se souvint de Julia. Mais qu’avez-vous, monsieur Stanislas ? On croirait que vous allez vous trouver mal.

– C’est vrai, répondit celui-ci d’une voix éteinte, je souffre un peu. de la chaleur.

– Eh bien ! dit Louis, n’avais-tu pas quelque confidence à faire à mademoiselle ?

– Demain, plus tard, s’il vous plaît. Permettez-moi de vous saluer.

Il se leva lourdement et s'éloigna sans lever les yeux. Louis, après quelque apologie, prit congé et sortit. Stanislas avait déjà quitté l'antichambre. Louis y trouva Ramon qui l'avait suivi et qui lui dit à mi-voix en le regardant fixement :

– Tu n'as pas reçu de nouvelles lettres ?

– Pas la moindre.

– C'est toujours demain soir qu'ils doivent quitter Melun ?

– Oui.

– Il y a deux routes, mais j'ai bien étudié le pays. Tu sais ce qui t'attend si tu m'as trompé ou si tu l'as averti ; j'ai pris mes précautions.

– Lesquelles ? Mais qu'importe, je ne vous ai pas trompé.

– Quand me rendras-tu ces lettres de Marthe à Lazare ?

– Mais quand vous voudrez. A votre retour.

– Et, demanda Ramon, tu es bien sûr que l'arsenic que donnent les pharmaciens, même en province, est le même que celui dont on se sert pour tuer. les rats.

– Hé ! là ! pensa Louis, j'ai besoin de Florine, c'est un otage ; elle me garantit contre les velléités de remords de ce vertueux Stanislas. Heu ! répondit-il, l'arsenic est une drogue arriérée ; on ne s'en sert plus guère que quand on veut procurer à ses ennemis une jeunesse éternelle et les rendre gras à jamais. Si vous voulez, à votre retour, nous causerons morphine ou bruccine. D'ailleurs, il ne faut pas courir plusieurs. rats à la fois.

Ramon s'éloigna la tête basse. Louis descendit en se frottant les mains. « Je ne crois pas, se dit-il, que notre Cocquempoix songe à se confesser, maintenant qu'il a vu qu'on lui refusera l'absolution. »

Le lendemain, quand Belenclos rentra chez lui, vers la fin du jour, on lui apprit que Stanislas était venu plusieurs fois, qu'il avait paru désolé de ne pas le rencontrer et qu'enfin il était entré dans le cabinet, où il attendait.

– Sacrebleu ! mon pauvre Stanislas, quelle mine tu as ! tu as l'air d'un spectre, dit Louis en approchant de son ami.

– Je suis brisé, répondit celui-ci d'une voix sourde, je suis fou, je crois. Je n'ai pu rester chez moi, je ne sais où j'ai passé ma journée, j'ai couru dans les églises, je suis venu plusieurs fois ici, me voici. Et Cyprien ?

Louis tira tranquillement sa montre.

– Dans quelques heures, le dernier obstacle n'existera plus.

– Voyons, Louis, je t'en supplie, ne commets pas ce crime. Ou bien seulement dis-moi où et quand il doit être commis. Je retrouverai des forces pour courir à l'aide de Cyprien.

– Jamais, répondit Belenclos du ton d'une inébranlable conviction. Mon malheur veut qu'au lieu d'avoir en toi un aide, au moment où je travaille à te donner ce que tu regardes comme une félicité suprême, je trouve un adversaire. Hier, déjà, tu m'as forcé à te traiter comme un enfant, à te montrer, par une preuve irrécusable, la sottise des aveux ; aujourd'hui, tu me forces à te traiter comme un homme pusillanime, à qui l'on ne peut même pas confier les précautions prises pour son salut et son bonheur. Soif. Je suffirai seul à la tâche. Tu ne sauras rien ; mon amitié délicate t'évite même le fardeau de la plus légère complicité.

– Mais n'est-ce pas moi qui ai attiré sur lui toute ta cruauté ! N'est-ce pas moi qui t'ai aidé à persécuter ce pauvre garçon, si brave, si aimant, si inoffensif, qui croyait si généreusement à mon hypocrite amitié ! Quel mal a-t-il jamais voulu me faire ! Quelles marques d'affection ne m'a-t-il pas données ! Et dans quel abîme de misère ne t'ai-je pas aidé à le jeter depuis cette nuit de neige où, lâchement, lui si misérable et à moitié mourant, je voulais le tuer ! Ah ! tu as bien raconté hier toute cette intrigue à l'aide de laquelle nous l'avons chassé du pays, après l'avoir torturé et déshonoré. Et la pauvre Rose-de-Noël, combien ne l'ai-je pas fait souffrir ! Et quand je pense qu'en ce moment même, ce pauvre et brave garçon tombe sous les coups de gens que j'ai armés et payés !

– C'est un véritable coq-à-l'âne. Tu es malade, va te soigner, et laisse-moi tranquille ; mais, en tout cas, ne crie pas comme une oie en détresse, dit froidement Belenclos.

– Eh ! oui, je suis malade, je le sais. J'ai la tête en feu et le cerveau comme dans un buisson. Mais je sens là, au dedans de moi, dans mon âme, oui, quelque chose qui parle, qui se plaint, qui m'humilie, qui me conseille, oui ; je l'entends sans cesse ; et toujours c'est de crime et de vertu qu'il s'agit. Et ma maladie, ma folie n'est venue que parce que j'ai lutté contre cette voix. Crois-tu que je n'ai pas répondu tout ce que tu pourrais répondre. Ah ! j'ai été cent fois plus éloquent que tu ne pourrais l'être, et tu ne peux

plaider aucune circonstance atténuante que je n'aie pas plaidée. C'était inutile. L'œil limpide et pur de Florine était là qui me regardait sans cesse, et il me faisait honte de mes sophismes. Plus je m'approchais d'elle, si délicate, si sincère, plus je rougissais de moi ! Est-ce la maladie cela ? c'est le remords.

– Voilà un gaillard qui a juré de me convertir au surnaturel, murmura Louis en haussant les épaules. Voyons.

– Tu ne me comprends pas. Crois-tu que je me comprenne moi-même ! Mais quand je suis près d'elle, ah ! comme je suis convaincu sans avoir besoin de comprendre ! Comme je sens que je salis sa main en y posant mes lèvres, que j'empoisonne l'atmosphère qui l'entoure ! comme je sens qu'elle ne m'aime pas, et c'est la punition. Comment ce noble cœur pourrait-il s'attacher à une âme basse comme la mienne. L'instinct que Dieu a mis dans tous les êtres l'avertit.

– Ça, c'est raide, murmura Louis. Le monde finirait bien vite, si cet instinct-là ressemblait à l'odorat.

– Et j'ai beau lutter, je sais qu'une seule chose peut encore me sauver, le dévouement ou la franchise ; il faut que j'aie risquer ma vie en sauvant celle de Cyprien ou que j'aie confesser nos crimes à Florine.

Louis se dirigea vers un guéridon, prépara un verre d'eau sucrée et J'apporta à Stanislas. Celui-ci prit le verre et le jeta avec colère dans le foyer.

– Il y avait de la fleur d'oranger, dit tranquillement Louis. On dit que c'est bon pour les nerfs et, je te l'ai dit, les remords ne sont rien autre chose que des nerfs à qui il manque un peu de fleur d'oranger. Es-tu capable de m'écouter et de me comprendre ?

– Parle.

– Mon cher, vois-tu, la vie humaine n'est qu'un préjugé, le meurtre est un mot ; c'est comme tout le reste, une question d'échange : nuisez-vous plus à l'humanité en lui prenant telle vie, ou en la privant du bien que telle mort facilite ? C'est toute la question. Travaillez-vous au progrès social en faisant une guerre injuste qui se résume au fond en cent mille assassinats ? Vous devez la faire. Développez-vous la civilisation en exterminant des tribus d'innocents, Indiens, Chinois, Arabes ou Japonais ? C'est bien.

Exterminez. C'est toute la grande politique. Est-ce que tu crois que les grands hommes qui ont donné une secousse immense au char enrayé de l'humanité, les César, les Louis XI, les Richelieu, les Cromwell, les Frédéric de Prusse, et Marat, et Robespierre, plus grands que tous les autres, respectaient la vie humaine ! Allons donc. Eh bien ! les bourgeois forts sentent qu'ils ont, à un moment donné, à remplir des offices à la Louis XI et à la Danton. Et tu crois que moi qui sais que j'ai à me préparer une grande existence d'économiste, d'homme politique, d'industriel, d'homme d'État peut-être, moi qui dois améliorer le sort de milliers d'êtres, je reculerai devant un meurtre ? Pas plus que devant un mensonge pour sauver la vie à mon enfant.

– Je ne te comprends pas, murmura Stanislas.

– Je m'en doute. Je veux dire que je n'ai nulle hésitation, et que tu n'as nul remords à craindre quand tu seras guéri. Seulement, ma théorie sur l'innocence de l'assassinat est d'une mise en scène scabreuse. Les hommes d'État tiennent à avoir le monopole de l'exercer. Je ne leur en veux pas. Elle serait, en effet, d'un exercice périlleux entre les mains d'un tas de gueux. Ils se persuaderaient volontiers qu'ils ont fait avancer le char du progrès en tuant un voisin chaque fois qu'ils ont besoin de cent francs. Il faut donc se prouver sa force et la légitimité de ses actes, en contrariant les préjugés sans que les préjugés le sachent et se plaignent.

– Je te comprends mieux, dit Stanislas d'une voix âpre, et je reconnais bien ces idées odieuses à l'aide desquelles tu as pendant si longtemps étouffé la voix de ma conscience. Tu veux dire qu'on aura le droit de se croire innocent quand on aura commis habilement un grand et fructueux crime sans que les gendarmes le sachent.

– Innocent toi-même ! Qu'importe ce que tu peux penser ! Tu as les mains liées, et tu ne sauras rien, non, rien. J'ai arrangé artistement cette dernière affaire, après laquelle l'avenir s'ouvre pour moi éblouissant de perspectives radieuses, de promesses immanquables. Si je m'amusais à l'impiété, je dirais que je puis défier Dieu. J'ai tout prévu, j'ai pris toute précaution ; j'ai doublé et triplé les fils aux endroits faibles de ma combinaison. J'ai prévu même le pire, même la rupture des câbles les plus solides.

Stanislas se leva brusquement.

– Il y a une chose que tu n’as pas prévue pourtant, c’est que je te dévoilerais, et je vais le faire.

– Si, je l’ai prévue et je t’ai lié hier soir. Je t’ai prouvé qu’une trahison te nuirait plus qu’à moi.

– Tu ne m’as pas lié. Tu n’as pas tout prévu ! Tu ne pouvais savoir ce qui se passe dans un cœur qui n’est pas entièrement corrompu ! Et je vais tout dire.

Louis tressaillit.

– Oui, tout ; Florine me pardonnera, et, en voyant mes larmes, elle s’attendrira ; elle a parlé hier de la franchise.

– Oui, en disant que le vicomte Stanislas n’en resterait pas moins à ses yeux un misérable.

– Non ; elle comprendra bien que non, quand je lui ouvrirai mon cœur tout entier. Ce Cyprien, elle ne l’aime plus, elle ne peut plus l’aimer. Au moins, quand j’aurai tout avoué, j’aurai évité à Florine l’amitié d’un être tel que toi ; j’aurai récompensé le bien que Marthe a fait à Florine en l’empêchant d’enchaîner sa vie à celle d’un misérable. Moi, je pourrai entendre parler de vice et de vertu sans baisser les yeux, d’hypocrisie sans rougir ; et si Florine ne m’aime plus, s’il faut me tuer, au moins je pourrai soutenir en face son dernier regard. Je suis fou, n’est-ce pas ? Cela, tu ne l’avais pas prévu, misérable hypocrite !

Stanislas écumait, ses yeux lançaient des éclairs et ses bras tremblaient comme ceux d’un vieillard. Il se dirigea vers la porte. Louis le saisit par le bras.

– Voudrais-tu m’empêcher de sortir ? s’écria Stanislas en tirant un couteau de sa poche.

– Non, mais j’avoue que c’est parce que cela m’est impossible.

Il se dirigea à son tour vers la porte qu’il ouvrit, attira son compagnon et lui dit à l’oreille :

– Fais ce que tu veux, mais souviens-toi que, si tu me trahis, Florine est morte. Moi seul puis protéger sa vie menacée. Va maintenant, triple imbécile ; je n’ai même pas de colère contre toi.

Il poussa son ami dehors et ferma la porte sur lui.

– Ouf ! murmura-t-il en essuyant son front. Quelle tuile ! C’est grave cela !

Il se promena pendant quelque temps de long en large.

– Voyons, voyons, rattachons tous nos fils à cette nouvelle position. Mais quelle est-elle ? Va-t-il se taire, parler à moitié ou tout dire ? Est-ce assez curieux, ces remords ?

Il continua à réfléchir.

– *Euréka* ! se dit-il en faisant claquer ses doigts. Je crois que j’aurais fait le *Mariage de Figaro*, si Beaumarchais n’avait pas pris les devants.

VIII

LA VEILLÉE DOULOUREUSE. – LE PREMIER ACTE.

Stanislas avait couru jusque chez M^{me} Romanelle. Le vieux Nazaire était sorti. Le jeune et vigoureux domestique qui vint ouvrir fut tellement effrayé de la physionomie bouleversée de ce personnage qu’il voulut l’empêcher d’entrer. Stanislas le repoussa et se précipita dans le salon. Il se jeta aux pieds de Florine :

– Pardonnez-moi, mais il faut que je vous parle ; à vous seule ; il s’agit de la vie de deux hommes.

– Voudriez-vous parler de Ramon ? s’écria Marthe. Vous nous voyez dans des transes mortelles. Il n’est pas rentré. Cela ne lui est jamais arrivé. Nazaire est à sa recherche. Auriez-vous appris ?

– Ramon ! qu’est-ce que Ramon ? Ah ! Florine, hâtez-vous !

– Mais quelle étrange figure vous avez, dit celle-ci. Vous souffrez, vous paraissez hors de vous.

– C’est une question de vie ou de mort, hâtez-vous. Il faut que je vous parle, à vous seule.

– Allez dans la pièce voisine, Florine, dit Marthe, et ne me laissez pas trop longtemps seule.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent, Marthe resta dans le salon. Le vieux Nazaire ne tarda pas à y entrer. Aucun des amis chez qui M. Ramon eût pu se trouver ne l'avait vu.

– Mais il ne faut point pour cela vous inquiéter, madame. L'heure du dîner n'est pas encore venue ; M. Ramon reviendra pour cette heure-là, je le jure. *Té !* qu'est-ce que c'est que ce bruit dans le boudoir ?

– En effet, ils parlent bien haut. Il avait l'air égaré. Tenez-vous avec votre neveu à la portée de la voix.

– Je suis folle, murmura Marthe. Mais que faire ? Que deviendrai-je si mon pauvre Ramon ne rentre pas bientôt ?

Elle resta quelque temps les mains jointes, la tête inclinée, les yeux humides. Elle songeait à cette série de malheurs qui avait fait de cet homme si énergique le pauvre fou qu'il était devenu. Puis son imagination sautait au delà ; elle se revoyait, – et c'est alors que coulaient ses larmes, – dans les champs paternels, sous ce soleil aux ardentes caresses, à côté de ce frère qu'elle avait toujours tant aimé.

Tout à coup, elle se redressa. Florine venait de pousser plusieurs cris. Marthe entendit le bruit comme d'une sorte de lutte, et au moment où elle se levait, la porte s'ouvrit violemment. Stanislas, livide, les cheveux hérissés, l'œil en feu, se précipita dans le salon, agitant un couteau ouvert. Il le jeta aux pieds de Marthe et se sauva.

Florine parut à son tour. Elle s'appuya au chambranle de la porte, poussa un soupir en voyant le couteau sur le tapis ; puis la rougeur fiévreuse de sa face se changea en pâleur, et elle se laissa tomber dans un fauteuil, où elle resta quelques instants sans connaissance.

– Que s'est-il donc passé, Nazaire ? demanda Marthe tout en faisant respirer des parfums à Florine et en lui baignant les tempes.

– Je ne sais pas, madame. Quand nous avons entendu mademoiselle parler plus haut, nous nous sommes précipités, mon neveu Marius et moi. Cet homme, il était aux genoux de mademoiselle, il agitant un couteau très pointu ; mademoiselle lui tenait le poignet, en criant : « Je ne veux pas que

vous vous tueiez. » Nous avons voulu le désarmer ; il nous a repoussés et, après un moment d'hésitation, il s'est sauvé.

Florine ouvrit les yeux et se redressant brusquement :

– Ah ! j'oubliais, s'écria-t-elle ! Que faire ? Ah ! Nazaire, vite, mon ami, courez, oui, chez Eugène Malahieude. Il est intelligent, il est bon, il nous conseillera. Vite, qu'il vienne, je le veux.

Nazaire, dont le vieux sang méridional se réveillait au milieu de ces accidents dramatiques, sortit avec précipitation.

– Mais voyons, ma mignonne, que s'est-il donc passé ?

Florine se jeta dans les bras de son amie en pleurant.

– Cette histoire d'hier, c'était la sienne. C'était lui le vicomte. Mais il est poursuivi par les remords. Il est venu m'en faire l'aveu, avec des larmes, avec des élans de passion, mais d'une façon obscure et incohérente, en ajoutant qu'il n'osait pas tout me dire, de crainte de m'exposer aux coups d'un assassin. Il voulait que je l'aime encore. Je ne pouvais. Je pouvais l'estimer, – je le lui ai dit, – mais rien de plus. Il a voulu se tuer. Ce n'est pas tout, s'écria Florine en saisissant les poignets de son amie et en fixant sur elle ses prunelles dilatées : Cyprien n'était pas mort, et on l'assassine en ce moment.

Marthe jeta à son tour sur Rose-de-Noël un regard si étrange et si désespéré que celle-ci ne put s'empêcher de s'écrier :

– Ah ! je savais bien que vous l'aimiez !

Les lèvres de la jeune femme blêmirent, ses narines s'ouvrirent, et elle murmura quelques mots nintelligibles.

– Mais moi, s'écria Florine, moi je ne veux pas qu'on le tue !

Quelques instants se passèrent. Les deux jeunes femmes étaient silencieuses. Marthe travaillait à apaiser le tumulte de sentiments contraires qui agitait son âme. Florine cherchait, dans sa mémoire troublée, les paroles échappées au délire de Stanislas et qui pouvaient fournir quelque renseignement précis.

Eugène arriva enfin. Il était resté dans son costume d'atelier. Florine, malgré la gravité de la situation, ne put s'empêcher de penser que ces amples vêtements de flanelle violette et de forme originale lui donnaient

une tournure pittoresque qui faisait parfaitement ressortir le ferme caractère de sa physionomie.

– Nazaire m’annonce que vous avez besoin de moi, me voici, dit-il froidement.

– Mon cher Eugène, dit Florine en s’avançant et en le regardant fixement comme si elle voulait pénétrer jusqu’au fond de son âme, Cyprien Framery n’est pas mort, mais il court en ce moment un grand danger ; je vous ai envoyé chercher pour vous prier d’aller à son secours.

– Vous n’avez pas besoin de me regarder ainsi, Florine, et je veux vous éviter la peine de deviner mes pensées. Je n’en ai qu’une. La voici : c’est que j’irais à tous les diables pour vous faire plaisir. Je suppose que c’est une commission analogue que vous avez à me donner, et j’espère qu’on s’y fera un peu casser la tête ; où faut-il aller ?

– On sonne, s’écria Marthe en se levant ; c’est Ramon !

– Serait-ce Stanislas ? murmura Florine en se rapprochant d’Eugène et en lui serrant la main par un mouvement instinctif.

Une rougeur subite couvrit tout le visage du pauvre garçon, qui dégagea doucement sa main.

Louis Belenclos entra ; il était presque pâle. Il lança sur chaque visage un regard interrogateur, vif et perçant. Marthe s’avança vivement vers lui.

– Ah ! dit-elle, c’est Dieu qui vous envoie.

– Probablement, murmura-t-il.

– C’est vous que je souhaitais ! Nous n’aurons jamais trop d’amis, reprit Marthe en rougissant, pour nous aider en ce terrible embarras !

– Merci, dit-il avec un sourire distrait, mais, avant tout, il s’agit de vie ou de mort ; ne laissez pas sortir M. Ramon.

– Mais, s’écria Marthe, il est parti depuis des heures, nous ne savons où il est !

– Est-il possible ! s’écria à son tour Louis d’une voix effrayée. Mais que s’est-il passé, parlez, parlez vite, pour l’amour de Dieu ?

– Que vous dirai-je ? Il m’a quittée ce matin en m’embrassant plus tendrement que de coutume et en me disant, avec un sourire doucement paternel : « Nous allons être heureux Martille, et nous pourrons retourner dans notre pays. » Je ne l’ai pas revu !

– Et qu’est-il arrivé depuis ? demanda Louis en baissant les yeux.

– Il est arrivé (mais cela n’a aucun rapport) que Stanislas est venu ici divaguer sur un danger que court en ce moment ce Framery.

– Je devine tout, s’écria Louis en se laissant glisser dans un fauteuil ! Stanislas aura reçu le même avertissement que moi. Il aura perdu la tête, comme il me semble que je vais la perdre aussi. Aucun rapport ! Mais c’est lui, c’est M. Ramon qui doit tuer Cyprien !

Les deux femmes jetèrent un cri d’effroi. Louis cacha son front dans ses mains.

– Voyons, dit sèchement Eugène, nous n’avons pas de temps à perdre. Peut-être est-il possible encore de sauver ces deux gens-là, car M. Ramon me paraît aussi en danger que Cyprien. Expliquez-nous ce que vous savez. Je vous en supplie, Florine, je vous en prie, madame, ne nous troublons pas et gardons les gémissements, les plus légitimes, pour le moment où nous n’aurons plus qu’à pleurer. Voyons.

– Je cherche à rassembler toutes les circonstances, dit Louis en essuyant ses joues sur lesquelles ne coulait aucune sueur, mais qui prirent subitement l’incarnat de la fièvre. Vous vous rappelez, madame, que je vous parlais d’une lettre qui m’annonçait que Cyprien existait et me donnait des détails sur son retour.

– Je crois que oui ; oui, je me rappelle.

– Et vous ne m’en avez rien dit, Marthe ! dit Florine.

– Il faut supposer, reprit Louis, car nous marchons à tâtons, comme dans les ténèbres, que M. Ramon m’aura entendu. Vous vous rappelez comment, en diverses circonstances, nous le surprîmes en train de m’espionner. Toujours est-il, – et de cela comme de tout le reste je ne voulus rien vous dire, j’aimais mieux tout souffrir que d’augmenter votre douleur. Je vous avais vu tant souffrir chaque fois...

– Oh ! merci, merci ; oui, j’ai vu cent preuves de votre délicate et patiente affection, et vous savez aussi que ma reconnaissance est... sans bornes.

– Je n’oublierai pas ce mot et je sais que vous, vous ne l’oublierez pas, dit Louis en se redressant. Il vint chez moi, oui, c’était mercredi ; je n’y étais pas. Ce sot de Mionnet Ploiehay n’osa pas l’empêcher de pénétrer

dans mon cabinet. Il y prit sans doute la lettre en question, car je ne la retrouvai plus.

– Et que disait cette lettre ? demanda froidement et presque ironiquement Eugène, dont le regard clair ne quittait pas le visage de Louis.

– Je l’avais lue légèrement, en me réservant d’y revenir ; je ne me rappelle que certains détails.

– Ah ! Et cette lettre venait ?

– D’un jeune soldat, Auguste Catrou, qui me demandait de l’argent pour achever sa route. Il revenait de l’hôpital de Gênes, où Cyprien et lui s’étaient retrouvés blessés, après avoir tous deux fait la campagne d’Italie. Je chassai Mionnet, qui a complètement disparu depuis.

– Je l’ai vu jeudi. Il voulait me parler, je regrette de l’avoir renvoyé.

– C’est un grand malheur : il savait sans doute déjà quelque chose, car j’ai bien cru reconnaître son écriture, mal déguisée, dans le billet que je viens de recevoir et qui m’amène chez vous. Le jeudi, je vins ici et je fis des reproches à M. Ramon. Vous vous rappelez, madame, qu’il voulait me tuer ?

Marthe lui serra la main.

– Avant de s’être jeté sur moi, il avait murmuré cent paroles incohérentes, dans lesquelles je distinguai divers mots qui m’épouvantèrent : il voulait empoisonner M^{lle} Florine.

– Hein ! s’écria brusquement Eugène, tandis que Florine pâlisait plus encore et que Marthe se précipitait vers elle et la serrait dans ses bras.

– Ce fut ma plus rude angoisse. Il voulait se venger de Cyprien, avec raffinement, en faisant souffrir la femme que celui-ci aimait. Fallait-il sur cette idée, peut-être fugitive, forcer Florine à quitter son amie, Paris, cette vie digne et heureuse qu’elle mène ici ? Fallait-il faire cette cruelle peine à elle, à M^{me} Romanelle, et à d’autres encore ? Oui, je fus bien embarrassé. Je vous fis avertir, vaguement, mademoiselle, de vous tenir sur vos gardes ; et Nazaire a, depuis quelques jours, sous la main, un contre-poison.

– Sacrebleu ! cria Eugène en quittant sa pose rébarbative, c’est bien cela, et je vous le revaudrai, Louis, comptez-y, mon cher.

– Allons donc, pensa Louis, tu y viens aussi, toi ! Ce soir, continua-t-il à haute voix, je reçus un billet qui me disait littéralement : « On en veut à

votre ancien camarade C.F. C'est pour ce soir, ou cette nuit. Courez vite empêcher M. Ramon de sortir de chez lui ? »

– Et vous ne vous rappelez rien de cette lettre, mon pauvre Louis ? dit Florine. Je ne vous remercie pas de ce que vous avez voulu faire pour moi, mais j'espère, continua-t-elle avec un triste sourire, avoir assez d'influence sur quelqu'une de mes amies pour l'engager à payer ma dette.

Louis s'inclina. Il se sentait vainqueur sur toute la ligne, et il répondit d'une voix réfléchie :

– Cette lettre, non ; j'en lis cent par jour. Mais j'ai retrouvé cette note sur mes registres : « Dimanche, Melun, hôtel du Pélican, Auguste Catrou et Cyprien Framery, 500 francs. »

– Melun ! s'écria Marthe avec un soubresaut. Attendez, je comprends tout, je devine tout. Il avait sans cesse devant lui, depuis trois jours, une carte de l'arrondissement de Melun.

– C'est bien vague, dit Eugène.

– Oui, mais il disait qu'il cherchait à se rendre compte de l'affaire du Courrier de Lyon ; il pointait divers endroits avec des aiguilles, et il paraissait parfois y mettre une sorte de rage. Je me rappelle avoir regardé cette carte ; attendez ; oui, il y avait plusieurs petits trous à un endroit, auprès de Melun, sur la route qui vient à Paris, à... la... *la Fontaine-Ronde* ! s'écria-t-elle, la Fontaine-Ronde ; puis une ligne de points qui menait de cette route à une autre qui s'éloigne aussi de Melun dans la direction de Paris.

– Je comprends, dit froidement Eugène, et cela suffit. L'affaire doit se passer à cette fontaine, selon toute apparence, et il a prévu le cas où l'on prendrait l'autre route. Adieu Florine.

– Adieu, non. Je veux vous revoir et vous remercier.

Eugène s'inclina avec un sourire amer :

– Dans deux heures, je serai à Melun, ou à la station qui correspond à la Fontaine-Ronde.

– Moi, dit vivement Louis, je vous conseille d'aller à l'hôtel du Pélican. Si je ne craignais d'exaspérer plus encore M. Ramon...

– Vous devez rester, dit tranquillement Eugène ; ces dames peuvent avoir besoin de vos conseils et de vos consolations. Mais je vous promets,

Florine, que, s'il ne faut pour cela que ma vie, je vous restituerai votre Cyprien.

Il sortit vivement.

Florine laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et de grosses larmes, dont il lui eût été impossible de bien définir la cause, roulèrent silencieusement sur ses joues.

Eugène avait pris par le bras le vieux Nazaire, aux aguets dans l'antichambre, et il l'avait amené dans un coin :

– Je vous soupçonne, mon vieux, dit-il, d'être un descendant de Crésus, un peu dégénéré peut-être ; moi je ne trouve, parmi les gens notables, que le Juif errant auquel puissent me rattacher quelques cordons de parenté. Vous devez donc avoir, dans une sacoche cachée aux yeux des profanes, pas mal de vieux louis baillant à l'ombre ; moi, je possède quelques francs qui suffiraient à la rigueur pour me mener jusqu'à Pantin. Je vais plus loin : il faut que vous me prêtiez cinquante livres. Voici une montre noblement accompagnée d'une chaîne ; vous la porterez au mont-de-piété ; elle ne fera pas de difficulté ; elle connaît la route et elle vous y conduirait, au besoin, les yeux fermés. Chut !

Le vieillard prit la montre, la regarda et disparut, tandis qu'Eugène lui disait :

– Elle est en or. Contrôle lui-même se jetterait à ses pieds pour la vénérer.

Le vieillard revint promptement et mit, en détournant la tête, trois louis dans la main d'Eugène ; puis il lui rendit la montre en disant :

– C'est par distraction que je l'ai prise. J'ai bonne confiance en vous.

– Et moi aussi ; mais j'ai plus confiance en ma montre. Quand on va se mettre entre un sabre et un couteau, on a quelque chance de ne pas revenir payer ses dettes. Adieu, mon vieux. Si le sabre et le couteau se rencontrent et se croisent dans mon intérieur, vous direz à M^{lle} Florine que je suis bien content. Vous ajouterez qu'il y a un petit morceau de papier cacheté dans la tête d'un Bélisaire qui me sert de secrétaire, et par lequel papier je lui lègue mes tableaux. C'est pour cela que je ne les ai pas vendus, bien qu'on m'ait offert du tout 12,000 francs. Vous la prierez de vous rendre les 60 francs et vous garderez la montre pour la commission. Embrassez-moi, vieux. Il y a

plus de deux ans qu'un de mes semblables ne m'a donné une marque d'affection.

Il s'en alla en courant.

– Tête de Dieu ! dit le vieillard en passant la main sur ses yeux, je suis troublé, je suis capable de lui faire dire des messes dans sa maudite église pour l'argent de la chaîne.

IX

LA VEILLÉE DOULOUREUSE. – LE DEUXIÈME ACTE.

L'obscurité arriva bientôt, profonde. Nazaire entra dans le salon pour allumer les lampes.

Les trois personnes étaient muettes. Marthe et Florine tâchaient d'apaiser le trouble de leur cœur. Louis semblait se conformer à leur tristesse ; et, prévoyant de nouveaux obstacles, il rassemblait ses idées pour faire vaillamment face à tous les incidents menaçants.

On sonna encore, mais si violemment, que les trois personnages firent un soubresaut.

– C'est M^{lle} Robertine Longuaveine. Eh ! donc., dit le vieux Nazaire à la porte du salon.

La jeune fermière entra de son pas leste et vint se jeter dans les bras de Florine.

– Ma bonne Rose, murmura-t-elle en couvrant sa cousine de baisers, comme je souffrais de ne pas te voir !

– Soyez la bienvenue, ma chère Robertine, dit Marthe en embrassant à son tour la jeune paysanne, quoique vous veniez dans un triste moment.

– Un triste moment ! Ne m'as-tu pas écrit, Florine, que tu vas te marier ? Florine haussa les épaules avec un douloureux sourire.

– Bon, tant mieux ! s’écria Robertine en riant, ne nous marions pas. Tu ne... dévoreras jamais autant d’amoureux que moi. Louis-Marie Briche ! continua-t-elle d’un ton de froide et méprisante surprise.

Elle se détourna pour regarder autour d’elle. Cette atmosphère chaude et parfumée, cette douce clarté, ces riches meubles, ces cadres, ces albums, ces bijoux brillants, tout cet ensemble d’un goût délicat et charmant la ravissait et l’émerveillait. Elle reporta ses regards sur sa cousine, dont l’aisance et la facile élégance l’avaient frappée tout d’abord. Elle lança un regard furtif dans une grande glace qui lui renvoya sa propre image d’une façon peu flatteuse.

Robertine avait toujours sa jolie figure franche et mutine et ses yeux noirs pétillants de joyeuse malice, mais cette figure était bien rouge sous ce chapeau neuf qui était à la mode de l’an passé ; son mantelet de drap, qui avait si peu servi, semblait venir de chez une revendeuse ; sa belle robe de soie noire, étroite et sans volants, paraissait être une jupe, et ses grosses mains se gonflaient dans ses gants frais de façon à faire craindre une catastrophe éclatante.

Robertine était intelligente et n’était pas envieuse, elle comprit immédiatement qu’elle avait une tournure absolument champêtre. Elle en prit son parti, et se sentit d’autant plus à l’aise qu’elle était plus évidemment paysanne.

– Vous êtes étonnée de vous voir ici, Robertine ? dit Louis avec une ironie impertinente.

– Non, répliqua-t-elle sèchement, je suis étonnée de vous y voir. Tu m’habilleras, eh ! Florine, quand tu auras besoin de montrer tes parents, continua-t-elle en riant ; je regrette bien d’avoir perdu une heure pour aller à un hôtel, en arrivant à Paris, afin de me faire belle. Mais je suppose qu’il est permis à une bonne paysanne de mettre les pieds dans le plat et que je suis chez toi, c’est-à-dire comme chez moi ?

– Vous êtes absolument chez vous, ma chère Robertine.

– Merci, ma chère madame Romanelle. Alors, je meurs de faim ; je suis partie à sept heures, ce matin, du Fort, et sauf un morceau de pain et de lard que nous avons mangé sur le pouce, à la buvette du chemin de fer, à Amiens, en prenant pour nos quatre sous, – c’est rudement cher, – un verre

de bière, sauf cela, je n'ai rien pris, et tous les jours, à cette heure-ci, j'en suis à mon cinquième repas.

– Nous ? dit Louis ; je pensais bien, en effet, que la belle Robertine n'aurait pas reçu de ses nombreux amoureux la permission de venir seule à Paris !

– J'avais, en effet, deux compagnons, répliqua tranquillement Robertine, en regardant Louis fixement, c'étaient Mionnet et le père Belenclos.

– Mon père ! s'écria Louis avec une agitation dont il ne put immédiatement triompher ; il est sans doute chez moi, et je vais.

– Chez vous ? reprit Robertine d'un ton méprisant, non !

– Ma chère Robertine, dit Marthe, je sais que vous avez toujours été un peu en querelle avec M. Louis, mais j'espère que vous ferez la paix : il est un de nos plus chers amis.

– Et si je vis encore, à l'heure qu'il est, c'est peut-être à lui que je lui dois, dit Florine.

– C'est une dette que tu payeras avec les intérêts, ma pauvre Florine, murmura Robertine.

– Vous êtes trop rancunière, Robertine, dit Louis qui avait retrouvé tout son sang-froid, et vous ne pouvez pas oublier cette comédie, de mauvais goût peut-être, que je jouai au Fort, il y a trois ans. Hélas ! je voudrais bien encore être assez jeune pour avoir idée de la recommencer... Mais vous ne me dites pas les causes qui ont amené mon père à Paris.

– Florine, ma pauvre cousine, je suis prête à tomber en faiblesse. Je veux bien pourtant raconter mon histoire, non, la première partie de mon histoire, mais à condition que nous irons immédiatement souper.

– Nous dînerons quand vous voudrez, ma chère Robertine, dit Marthe en soupirant, car je crois bien que nous aurions tort d'attendre mon frère plus longtemps.

– Dîner ! Ah ! oui, c'est vrai. Vous déjeunez à une heure, en vous levant, et vous dînez au moment où nous allons nous coucher. Voici mon histoire : Je ne devais venir que la semaine prochaine ; mais la compagnie m'a tentée. L'autre jour, vendredi matin, qu'est-ce qui tombe au Fort ? Mionnet, plus amoureux que jamais. Ma foi, je l'ai reçu mieux que je ne l'aurais cru moi-même : on vieillit ; Mionnet est moins sot ; il l'est toujours assez pour faire

un bon mari ; il a bonne mine. Mionnet, au comble du bonheur, me confia qu'il avait quitté Paris pour venir me voir. Je vis bien qu'il me trompait et qu'il était préoccupé ; il me l'avoua, mais il ne voulut me rien dire de plus. Il était évidemment effrayé. L'affaire était grave, compromettante ; et le pauvre garçon, tout en suivant bravement les conseils de sa conscience, suivait aussi ceux de la prudence : il craignait d'attirer sur lui la vengeance d'un homme puissant et violent.

– Je crois que nos soupçons se confirment, dit Marthe à Louis.

– J'écoute de toute mon âme, dit celui-ci, pour voir si quelque mot ne sera pas pour moi le point de départ de toute une révélation.

– Il courut dès le lendemain chez le père Belenclos, qu'il avait décidé de consulter. Ils eurent ensemble une longue conversation, dans laquelle ils résolurent de venir à Paris. Je les priai de m'attendre jusqu'au lendemain, qui était ce matin, et me voilà.

– Et vous n'avez pas su ce qu'ils venaient faire ?

– Oui, je l'ai su, en partie du moins, mais c'est grave ; cela nous couperait l'appétit, et je ne parlerai plus qu'après souper, après dîner.

Marthe, encouragée par les regards de Louis, insista un peu ; Robertine tint bon. Il était évident d'ailleurs qu'elle souffrait ; elle pâissait à vue d'œil. On alla se mettre à table. Le dîner fut triste. Les deux dames étaient silencieuses, Robertine fort occupée ; et Louis, vraiment artiste en fait d'intrigue, était homme à mourir mélancoliquement de faim, avec un formidable appétit, en face d'une table bien servie.

– Eh bien ! dit Robertine quand on revint au salon, j'ai tenu ma promesse ; j'avais promis à Mionnet de ne parler de rien avant que huit heures fussent sonnées.

– A Mionnet ? dit Marthe.

– Oui, répondit gravement Robertine, et le pauvre garçon me touchait bien, car il tremblait en me faisant ses confidences qu'il n'osait pas me refuser. Il tremblait surtout par la crainte de m'exposer à la vengeance d'un homme puissant et méchant.

– Tu contes d'une façon bien obscure, cousine.

– Tu as raison. Voici le commencement. Le père Belenclos avait décidé de venir à Paris ; il voulait d'abord venir te dire quelque chose, Florine.

– A moi ?

– Oui, de la part de notre cher grand-père, qui l’en avait chargé à son lit de mort. Puis il voulait venir chercher son petit-fils, qui travaille dans le bureau de son oncle Louis-Marie, ici présent.

– Oh ! et pourquoi ? demanda Louis en ricanant.

– Parce qu’il dit que les métiers où on fait si vite fortune ne peuvent être que des vilains métiers.

– Oui, le bonhomme ne connaît qu’un moyen de s’enrichir, c’est de mettre cent francs à la caisse d’épargne, chaque année.

– C’est à peu près comme cela que nos grands-pères se sont enrichis, cousine Florine, et, du moins, ce qu’ils nous ont laissé, nous le gardons. Moi j’aime mieux avoir toujours mes cent mille francs qu’aujourd’hui un million et demain rien. Mais il n’y a plus de paysans ; on les élève comme des seigneurs ; et au lieu d’être de riches fermiers, ils ont le choix entre devenir des grands bourgeois ou des grands coquins.

– Bon, dit Louis en éclatant franchement de rire, du moment où on a le choix !

– Il rit ! cria Robertine en frappant du pied dans un élan de colère ; il rit, au moment où on assassine son meilleur ami.

– Comment, dit Marthe, en se levant, vous aussi...

Louis était devenu subitement fort sérieux.

– Oui, moi aussi je sais ce qui se passe dans votre Paris. J’ai bien deviné qu’après sa conversation avec Mionnet, le père Belenclos avait encore une autre raison pour venir à Paris. Mais ils ne voulurent rien me dire. Quand, à l’arrivée du chemin de fer, mon vieux compagnon nous quitta pour se faire conduire au chemin de fer de Lyon, je me dis : C’est bien drôle de nous quitter comme ça. Je voulus décidément tout savoir. Mionnet, tout seul, n’a pas de défense contre moi ; il avait bien juré qu’il ne dirait rien, mais je l’ai fait parler. Il paraît que Cyprien Framery n’est pas mort, mais on veut le tuer.

– Nous le savons, murmura Florine, ne vois-tu pas comme nous sommes tristes.

– Je croyais, répondit vivement Robertine, que votre longue figure, c’est ce qu’on appelle les belles manières à Paris. On veut donc le tuer quelque

part. pas loin de Paris... mais je ne retiens pas les noms. Le père Belenclos va, en ce moment, à son secours, car il a promis à feu notre grand-père de toujours le protéger.

– J’ai déjà envoyé à son aide Eugène Malahieude, dit Florine avec une légère rougeur, et c’est heureux. Que pourrait faire un vieillard comme le père Belenclos !

– Eugène Malahieude ! répondit froidement Robertine, il n’est donc pas mort non plus ? Pour moi, j’aurais plus de confiance dans le brave vieux sergent. Il n’a pas beaucoup plus de soixante-dix ans. Il est fort comme du cœur de chêne, et il est plus fier qu’un empereur, depuis qu’on a battu les Cosaques et les Allemands. Il a dit à Mionnet qu’il avait parcouru, pendant la campagne de France, tout le pays où doit avoir lieu le crime, et qu’il y a été en garnison ; si bien qu’il le connaît comme le canton de Samer.

– Et il ne vous a rien dit de plus ? demanda Louis.

– Non.

– Il ne vous a pas, reprit Marthe en se levant et d’une voix anxieuse, nommé la personne qui doit commettre ce crime ?

– Ah ! oui, attendez !

– Eh bien ?

– C’est un homme affreux, ancien soldat, ancien forçat.

– Ah ! fit Marthe avec un soupir de soulagement.

– Il se nomme, attendez, oui... Lazare Pastalès.

Marthe fit un bond, tous ses membres parurent trembler, elle retomba, et, cachant son front dans ses mains, elle éclata en sanglots. Quant à Louis, malgré son merveilleux sang-froid, il était devenu sérieusement pâle.

Ce plan, qu’il croyait si admirablement ourdi, était déjà connu dans tous ses détails et contreminé ! Il se voyait démasqué, raillé, perdu ! Il eut un moment d’angoisse plus poignante que tout ce qu’il avait éprouvé au temps de son horrible misère.

– Mon Dieu, c’est trop, c’est trop ! Vous, Florine, ma chère, vous me comprenez, disait Marthe à son amie qui était venue s’agenouiller à côté d’elle. Et que va devenir mon pauvre frère ? Il va devenir la victime de ce Lazare qui le hait. Que de sang, que de meurtres, que de vengeance !

– Et, continua Robertine, qui, dût-elle en mourir, n’aurait point passé sous silence la conclusion de son récit, Mionnet croit qu’ils seront plusieurs contre Cyprien.

– Ah ! pauvre Cyprien, pauvre Eugène ! dit Florine en sanglotant à son tour, pauvre Eugène, si courageux, si bon, si dévoué, que j’ai envoyé à la boucherie !

– Et, demanda rudement Louis, Mionnet ne vous a pas donné d’autre détail ?

– Non.

– Bon ! songea Louis, tout n’est pas perdu. Il n’y aura peut-être que Mionnet... de perdu. Rassurez-vous, madame, dit-il en s’approchant de Marthe et en saisissant une de ses mains qu’il couvrit de baisers. Il y a peut-être remède. Mionnet paraît savoir beaucoup de choses, je vais l’interroger. Ses paroles m’indiqueront bien quelque moyen de salut. Savez-vous où il demeure, Robertine ?

– Je ne le lui ai pas demandé, répondit sèchement celle-ci, ce n’est pas l’usage chez nous que les filles aillent visiter leurs amoureux.

– Qu’importe ! je le trouverai bien.

– Mais vous reviendrez, n’est-ce pas ? dit Marthe d’une voix brisée. Laissez-moi vous demander un véritable service. Florine et moi, nous ne nous coucherons pas. Il peut survenir à chaque instant de cette veille douloureuse quelque incident qui nous rende vos conseils bien nécessaires. Venez passer la nuit ici, à côté de nous. Apportez quelque travail qui vous fasse trouver la veillée moins pénible. C’est peut-être une idée folle, une appréhension de malade ; je me sens bien abattue et comme insensée.

– Je suis tout à vous, madame, répondit gravement Louis, vous le savez bien. Mais permettez-moi de vous dire un mot en particulier.

Marthe se leva lourdement et s’éloigna de quelques pas en compagnie de Louis, qui lui dit à voix basse :

– La preuve de confiance que vous me donnez m’encourage ; laissez-moi vous exprimer une pensée qui m’est venue en vous voyant si sensible et si éprouvée. J’hésitais, car ce serait me séparer de vous pendant quelque temps, et cela est rude ; mais il faut oublier tout égoïsme. Je voudrais vous voir quitter Paris. Chaque incident nouveau vous porte un coup terrible,

vous êtes déjà brisée ; la vue de votre douleur m'ôte à moi tout sang-froid et rend mon intelligence inerte. Dieu sait les terribles spectacles qui nous menacent. Vous êtes inutile ici et vous paralysez tout ce que je pourrais faire, soit pour sauver les uns, soit pour empêcher votre nom d'être traîné devant la justice.

– Vous avez raison, sans doute ; merci. Vous êtes bien bon et bien délicat dans votre affection. Je vais songer à ce que vous venez de me dire.

Belenclos sortit en se disant qu'il avait encore en main de belles cartes et que son jeu était loin d'être perdu.

Un silence sombre, interrompu par de brusques mouvements et de gros soupirs, régna dans le salon. Robertine regarda fixement ses deux amies désolées, et toutes ces merveilles de luxe et d'élégance qui l'avaient ravie lui semblaient couvertes d'un voile de deuil. Elle songeait avec une joie égoïste au blé qui verdissait dans les plaines de Questrecques, aux margueritelles qui entr'ouvraient leurs petites flèches blanches aux pointes rouges dans les prairies auprès de la Liane ; elle entendait ses vaches mugir ; et la grande horloge de la ferme lui envoyait, par son tic-tac sonore, le conseil de n'oublier jamais le tranquille bonheur de la vie champêtre.

Neuf heures sonnèrent ; la paysanne bâilla bientôt désespérément. Florine la conduisit à sa chambre, et la pauvre Marthe courut s'enfermer dans la sienne pour s'abandonner tout entière à ses anxieuses pensées.

Le salon resta vide pendant plusieurs heures ; un peu avant minuit, les deux jeunes femmes y revinrent. Elles se serrèrent la main en échangeant un triste regard, et s'installèrent chacune dans une chaise longue au coin du feu.

X

LA VEILLÉE DOULOUREUSE. LE TROISIÈME ACTE.

Vers minuit, Louis revint. Il était exaspéré. Il avait fait vainement les plus grands efforts pour rencontrer Mionnet.

– Cet imbécile est introuvable, dit-il. Il ne nous reste plus qu'à attendre.

– Dieu sait qui reviendra, murmura Marthe.

– Il est inutile de rien prévoir, continua Louis d'une voix sèche. Les incidents peuvent nous arriver sous dix formes diverses, qui doivent commander, chacune, une précaution différente. Tout est grave. Vous Florine, vous avez deux amis en danger de mort ; vous, madame, vous avez en jeu maintenant la vie de votre frère et l'honneur de votre nom. Ne nous faisons pas d'illusion. L'important est de ne pas nous laisser troubler, afin d'être prêts à toute défense. Moi, je crains d'avoir la fièvre. Voici le remède – il frappa sur une grosse liasse de papiers – voici le travail, entraînant et fécond en larges résultats, le travail, la seule chose qui puisse nous sauver, nous autres hommes, dans les moments d'angoisse.

Il était sincère, en ce moment ; il se sentait furieux (mais grandement, à la façon d'Ajax défiant les dieux) contre ce pouvoir mystérieux qui le menaçait sourdement de toute part, et ne laissait même pas deviner les coups qu'il allait porter.

– J'ai là un projet gigantesque, continua-t-il en s'asseyant à une table, à côté d'une lampe ; il s'agit de faire de Paris une cité auprès de laquelle Londres même ne serait qu'une ville de province, et qui écrase les souvenirs de Babylone et de Rome. Mais pour cela, puisque nous n'avons plus la tyrannie qui fait les superbes cités, il faut lui donner la mer qui fait les grandioses hôtelleries. Voici les projets, les plans, les niveaux, les rapports, les propositions : un million de chiffres à résumer et à coordonner. Et penser, songea-t-il, qu'un fou, un valet, un mendiant tiennent en ce moment mon sort entre leurs mains ! Ah ! la morale !

Un mendiant ! Il avait, en ce moment, oublié que ce mendiant était son père. Ce n'était plus que l'ennemi d'un grand homme.

Le silence s'étendit bientôt sur la grande ville, ce silence sourd, qui semble toujours si menaçant et qui parut cette fois si lugubre à nos héroïnes. Elles essayèrent de lire, puis de prier. Mais leurs yeux rougis erraient sur les lignes noires sans y trouver un sens, et elles ne savaient que demander au Seigneur, tant le salut de l'un était la conséquence de la perte d'un autre,

cher aussi et innocent. Le sommeil vint enfin, un sommeil lourd, peuplé de cauchemars, entrecoupé de soubresauts, interrompu par de brusques réveils que causait le roulement de quelque voiture ou le cri de quelque étudiant attardé.

Marthe, chaque fois qu'elle entr'ouvrait les yeux, voyait toujours devant elle Louis que la fièvre du labeur avait saisi. Il était là, l'œil étincelant, la physionomie ardente, la pose presque fière, tant il s'était pénétré de la grandeur de l'œuvre. La jeune femme sentit naître en elle un nouveau sentiment, celui de l'admiration pour cet homme qui lui parut vraiment élevé. Elle ne l'aimait pas, rien n'attirait son cœur vers lui ; elle cédait, presque malgré elle, à une influence magnétique mêlée de vanité, en lui laissant espérer son amour ; pour la première fois, elle s'abandonna sans réserve à l'idée de devenir sa femme.

Vraiment Louis Belenclos n'était pas un coquin vulgaire comme il l'eût été dans un de ces siècles où la morale fut la principale source de grandeur. L'âme de Louis était basse, son cœur était corrompu ; ses facultés morales, troublées par une éducation hâtive et par les théories jacobines, avaient été hébétées par les accidents d'une existence insensée ; mais son intelligence était puissante. Il pouvait comprendre les grandes tentatives, s'enthousiasmer pour elles et mettre à leur service un esprit large et varié. Il montrait, l'originalité particulière et caractéristique de l'ambition révolutionnaire, lorsqu'au moment même où il basait froidement son avenir sur l'hypocrisie et le meurtre, il préparait avec un soin minutieux et un enthousiasme sincère les éléments d'une grandiose entreprise scientifique.

La nuit se passa.

Le jour commençait à poindre, lorsque Robertine, légèrement vêtue, se précipita dans le salon. Nos trois personnages se levèrent brusquement.

– Je crois que voilà des nouvelles, s'écria-t-elle.

– Parlez vite, dit brusquement Louis, vous voyez bien que ces dames sont plus mortes que vives.

– Attendez donc. Feu notre grand-père disait qu'en allant vite, on se casse le cou.

– Je t'en supplie, Robertine.

– Voilà. Je me suis réveillée de bonne heure comme d’habitude, et, m’ennuyant dans mon lit, je me suis mise à la fenêtre. J’étouffais. C’est trop doux les lits ici ; et les chambres, ça sent trop bon. Au bout de quelque temps, je vis un homme qui se promenait de long en large devant la porte et qui levait le nez. Il me sembla même qu’il faisait des signes de connaissance. Je refermai la fenêtre, mais j’étais furieuse.

– Ma chère Robertine, je vous en supplie, achevez vite.

– Je lui jetai donc un seau d’eau sur la tête. Il fit un bond en criant : « Faudrait voir à respecter l’armée française, tonnerre de. » Eh ! bien, cet homme est un soldat et je crois bien que c’est Mamzelle.

– Auguste Catrou, qui accompagne Cyprien ! s’écria Florine.

Elle courut jusqu’à la porte, rencontra le vieux Nazaire, qui avait voulu lui aussi passer la nuit dans l’antichambre, et l’envoya dans la rue chercher le soldat.

Celui-ci, souriant et se dandinant, le pouce gauche dans la poche de sa culotte, la main droite à la hauteur du front, se présenta les joues couvertes d’une rougeur pudique. Il était fier de montrer en si illustre compagnie la médaille militaire dont sa poitrine était ornée.

– Vous avez des nouvelles de mon frère ! s’écria Marthe.

– Et Cyprien, qu’est-il devenu ? demanda Florine.

– Tu as rencontré le père Belenclos ? cria Robertine.

Le caporal, assailli par ces trois demandes à la fois, resta ébahi. Il se tourna vers Louis comme vers un sauveur.

– Tiens, c’est vous. Je suis content de vous dire que mon argent.

– Il s’agit bien de moi, dit vivement Louis. Raconte à ces dames comment tu te trouves ici. Si tu as le malheur de prononcer une seule fois mon nom ! continua-t-il en souriant. Voyons, va, contenance ton aventure à ta manière.

Marthe et Florine s’étaient assises, mourant d’impatience anxieuse ; mais, comprenant la nécessité de ne pas troubler le pauvre garçon, elles se taisaient et le dévoraient de leurs regards fiévreux. Robertine, que son costume succinct et ses épaules nues rendaient non pas honteuse, mais frileuse, s’était accroupie auprès du feu. Louis, debout, avait pris, sans s’en

apercevoir, une pose agressive : il surveillait le discours du caporal. Celui-ci s'assit, puis se releva :

– Je serais trop bête si je parlais assis, murmura-t-il. Faut donc vous dire que Cyprien avait commis des exploits terribles pendant toute la campagne ; moi aussi, et voilà, – il montra sa médaille en baissant modestement les yeux, – mais pas si terribles. Il avait été mis à l'ordre du jour de sa division ; mais, comme nous n'étions pas dans le même corps, je l'ignorais superlativement. Mais ça n'empêche pas qu'il avait été nommé sergent, étant estimé de ses supérieurs, pour avoir été dans les temps un supérieur lui-même, mais dans le civil. C'est pourquoi il lui avait été ordonné de recommencer par le commencement de l'armée, ce qui prouve, soit dit sans offenser personne, qu'un supérieur civil n'est pas même un conscrit dans l'art militaire. Donc, en prenant un drapeau ennemi à Solférino, il reçut sur la tête un coup de sabre d'un huland autrichien, dont la gloire ne le protégea pas ; et moi, après avoir lavé dans le sang le surnom de Mamzelle, je reçus une balle dans les entrailles qui dérangerait mes fonctions animales, sauf respect. Pour lors, le monde ne sera pas surpris si nous nous sommes rencontrés à l'hôpital de Gênes. Et ayant, moi la fièvre et lui le délire, nous sommes revenus des portes du tombeau, où les médecins nous croyaient, et nous sommes restés les derniers à peu près à l'hôpital. Ayant tous deux notre congé de convalescence, pour en jouir dans nos foyers.

– Mon Dieu ! murmura Marthe, il n'en finira pas.

– Nous avons pris le chemin de fer. Mais le mouvement faisait mal à la tête au sergent, et moi ayant retrouvé mes entrailles d'autrefois, nous descendîmes à Dijon, en nous disant que nous reviendrions d'un bon pas à Paris. Car il y avait une dame que le sergent ne savait pas depuis deux ans si elle était morte ou vivante, et je crois, mademoiselle Florine, que c'était celle qu'il nommait Julia dans les horreurs de son délire, et il disait...

– Continuez, Auguste, dit froidement Florine.

– Pour lors, deux ou trois étapes avant Melun, nous avons rencontré un homme bien connu de toute l'armée française en campagne, à qui il vendait diverses choses. On le connaissait sous le nom de diverses personnes, mais il s'appelait, au fond de tous ses noms, Lazare, et on disait Lazare le ressuscité, parce qu'il avait été une fois pendu comme espion. Le sergent

Cyprien connaissait bien cette histoire. On l'appelait encore Lazare le Pâtre, parce qu'étant encore dans son village, il avait aimé, comme un berger, – c'était ce qu'on disait, – une fille que ses parents...

– Continuez, dit à son tour Marthe d'une voix étouffée.

– Il paraît, sauf respect, que je marche sur une foule de serpents et autres reptiles, j'invoque le cri de l'innocence ; mademoiselle Florine et vous aussi madame Romanelle, je n'ai pas eu l'intention de vous rappeler...

– Eh ! continue donc, imbécile ! s'écria Robertine. On donne la médaille à des nigauds pareils !

Le pauvre caporal sentit sa gorge se serrer. Il tira son mouchoir de sa poche, essuya désespérément son front, puis il se tourna vers Louis avec un air piteux et comme s'il lui demandait protection :

– C'est alors que j'ai reçu votre lettre.

– Eh ! sacrebleu, achevez donc ! s'écria Louis.

Cette fois, c'était trop ; le brave garçon tomba désolé sur une chaise, puis il se releva brusquement et fit quelques pas comme pour se sauver ; Robertine bondit, courut après lui et, lui saisissant le bras, elle le ramena, en le rudoyant, près de la cheminée.

– A-t-on jamais vu un pareil badaud ! Que je te voie bouger avant d'avoir achevé ton histoire !

Le jeune soldat était resté trop foncièrement paysan pour oser se révolter contre la fille de son ancien maître, mais il avait perdu tout goût pour l'éloquence et il reprit mélancoliquement :

– Nous étions donc à Melun, nous avions de l'argent, nous avons fait un bon dîner. Il faisait une belle soirée, au clair de la lune, nous avions les oreilles très chaudes, si bien qu'il fut décidé que nous ferions une étape de nuit. J'ignore comment ça est venu, mais je sais bien que je fis un pari avec Lazare ; oui, continua le soldat en cherchant dans ses souvenirs, Lazare devait passer par une route avec le sergent, et moi par une autre ; et celui qui arriverait le plus tôt gagnerait le déjeuner et le café par dessus. Enfin, j'avais un fort plumet, quoi ! c'était la joie de me rapprocher du pays avec ma médaille. Je ne sais plus rien, sinon que je me mis à courir comme un fou pendant plus d'une lieue. Dame, il faisait frais, un temps clair et superbe, une lune à pouvoir lire la gazette ; ça me dégrisa. J'étais sur une

grande route qui montait jusqu'à un plateau bien cultivé, où il y avait des bouquets de bois, des marnières, des trous, pas une maison, mais pas une, pas un cri de chien, rien, et ça pendant des lieues. Je tâchai de me rappeler ce que je faisais là et notre pari, lorsque, tout à coup, d'un bouquet d'arbres près de la route, un homme sort comme un fou, tête nue, et se précipite sur moi en agitant un long couteau pointu.

« – Faudrait voir à respecter l'armée française, » que je dis.

L'homme me regarda avec étonnement, je le regardai aussi et, pendant que j'avisai sa figure, votre nom me vint au bout de la langue, madame Romanelle.

« – Tu connais ma sœur, me dit l'homme ; oui, continua-t-il en me prenant par le bras et en me regardant fixement au rayon de la lune, oui, tu es de ces gens de là-bas. Et ton compagnon ? l'autre soldat ? »

Moi j'étais encore lourd et je lui répondis comme une bête :

– Ah ! il a pris l'autre route.

– Je sais, dit l'homme. Eh bien, puisque tu connais ma sœur, va la voir aussitôt ton arrivée à Paris ; aussitôt, tu entends. Tu lui diras de ne pas être inquiète et que tout va bien. »

Et, sans rien dire de plus, il se jeta dans les champs, en courant, sur ma droite. Moi, un peu étourdi, j'arrivai à une maison, la seule qu'il y ait, à ce qu'ils disent, à trois lieues à la ronde. On me conduisit, pour mon argent, jusqu'au chemin de fer, car j'en avais assez du pari. Et me voilà ; car j'oubliais de dire que l'homme au couteau m'avait donné cette adresse-ci. Je faisais sentinelle depuis du temps déjà, quand j'ai vu Mlle Robertine à sa fenêtre et que j'ai reçu...

– Et, demanda celle-ci, tu n'as pas vu le père Belenctos ?

– Pas plus que dans mon œil, sauf erreur.

– Et Cyprien ? dit Louis.

– Cyprien ? Non, mais je vais à la place faire signer ma feuille. Je laisserai mon adresse, et quand le sergent y viendra à son tour, il la trouvera.

XI

LE QUATRIÈME ACTE

Dans le courant de la journée qui suivit cette triste nuit, le père Belenclos vint faire une visite à M^{me} Romanelle. Le vieux paysan était aussi dédaigneusement calme dans les rues de Paris que sur les routes du Boulonnois. Sa tournure, sa haute taille, son long bâton, cette physionomie austère et si caractérisée attiraient l'attention non moins que son costume. Il portait fièrement ses vieux vêtements de fête, le pantalon de bure grise, l'habit de mêmes drap et couleur, à la taille courte, le long gilet jaune aux raies transversales brunes, le mouchoir bleu en guise de cravate, et le chapeau de cuir verni à larges bords.

Il embrassa Florine avec une grande tendresse, et fit à Marthe un salut qui ne manquait pas de dignité.

– Je suis venu dans ce pays-ci, Florine, en grande partie pour vous.

– Comment cela, père Belenclos ?

– Mon vieux compère et ami – Dien ait son âme – m'a chargé d'une commission pour vous, car il avait toute confiance en moi et il savait que je ferais ou ne ferais point, selon la sagesse et les temps.

– Moi aussi j'ai confiance en vous, mon bon et brave père Belenclos.

– C'est trop juste. Mais les temps ne sont pas encore propices. D'ailleurs, je suis venu aussi pour mes affaires, car nous avons tous nos douleurs, même les plus honnêtes gens. Enfin, je suis venu pour Cyprien Framery, que feu Jean du Bellannoy m'avait recommandé, car il était son filleul. J'ai eu de méchantes pensées contre Cyprien ; mais, d'après ce que m'a dit le caporal Catrou, que j'ai vu tout à l'heure chez Auguste Ploiehay, il paraît que c'était un brave.

– C'était ! s'écrièrent les deux jeunes femmes.

– Je ne sais point, mais j'ai vu du sang.

– Du sang ! Ah ! parlez vite, je suis courageuse, dit Marthe, du moins je croyais l'être, mais cette horrible angoisse me tue.

– Oui, c’est naturel. Ne point savoir, c’est le pire. Ce sont des gens heureux les gens comme moi qui savent tout, et pourtant ils ont aussi leurs douleurs. Voilà. Je me suis donc fait descendre à la station avant Melun. Ce pays-là, c’est comme Paris, il me connaît et je le connais ; moi j’ai été partout. J’arrivai à la grand’route de Melun à Paris. J’attendis longtemps. Il paraît que Mamzelle était déjà passé. Je descendis vers Melun, et je me fis enseigner l’auberge du Pélican.

– C’est Mionnet qui vous avait ainsi renseigné ? et il ne vous a pas dit de qui il tenait ces renseignements, père Belenclos ?

– Non, répondit brusquement le vieillard. Mais il n’est pas assez malin pour moi, j’ai des soupçons. Mon Dieu ! murmura-t-il, vous ne voudriez pas que ce soit.

Il laissa tomber son menton sur sa poitrine et resta pendant quelques minutes comme absorbé.

– Moi-même, je peux me tromper, reprit-il vivement. Mais reprenons notre histoire : A l’auberge du Pélican, on me dit ce qui s’était passé. Un des deux soldats, qui était dans les vignes (c’était Mamzelle), était parti avant ses camarades. Un peu plus tard, le sergent et son compagnon – c’étaient Cyprien et un gueux nommé Lazare – s’étaient mis en route, mais par l’autre chemin. Ce galérien de Lazare aimait mieux avoir affaire à un homme seul, car un homme seul, si brave qu’il soit, quand il est pris par surprise, c’est grand hasard quand il réchappe. Un peu plus tard encore, il était venu à l’hôtel du Pélican un autre homme avec une longue barbe et vif comme la poudre, qui, après s’être renseigné, s’était précipité dans la direction suivie par Cyprien. C’était sans doute un autre.

– Non, dit vivement Florine, c’était Eugène Malahieude que nous avons envoyé.

– Pauvre diable ! je l’aimais bien ; ça me fait de la peine, car il est peut-être un de ceux dont j’ai vu le sang.

Florine ne dit rien. Elle croisa les mains, et l’on entendit, pendant quelques instants, sa respiration devenir de plus en plus haletante, puis elle éclata en sanglots.

– Tous ceux que j’aime ! s’écria -t-elle d’un ton déchirant, les perdre tous, les voir partir et ne plus revenir. Oh ! cette vie est trop douloureuse !

– Allons, Florine, je viens de parler comme un jeune homme. C’est que j’ai le cœur touché, moi aussi, et par des idées auprès desquelles la mort n’est rien. Mais ne vous désespérez pas encore et écoutez. Je vis bien que ce qui était fait était fait et que j’arriverais trop tard cette nuit-là ; je me couchai à l’auberge du Pélican. Le lendemain, au petit jour, je me levai et je partis. Je suivis tranquillement (et en surveillant tout pour me renseigner) le chemin que Cyprien avait pris. A une demi-lieue, à peu près, qu’est-ce que je vis ?

– Voyons, père Belenclos, vous savez bien que nous sommes à bout de forces, ne nous faites pas souffrir.

– Ah ! le plus dur n’est pas venu, murmura le vieillard ! Eh bien, sur la route, tout contre un mont de cailloux, il y avait une mare de sang. Je sais ce que c’est du sang, je me suis engagé à seize ans, en l’an 1805, et j’en ai vu des batailles, mais je ne crois pas qu’un homme puisse dire : « C’est le sang de celui-ci ou de celui-là. » On dit : « C’est du sang. » Et c’est tout. Il y a quelque chose de pire que de perdre son sang. Vous ne savez point ça. Et Dieu veuille que vous ne le sachiez pas, car on voudrait maudire le Seigneur de vous avoir donné la vie et des enfants !

Pour lors .donc, je réfléchis et je me dis : c’est le sang de quelqu’un blessé qui est venu tomber là. Je crus bien voir qu’il y avait beaucoup de piétinements. Je continuai ma route et j’aperçus, sur le chemin, encore quelques taches de sang. J’arrivai à un endroit, toujours sur la route, où il y avait plusieurs mares de sang. « C’est là la bataille, » me dis-je. Je suis un vieux soldat et un vieux vagabond ; je connais les choses de la terre, des chemins, des batailles et des champs ; et si je sais tout, c’est parce que je regarde tout avec soin J’ai vu le temps où je vous aurais dit, en étudiant la poussière, tout ce qui s’était passé. Mais je n’ai plus mes yeux de quinze ans. Je regardai bien pourtant, et je mesurai, et je raisonnai à part moi. Je crois bien qu’ils étaient trois, pas moins, peut-être plus, et qu’ils ont été blessés tous les trois.. Celui qui a pu aller jusqu’au mont de cailloux a dû être fort blessé, mais pas autant qu’un autre qui était tombé sur le coup, avec une grande mare à côté de lui. Le troisième avait porté secours à celui-ci et il avait dû être un peu blessé aussi, car on voyait, de l’autre côté de l’endroit où l’homme étendu avait laissé couler son sang, on voyait

quelques gouttes comme d'un homme navré au bras et qui essaye de soulever un camarade tombé. Il l'avait soulevé sans doute et emporté peut-être sur son dos, jusqu'à un endroit où j'ai vu des piétinements de chevaux et des roues de voitures tournant sur elles-mêmes. Où est allée cette voiture ? Il avait fait trop sec pour bien le voir. C'est un pays presque perdu et il ne paraît pas y avoir d'habitation tout près de cet endroit. Puis j'ai eu peur, moi étranger, d'être retenu et emprisonné comme un de la bande. Je suis revenu.

Robertine m'a dit, ce matin, continua le vieillard, que M. Nazaire est allé aux renseignements là-bas, à Melun. Ça vaut mieux, il ne connaît pas le pays comme moi, mais c'est un Parisien. S'il y a du nouveau, vous me le ferez savoir. Je m'en vais chercher mon petit-fils.

– Il y a place dans la maison pour vous, père Belenclos, dit Marthe.

– Merci, je loge chez Ploiehaye, je voudrais le retirer de son usure et le ramener chez nous. Puis je suis là avec Mionnet et Mamzelle. On se croirait au pays. Il ne manque que Coupe-en-Deux, qui doit être bien triste, à l'heure qu'il est, pauvre bonne bête ; mais je le suis encore plus que lui et pour d'autres choses, sans cela je m'affligerais de sa tristesse.

Le vieux paysan s'éloigna roide et grave. Nazaire revint dans l'après-midi. Il n'apportait aucun renseignement précis. La plupart des gens qu'il avait interrogés ne savaient rien ; d'autres, qui avaient évidemment quelques vagues notions de l'affaire, avaient pris en suspicion cet interrogateur obstiné et étranger. Mais il courait à Melun des bruits sourds de diverse nature. On assurait qu'une bande de forçats avait envahi la contrée ; ces forçats étaient peut-être bien des Italiens qui voulaient venger leur pays en venant assassiner les soldats français en plein cœur de la France. Mais tout le monde était d'accord pour croire que la magistrature française ferait son devoir. Elle était déjà sur la trace des coupables.

Le vieux domestique ajouta qu'un homme, dissimulant son visage sous un grand chapeau et derrière un large cache-nez, était venu, cette même après-midi, rue de l'Est, demander des nouvelles de M^{me} Romanelle et de M^{lle} Florine, pendant l'absence de lui, Nazaire. Son neveu, qui avait ouvert la porte à l'homme mystérieux, était persuadé que ce personnage n'était autre que M. Stanislas Cocquempoix.

Florine se sentit le cœur un peu soulagé. Elle avait craint que ce malheureux ne se suicidât.

Vers le soir, une vieille femme se présenta mystérieusement. Elle demanda, à voix basse, à voir M^{lle} de Bellannoy. On l'introduisit. Après avoir jeté un regard soupçonneux sur Marthe, elle posa sur le tapis un vieux roquet qu'elle serrait contre son sein ; elle tira de derrière un double fichu une lettre qu'elle présenta à la jeune fille en disant :

– Je compromets sans doute mon repos et mon existence, mais Zémire ne m'aurait pas pardonné si j'avais négligé de rendre service à son ami.

Elle reprit Zémire, fit une révérence pompeuse et s'éloigna après avoir empoché dédaigneusement une pièce de monnaie que Florine lui remit.

La jeune fille déchira l'enveloppe d'une main fiévreuse. Elle avait reconnu l'écriture d'Eugène.

« J'envoie cette missive à l'adresse de ma portière, qui la remettra prudemment et soigneusement : je suis l'ami intime de son chien. Je ne suis pas mort, comme il appert. Je suis en prison dans un cabaret de village, gardé à vue par un garde champêtre borgne et par trois pompiers, dont un vitrier, peintre en bâtiments. Celui-ci, par esprit de confraternité et au nom de l'art, s'est laissé corrompre. Il promet de mettre cette lettre à la poste, loin d'ici. Mais comme je me défie de l'humanité des vitriers et que je crains que cette lettre ne se dirige en ligne droite vers les magistrats de mon pays, je prends toutes les précautions.

« La première, c'est de ne rien dire que puisse comprendre le juge le plus doué d'instruction. Or donc, dimanche soir, j'ai recueilli, sur la grande route, un homme blessé ; je l'ai fait transporter, sur une civière, dans un village voisin. Comme la charité est devenue peu commune en ce siècle, on a cherché vingt raisons pour expliquer comment je n'avais pas laissé ce pauvre diable mourir de froid et d'épuisement sur le grand chemin. On s'est arrêté à celle-ci, que je l'avais assassiné. On m'a arrêté. Quelques notables vétilleux ont fait observer qu'il était pourtant assez rare de voir les assassins courir çà et là pour chercher des civières aux gens qu'ils ont blessés ; mais, comme j'étais arrêté, il était hors de doute que j'étais coupable. L'on supposa ensuite que je devais bien plutôt être le complice de ce personnage que je rapportais, et l'on conclut que celui-ci, étant blessé, était un scélérat

qui avait cherché, sans grand succès, à exterminer les passants. Quelque temps après mon arrestation, il est venu un très aimable substitut nous interroger, car il paraît que l'affaire, sur laquelle je ne sais *réellement* rien, s'est ébruitée. Nous nous taisons obstinément ; pour ne pas compromettre des noms que nous aimons, nous dissimulons les nôtres. Mon compagnon a, dans sa blessure, un prétexte pour garder le silence. Moi, j'en invente ; mais ils ne réussissent pas extrêmement. Le substitut s'étonne surtout de l'idée qui m'a pris de me promener la nuit aux environs de Melun ; j'essaye de lui parler doucement des anguilles et je lui vante, avec âme, les charmes du clair de lune. Il résiste. Mais ne vous préoccupez pas ; ma position est si parfaitement claire, qu'à l'heure même où je voudrai parler, je serai relâché. Le substitut le confesse et reconnaît que je n'ai évidemment commis d'autres crimes que d'être à Melun et de taire mon nom. Le premier de ces crimes ne lui semble pas irrémissible, et le second ne peut être considéré que comme un accès de modestie. Je lui ai avoué, quand il m'a menacé de la torture, que je redoutais d'être porté en triomphe si je me nommais.

« P.S. On engage formellement la belle veuve, notre amie, à quitter Paris le plus tôt possible. »

Louis Belenclos, qui vint dans le courant de la soirée, et à qui l'on communiqua cette lettre, tressaillit de joie à la lecture de ce post-scriptuin. Il écouta fort attentivement le résumé de toutes les nouvelles arrivées dans la journée, et promit qu'il irait lui-même le lendemain, de grand matin, à Melun et aux environs.

Il se garda bien de tenir sa promesse. Il lui importait trop de n'être point mêlé à cette aventure. Mais, se croyant parfaitement protégé du côté de la justice et redoutant uniquement de légères révélations domestiques, il se dit qu'il fallait, avant tout, éloigner Marthe. Il saurait bien arranger, expliquer, interpréter tout bruit menaçant et ne lui laisser parvenir que les échos des nouvelles favorables à ses projets.

Il revint donc le mardi avec une histoire habilement construite, de laquelle il résultait que Ramon Fabrège, après avoir blessé légèrement quelqu'un, avait disparu. L'ensemble des circonstances faisait supposer qu'il avait regagné le Midi. Enfin, la pauvre Marthe était si malheureuse, si

brisée par cette vie d'angoisse, si hébétée par cette succession de coups, qu'elle se décida.

Une fois la résolution prise, Marthe n'eut plus qu'une idée : fuir au plus tôt ce lieu de tourment. Il fut arrêté qu'elle allait faire ses préparatifs et qu'elle partirait le lendemain dans la matinée.

XII

LA CONFESSION DE JULIA.

Le lendemain, en effet, à l'heure dite, elle fut prête. Elle venait d'avoir une longue conversation avec Louis, à qui elle avait bien voulu reconnaître le titre de fiancé et, quoique ses belles couleurs eussent disparu, quoique ses yeux, aux paupières rougies, eussent conservé quelque chose d'inquiet, un pâle sourire courait sur ses lèvres tandis qu'elle écoutait les protestations si gracieusement et si délicatement ardentes de son ami. Elle lui faisait les dernières recommandations touchant Julia ; elle allait partir, lorsque l'abbé Briche, grave et attristé, entra.

Il avait enfin découvert la demeure de M^{me} Fabrège. Il la quittait, elle était à la mort, elle suppliait M^{me} Romanelle, au nom de ce respect qui est dû aux mourants, au nom de la religion, de la justice et de l'amour maternel, de venir la trouver, sans tarder un instant, car bientôt peut-être n'aurait-elle plus de forces.

Louis, à ces paroles, resta un instant comme hébété. Un effroyable tumulte de pensées diverses s'éleva dans son cerveau. Sans songer à ce qu'il faisait, il courut vers son frère avec un air si égaré que Marthe ne put retenir un cri. Ce cri le rendit à lui-même ; il passa sa main sur son front en murmurant quelques phrases incohérentes ;

– Ah ! pardonnez-moi, dit-il enfin. Toutes ces veilles, ces émotions répétées, et la surprise de cette nouvelle si inattendue, m'ont troublé

l'esprit. Mais je suis bien heureux de revoir cette fidèle amie. Je vous accompagne.

– Non, mon frère, dit fermement l'abbé ; M^{me} Pons... Ah ! pardon, M^{me} Fabrége ne veut absolument voir que sa sœur et M^{lle} Florine.

– Florine ? Mais quel rapport ?... dit Marthe.

– M^{me} Fabrége vous l'expliquera. Je viens de passer de longues heures auprès de la pauvre malade. Elle a horriblement souffert. J'espère que Dieu lui a fait la grâce de vouloir pardonner à ceux qui l'ont martyrisée. Mais si elle doit perdre toute volonté de haine et de vengeance, il faut que justice soit rendue à ceux qui ont été calomniés. Il paraît que M^{lle} Florine est nécessaire. Veuillez aller la chercher, je vous attends.

– Excusez-moi, Louis, dit Marthe en s'éloignant.

Le prêtre tressaillit en entendant cette appellation familière. Il s'assit, baissa les yeux et croisa ses mains sur ses genoux. Louis s'approcha de lui, les prunelles dilatées de colère et lui dit d'une voix sourde :

– Misérable tartuffe, si cette porte n'était pas ouverte et si cet imbécile de domestique ne rôdait pas dans la chambre voisine, rien ne m'empêcherait de t'étrangler.

L'abbé ne leva pas la tête, ses narines se dilatèrent légèrement, il croisa ses mains avec plus de force et ne répondit pas.

– Au moins peux-tu me dire, maudit hypocrite qui viens jeter tes imbéciles superstitions dans les jambes des honnêtes gens, ce que tu entends par le pardon des injures ? Cela consiste-t-il à ne pas signaler le mal que vous ont fait les autres ou du moins à ne pas nommer ces autres-là ? Parleras-tu ? s'écria Louis en secouant violemment l'épaule de son frère.

– Remettre à Dieu seul la punition des offenses, c'est la perfection, et notre devoir est de la conseiller. Mais ne pas même signaler à la haine et au mépris celui qui vous a martyrisé, est-ce possible ? C'est bien votre question, mon frère ?

– Oui, et répondez-y, et vite, car ces femmes vont venir.

– Cela paraît impossible à l'humaine nature. Mais la grâce de Dieu est grande. Grande aussi est sa justice. Et malheur à ceux qui ont été désignés à ses vengeances par le pardon de l'homme martyr.

– Bon, dit Louis avec un rire amer, moi je demande seulement que les hommes, les femmes surtout, me pardonnent ; j’arrangerai mon affaire avec Dieu et je m’entendrai avec lui.

Le prêtre se leva en rougissant et se dirigea vers l’antichambre, dont il ferma la porte sur lui. Louis resta longtemps le front penché.

– Eh bien ! dit-il, je lutterai. Tout n’est pas perdu si cette femme tait mon nom. Si tout est perdu, d’ailleurs, je sauverai tout. Je me moque de cette Marthe stupide que je fais tourner comme un totton. Mais je ne veux pas être vaincu et je ne le serai pas.

Il sortit avec calme et sourit à Nazaire qui avait les yeux rouges de joie.

L’abbé Briche avait dit quelques mots au cocher, qui arrêta la voiture devant une misérable maison de la rue de la Santé. L’abbé mena Marthe et Florine au fond d’une cour et les introduisit dans une pièce du rez-de-chaussée.

Le vieux Belenclos y était assis ; toute sa pose indiquait une préoccupation douloureuse. Il détourna la tête, avec une sorte de honte, en voyant entrer les deux femmes, puis levant sur son fils l’abbé ses regards ordinairement si fiers, il lui dit d’une voix sourde :

– Je suis venu pour veiller, de crainte qu’un coup de désespoir ne fasse commettre un nouveau crime. Et je voulais te parler. Mionnet m’a tout dit. Il a été appelé ce matin devant le procureur impérial. Il m’a promis d’en dire le moins possible pour gagner du temps et de revenir m’avertir.

Marthe s’était avancée vers un enfant qui, debout devant une porte, dévorait les deux femmes d’un regard curieux et intelligent. La jeune veuve s’arrêta une minute, puis, se précipitant sur la fillette, elle la serra dans ses bras et la couvrit de baisers en s’écriant :

– Martille, ma pauvre petite Martille, comme tu ressembles à mon pauvre Pons. Ah ! comme je vais te rendre heureuse !

L’enfant éloigna doucement sa tête.

– C’est vous, madame, qui êtes ma tante Marthe, ma marraine dont maman m’a tant parlé ; je vous aime depuis longtemps. Je suis bien contente que ce soit vous. Je me disais quelquefois : Pourvu que ma marraine, qui ressemble aux marraines des contes de fées, ne soit pas devenue pauvre, vieille, laide et méchante. Mais entrez vite, toute seule,

pour un instant, car maman doit commencer par vous parler des affaires de notre famille. Moi je vais tenir compagnie à la dame.

Marthe entra. Julia était assise sur son pauvre grabat. Elle tourna avec un embarras visible, vers sa belle-sœur, sa figure blême et ses grands yeux hagards. M^{me} Romanelle courut vers le lit, puis s'arrêta. La pensée de son frère que cette femme avait déshonoré enchaîna l'élan de sa compassion. Elle jeta un regard autour d'elle, elle vit ces murs nus et froids, cette chambre presque obscure, humide, sans meuble, tous les signes d'une misère longue, effroyable, se débattant entre la faim, le travail âpre et la maladie. Elle se précipita sur le pauvre lit et couvrit de larmes et de baisers la face si douloureusement maigre de Julia, en murmurant :

– Ah ! pauvre sœur, comme vous avez dû souffrir !

– Et je ne suis pas aussi coupable qu'on l'a cru, dit précipitamment celle-ci. Il faut que je vous le dise. Cette pensée me dévore et me donne la fièvre. Au commencement, j'éprouvais une sorte d'âpre bonheur à être calomniée, pour être mieux punie. Maintenant, il me semble que ma faiblesse est expiée. J'éprouve le besoin d'un peu d'estime. Voici la vérité, comme les mourants savent la dire : Je n'ai jamais aimé Pons, mais je le respectais et j'étais vertueuse. Quand vint Cyprien, je vis qu'il m'admirait. Il me le montra assez effrontément. Vous savez, cette république enivrait nos nouveaux maîtres ; ils se croyaient fort au-dessus de la morale ordinaire. Ce fut sa seule faute, d'ailleurs. Moi qui aurais dû comprendre combien cette passion était criminelle et insolente, j'en fus flattée et je sentis que je l'aimais. Pourtant, je combattais cette passion et j'en aurais triomphé. Il y avait, à côté de Cyprien, un autre républicain, son ami, son secrétaire, un misérable qui est cause de tous nos maux.

– A côté de Cyprien ? demanda Marthe avec un léger tressaillement. – Vous savez que je n'étais pas alors au pays. – Comment le nommez-vous ?

Julia s'agita sur sa couche, une ombre verdâtre plus sombre monta à ses tempes, un rayon de lumière plus vive traversa ses prunelles dilatées.

– Je veux pardonner pour être pardonnée, dit-elle d'une voix plus sourde. Je ne puis pas pardonner. Je le veux, c'est impossible. Mais du moins je ne le nommerai pas. Je laisse à Dieu la vengeance, en ce monde ou dans l'autre,

Elle fit signe à Marthe de lui donner une petite bouteille, pleine d'une boisson qu'elle porta à ses lèvres.

– Ceci ôte un jour de vie, mais donne une heure de forces. Qu'importe la vie, si Martille est heureuse, Cyprien justifié et ma mémoire moins maudite ! Écoutez. Voici tout : J'ai vu le temps où je serais morte plutôt que de faire cet aveu. C'est le souvenir, non la misère qui m'a tuée. Mais je n'ai plus de fierté, sans doute, dans ce squelette qui enveloppe ma pauvre âme lassée. Vous vous rappelez cette nuit de l'incendie, quand on vint mettre le feu chez nous ? Le feu était partout, partout des cris de rage et de haine. La frayeur me rendit quasi folle. Je tremblais à l'idée d'être brûlée vive et martyrisée par ces hommes qui hurlaient : « Mort aux Fabrège. » Le pillage commençait. Un homme se présenta. Il venait de la part de mon mari, disait-il, pour me conduire en lieu sûr. Je le suivis. Il me mena à la préfecture. L'idée me vint que c'était un émissaire de Cyprien, je l'avoue. Je le suivis néanmoins ; je confesserai tout. Ce fut là mon crime, mon seul crime. J'entrai dans les appartements de la préfecture. On me mena dans une chambre solitaire. Il y avait un homme. Celui-là m'avait fait la cour et je l'avais repoussé avec un mépris écrasant.

Elle s'arrêta, porta péniblement ses mains diaphanes et tremblantes à ses yeux sans larmes et Continua d'une voix à peine perceptible ;

– Le brave Cyprien était alors occupé à diriger les secours destinés à arrêter l'incendie. Vous devinez quelles paroles de haine et de mépris je trouvais contre le lâche qui m'avait attirée dans ce piège. Je sus sans doute trouver des paroles qui le mirent en fureur.

« – Soit, dit-il. D'ailleurs, la vengeance vaut mieux que l'amour. C'était Cyprien surtout que je voulais détrôner dans ton cœur en t'aimant, la belle. Maintenant, tu es mon esclave. Je suis maître de toi, puisque nul ne me pourra contredire, quelque récit que je veuille faire de cet aimable rendez-vous. »

Il sortit en m'enfermant. Le lendemain, toute la ville apprit que j'avais passé la nuit à la préfecture. Vous savez ce qui arriva ! Le duel de mon mari, convaincu que je n'étais plus digne de lui ! Cyprien le tua ! Je me sauvai.

Dites à cette jeune fille d'entrer. Il n'y a plus rien dans mon histoire qui puisse blesser les oreilles d'une enfant.

Florine entra. Julia lui jeta un regard âpre et jaloux que la jeune fille comprit et qui la fit pâlir. Elle sentait que la malade voyait en elle une rivale ; elle baissa les yeux, sous le coup d'une humiliation qui atteignait du même coup sa délicatesse et sa fierté.

Le regard tristement jaloux de la malade s'était bien vite éteint. Elle tendit ta main à Florine en lui disant ;

– Nous avons aimé toutes deux Cyprien, je le sais, et Cyprien nous a peut-être aimées toutes deux. Je sais que moi du moins il m'a. entourée d'une tendresse respectueuse mais passionnée. Dans notre rivalité, je suis la moins malheureuse, puisque je meurs la première et que la première je vais rejoindre notre ami.

Rien ne saurait rendre l'angoisse et la honte que Florine éprouva en entendant ces paroles.

– J'ai expliqué à ma sœur la suite des tristes circonstances.

– Qui excusent Julia, dit Marthe à Florine, et qui lui eussent valu le pardon de mon frère, tout sévère qu'il fût. Mais l'équivoque de sa position effraya ma pauvre sœur.

– Maintenant, il faut que je défende la mémoire de Cyprien, reprit la malade en remerciant Marthe d'un pâle sourire. Il fut toujours bon, délicat, pur, généreux. Il ne commit qu'une faute : il usa de son autorité pour enlever Martille qui était en nourrice. Je le lui demandai avec tant de prières ! D'ailleurs, est-ce un grand crime de rendre une fille à sa mère qui n'a plus en ce monde d'autre bonheur possible que la vue de cette enfant ! Quelques mois après ma fuite, Cyprien me retrouva à Paris. Moi, je l'aimais plus que jamais. Mais je résistai à cette passion. Le souvenir de mon mari.. Mais non, j'eus peur de perdre l'estime de Cyprien, et qu'il crût les calomnies, hélas ! si vraisemblables de son ami. Lui, il était trop délicat pour user de contrainte même morale. Il me respectait et m'honorait. Il se croyait la cause première de ma fuite et de tous mes malheurs. Nous renfermâmes notre passion dans les bornes de la tendresse fraternelle. Nous fûmes heureux ainsi ! Je vivais de son estime, de son respect. J'eus toujours la sagesse et la délicatesse de lui dissimuler l'énergie de mon affection. Oui, je souffris parfois, mais l'amitié me combla de félicité. Je devins sa sœur au point de ne plus rougir de vivre de son travail. Mais que je fus lâche ! Par

combien de méchancetés et de crimes même n'ai-je pas récompensé cette généreuse tendresse ! Son misérable ami était, lui aussi, revenu à Paris. Oh ! le monstre, plus cruel et plus vil que l'imagination ne peut le croire.

Julia se tut.

On devinait qu'elle essayait de triompher de la haine et de la colère qui s'élevaient en elle à la pensée de son ennemi.

– Il passait, je vous l'ai dit, pour être l'ami de Cyprien, qu'il enviait, qu'il raillait, qu'il détestait. Il avait vite compris et mon horreur pour lui et ma tendresse pour Cyprien. Il avait deviné que j'aimerais mieux mourir que d'être soupçonnée par mon fier et délicat ami. Savez-vous ce qu'il fit ? Il me força à devenir la complice et l'esclave de sa haine sourde, de son envieuse jalousie. Il me volait le peu que j'avais. Il m'extorquait ce qui avait coûté bien des jours de travail à mon frère Cyprien. Il me forçait à lui dévoiler les projets et les espérances de Cyprien pour les contrarier et jeter peu à peu mon ami dans la misère. Il me violentait au point que je lui fournis souvent les moyens de torturer, de calomnier, de déshonorer mon protecteur. Je luttais toujours, toujours j'étais vaincue, car il m'avait menacée de me calomnier auprès de Cyprien, et Marthe sait que cela lui était facile, et que mon ami, mon seul bien, eût été fort tenté de le croire. Oui, je consentais à tout plutôt que de voir troubler la tendresse confiante de Cyprien. C'est cette lutte qui me mène au tombeau, quand j'ai à peine trente ans.

– Reposez-vous, ma pauvre Julia, dit Marthe en essuyant la sueur qui coulait du front livide de la malade. Ce que vous nous dites nous suffit, et le pauvre Cyprien est complètement réhabilité dans notre esprit. Qui sait ! peut-être n'est-il pas mort, et peut-être pourrions-nous le récompenser du bien qu'il vous a fait.

Julia secoua la tête et, d'une voix qui devenait de moins en moins distincte :

– Il faut que j'achève, dit-elle. J'ai bientôt fini. Je désire que vous me pardonniez ma faiblesse. Pensez que dans ce grand monde, j'étais si pauvre, si abandonnée, si malade ! Je n'avais plus l'ombre de tous ces bonheurs sur lesquels, peu de temps auparavant, j'avais tout droit de compter ! Pensez que dans tout cet univers, abandonnée de ma famille, de mes amis, privée

de toute espérance et de tout souvenir, je n'avais qu'une seule joie ! pensez qu'il n'y avait plus qu'un seul homme qui me respectât, qui me traitât comme une femme, quand' tout un pays me maudissait, me méprisait, me jugeait comme la dernière des misérables ! Oh ! je n'ai jamais eu le courage de perdre cette dernière joie et ce dernier respect. Pauvre Cyprien ! Et moi, bien lâche ! murmura Julia en se laissant aller comme évanouie sur la couche.

Tandis que Marthe soulevait la malade, Florine courait chercher Martille qui était seule dans l'autre chambre. Le vieux paysan, dit l'enfant, était parti avec quelqu'un qui était venu de la part du père Ploiehaye. L'abbé était monté en voiture en disant qu'il allait ramener le plus grand médecin de Paris.

Cet illustre personnage ne tarda pas à entrer gravement. Après un examen attentif, il déclara discrètement à Marthe, en lui demandant son adresse, que la malade était condamnée ; qu'avec des soins parfaits, on pourrait prolonger sa vie de plusieurs mois ; qu'après les émotions du jour, il fallait attendre au lendemain pour la transporter ailleurs. Jusque là, on devait la laisser tranquille, sans autre compagnie que celle de sa fille.

Quand les deux jeunes femmes remontèrent en voiture, Marthe appuya sa tête sur l'épaule de Florine et pleura.

– Que de coups depuis peu de jours ! il me semble que tout mon orgueil et toute ma force s'en sont allés ! Ce pauvre garçon, si généreux, si délicat, comme nous l'avons poursuivi de notre haine, quand il méritait toute notre estime ! Et penser qu'au nom de cette haine, mon frère vient de l'attaquer, qu'il l'a tué, peut-être ! qu'ils se sont entretués !! Ah ! s'il vit, il faut que nous l'aimions bien ! vous surtout, Florine, qui payerez notre dette.

– Y pensez-vous, madame, s'écria Florine avec une sorte de colère ! Croyez-vous qu'on puisse oublier ce que je viens d'entendre, la passion qu'il a eue pour une autre femme et les droits que cette femme se croit sur lui. Il me semble que je frissonne de dégoût à l'idée de donner toute mon âme à un homme qui a donné tout son cœur à une autre. Oh ! non, non, ce ne peut être là l'amour.

– On perd vite, hélas ! ces illusions de jeune fille ! Et quand il sera à vos genoux, vous jurant qu'il n'a jamais aimé quelqu'un comme il vous aime.

Marthe se tut en rougissant. Florine rougit aussi et ne répondit pas. Mais quel pouvait être ce personnage odieux dont Julia avait parlé sans le nommer ? Il est impossible que ce soit Louis Belenclos, pensaient les deux jeunes femmes, et pourtant !...

XIII

LE CINQUIÈME ACTE

Lorsque Marthe rentra, elle apprit que Louis Belenclos l'attendait au salon. La plus grande partie des soupçons qu'elle avait conçus contre lui s'évanouirent. Et pourtant cet ami de Cyprien, ce compagnon de sa vie politique, quel autre pouvait-ce être ! Mais aussi était-ce possible que ce Louis, si charmant, si intelligent, celui-là, même auquel elle avait promis sa main, était-il possible que ce fût là ce misérable dont les crimes et les bassesses épouvantaient l'imagination ?

Elle s'avança vers lui en baissant les yeux.

Louis était calme ; il n'était inquiet que de savoir sur quel terrain il allait livrer, non pas la dernière, mais la plus rude de ses batailles. Il fixa son regard aigu et pénétrant sur la physionomie de la jeune femme. Elle est plus embarrassée qu'irritée, pensa-t-il ; on ne m'a pas nommé, mais seulement désigné.

– Je me suis hâté de revenir, dit-il avec une douce gravité. Je comptais que vous amèneriez avec vous cette chère Julia, que je n'ai pas vue depuis si longtemps.

– Écoutez-moi sans colère, dit Marthe avec précipitation. Je ne veux pas vous blesser. Si je le fais, songez que depuis plusieurs jours j'ai une fièvre qui me trouble l'esprit. Mais j'ai l'horreur du doute. Pardonnez-moi encore.

Julia m'a raconté sa vie. Elle nous a parlé d'un ami de M. Cyprien qui s'est conduit d'une façon odieuse...

– Ah ! dit Louis en secouant tristement la tête. Elle vous a nommé ce Ferdinand Laclos, le secrétaire de Cyprien, tandis qu'il était là-bas. On nous disait, en effet, que c'était un vilain personnage, et Cyprien, qui est faible autant que généreux, se plaignait souvent.

– Ferdinand Laclos ? Je n'en ai jamais entendu parler.

– Ah ! en effet, vous n'étiez pas auprès de messieurs vos frères en 1848. Je vois que je viens d'être indiscret. Mais le mal n'est pas grand, je crois, le misérable est mort. Parlez-moi de Julia, je vous en prie.

Marthe leva les yeux. La physionomie de Louis ne trahissait rien qu'un intérêt touchant, accompagné peut-être de cette surprise attristée de l'homme innocent qui commence à entrevoir une injuste accusation dans l'esprit de son interlocuteur.

– Ferdinand Laclos ! murmura-t-elle en baissant de nouveau les regards. Oui, il faut que ce soit lui ; mais quelle série d'étranges coïncidences !

Louis s'approcha d'elle, lui prit doucement la main et dit d'une voix émue :

– Je crois vous comprendre. Il est impossible que rien de vous ne m'irrite. Je suis seulement malheureux, bien malheureux de voir disparaître si vite un rêve qui était si doux.

– Que voulez-vous dire ?

– Les hommes de mon âge, reprit Louis, avec un triste sourire, n'ont pas la prétention d'être aimés, mais estimés. Trop de grandes et tyranniques pensées occupent notre intelligence pour que nous puissions être tout entiers à l'amour, même le plus énergique. Et quand je vois combien aisément on peut ébranler votre estime, sur quoi voulez-vous que je puisse fonder mes espérances ?

Il cacha son front dans une de ses mains et laissa échapper un soupir, un de ces soupirs haletants qui sont les sanglots des hommes forts et vaillants.

– Mon ami, s'écria Marthe en lui saisissant la main à son tour, ne vous ai-je pas dit que j'ai l'esprit troublé, que je me défie de tout, de mon intelligence même ! Il me semble que je vis dans un cauchemar.

– Tenez, dit Louis en lui remettant la lettre qu’il avait fait écrire à Julia. Voici ma vengeance.. et mon adieu. Je voulais garder pour moi cette preuve ; je trouvais peu délicat de me vanter, même à vous, du bien que j’ai pu faire ; je le croyais inutile aussi. Inutile ! Et vous, vous qui étiez le but de mes espérances, la cause de ma fierté, vous m’avez pu confondre avec ce misérable Ferdinand ! Si du moins j’emportais pour dernière consolation la pensée que vous allez fuir en toute hâte cet enfer où votre noble cœur devient si crue], où votre brillant esprit s’obscurcit, où vous allez perdre votre beauté avec votre santé !

– Ah ! Louis, mon bon, mon noble Louis ! s’écria Marthe après avoir parcouru rapidement le billet. Ah ! si vous saviez comme j’ai été coupable, et de quels horribles crimes ma pauvre tête perdue vous a soupçonné ! Mais ne me quittez pas, ne m’abandonnez pas. Je deviens folle. Eh bien ! oui, vous avez raison, il faut que je fuie cette atmosphère de fièvre, pour quelques jours du moins. Je sens que je ne vois plus clair à rien. Vous, vous qui êtes le meilleur de mes amis, vous me remplacerez. Ah ! pauvre Julia ! Oui, c’est bien sa petite écriture, si fine et si serrée, si tremblante ! Ah ! toi aussi tu as été bien calomniée !

Elle ouvrit la lettre en l’approchant de ses lèvres. Tout-à-coup, elle tomba comme affaissée sur un fauteuil et se releva subitement. Ses regards étincelaient de colère.

– Misérable ! s’écria-t-elle ; oui, c’est lui, c’est bien lui !

Elle jeta un nouveau regard sur le papier. Louis s’approcha vivement, lui arracha la lettre des mains et lut en haut du verso de la première page : « Cette lettre m’est extorquée par la violence. Louis Briche est un misérable. »

– Ah ! sacrebleu ! s’écria Belenclos. C’est pendant l’instant où j’ai eu le dos tourné pour aller à la porte ! Bon ; aveu de clerc, trop clair.

Il regarda pendant un instant Marthe, qui avait retrouvé toute l’ardeur de son sang méridional, et fixait sur lui ses prunelles dilatées par la colère. Il éclata de rire.

– Adieu, Marthe, j’ôte mon habit de berger. Je n’ai pas le temps de chercher à le raccommoder. J’y ai fait un trop large accroc. Je reprends ma peau de loup.

Marthe sonna violemment, Nazaire apparut.

– Prenez garde, dit Louis à voix basse, il y va de votre honneur et de la vie de votre frère. Nazaire, continua-t-il en profitant d'un moment d'hésitation de la jeune femme, tenez-vous dans l'antichambre. Madame a une commission à vous donner.. pour la poste. aux chevaux.

Le domestique s'éloigna. Louis tira de sa poche un gros paquet de lettres.

– Voici la correspondance de la jeune et tendre Marthe avec Lazare Pastalés, le beau forçat.

– Mon Dieu ! dans ses mains !

– Propres. Le seigneur Ramon m'a confié ces épîtres d'Héloïse à Abailard, pour me remercier de lui avoir fourni les moyens d'exterminer notre ami Cyprien. C'est avec l'aide de ces modèles d'éloquence ardente que je me propose de conquérir, non votre cœur, je vous le laisse, mais votre main.

– Ah ! j'aimerais mieux mourir !

– C'est à ne vous reste guère, en effet, d'autre alternative : devenir ma femme ou vous tuer.

Marthe approcha la main de la sonnette.

– Attendez donc. Je n'ai pas envie de vous faire violence. Expliquons-nous, comme deux hommes d'affaires. Voici l'exposition du poème tragique. Le sire Ramon et le seigneur Lazare se sont rencontrés l'autre soir et se sont distribués généreusement quelques coups de couteau. Votre ami Cyprien, – je ne sais pourquoi, j'ai toujours cru que vous l'aimiez autant que vous le haïssiez, en a reçu sa part, soyez tranquille. On a pris mes deux gladiateurs et on leur fera leur procès. Fiez-vous à moi pour que ce procès attire l'attention du monde entier, et pour que tous les journaux de France et d'Europe racontent les amours (avec illustrations gracieuses et photographies) de la tendre Marthe et de Lazare, le brillant galérien. De plus, pendant tout le temps que durera ce procès, chaque jour, dans un journal ou un autre, clandestinement ou autrement, je ferai paraître une des lettres de cette correspondance. Vous vous rappellerez que ces lettres sont vives. Après quoi, je vendrai le tout à un libraire de Bruxelles, qui m'en donnera 20,000 francs et en tirera cent mille exemplaires.

– Eh bien ! dit Marthe d’une voix sourde. Oh ! c’est affreux, il me semble que je suis dans un cercle de flammes.

– Justement. C’est l’image que je cherchais. Vous êtes vraiment intelligente, nous pouvons nous entendre.

– Rendez-moi ces lettres, et je vous donnerai. Que voulez-vous ? la moitié de ma fortune ?

– Je la veux tout entière avec votre main, en guise de denier à Dieu. Ce n’est pas galant, mais...

– Non, jamais, oh ! mille fois non ! Comment osez-vous...

– Je ne suis pas brutal, belle dame ; je dis votre main. Il faut que vous soyez ma femme, mais ma femme... de paille. Je ne vous aime pas, je n’aime personne ; toute ma passion est dans mon ambition. Je rêve de grandes choses. J’ai besoin d’une femme comme vous, mais à titre de pavillon ; vous savez, le pavillon qui couvre la marchandise. Il suffit que vous soyez dans mon voisinage, rien de plus.

– Eh bien, s’écria Marthe en se levant d’un air égaré, non, plutôt mourir. Oh ! mon Dieu ! – et elle retomba, – mon Dieu ! qu’ai-je donc fait pour souffrir ainsi depuis tant de jours ! Vous voyez bien que je ne puis plus retenir ma raison ; ma volonté s’en va, je ne sais plus que croire ! Mon Dieu ! ne viendrez-vous pas à l’aide, à l’aide, mon Dieu !

– Ne vous étouffez pas. Je veux bien laisser à votre Dieu quelques minutes pour réfléchir et se demander s’il doit venir à votre aide ou non. Tenez, on frappe à la porte. C’est peut-être lui qui vient. Moi, j’aime les combats loyaux.

La porte s’ouvrit. Le vieux Belenclos entra, accompagné d’un jeune homme de vingt ans. Le vieillard avait perdu sa fière et emphatique prestance ; sa taille se courbait et son austère visage semblait abattu. Marthe se leva d’un bond, courut à lui et se jeta dans ses bras en criant :

– Sauvez-moi, je deviens folle. Il me torture.

– Elle aussi, murmura tristement le vieillard en posant doucement la jeune femme sur un canapé. Mon fils, Pierre-Jean, reprit-il en se tournant vers le jeune homme, je t’ai amené ici, avant de te ramener chez nous, afin que tu n’oublies jamais ce que tu vas entendre, afin que si Paris t’a commencé à corrompre, tu te corriges. Et puis, il n’aurait pas rougi devant

moi ; devant toi, il rougira peut-être ; et la honte, c'est le commencement du repentir. Cet homme-là que tu vois, si bien vêtu et si insolent, il n'y a point de crimes qu'il n'ait commis ou voulu commettre.

– Père Belenclos, dit Louis avec impatience, vous vous trompez, il y en a un, c'est de maltraiter l'auteur de mes jours. Ne me forcez pas à commencer.

– Il n'oserait pas le lâche ! s'écria le vieux soldat en se redressant. C'est par pure lâcheté. Malgré mon âge, je l'étendrais là et je le fouetterais comme un goujat. Ah ! Seigneur, pardonnez-moi de me mettre en travers de votre justice, mais laissez monter mon nom sur l'échafaud ! je le voulais, je n'en ai pas le cœur.

– Hein ? fit Louis en devenant attentif.

– Madame, si vous voulez être vengée, écoutez ; toi, mon fils, Pierre-Jean, si tu as jamais à te consoler de rester pauvre, écoute-moi. Je dis que votre frère, madame, a laissé une lettre chez un notaire en disant : « Si je ne l'ai pas reprise lundi soir, c'est que ce misérable m'a trompé ; portez-la chez la justice. » On l'a portée. Elle disait, cette lettre, que c'était Louis Belenclos, – mon nom, Seigneur, ayez pitié de moi ! – qui l'avait envoyé, lui, Ramon Fabrège, pour tuer Cyprien Framery.

– Bah ! dit Louis en tressaillant, c'est un fou !

– Et il y a les preuves à l'appui. Je dis que Lazare Pastalès est mort ; et avant de mourir, il a avoué que c'est Louis Belenclos, – toujours lui, Seigneur ! – qui l'a envoyé, lui Lazare Pastalès, pour tuer Cyprien Framery et Mlle Julia Fabrège.

– Allons donc, dit Louis d'une voix moins ferme, un forçat !

– Et il y a les détails à l'appui. Je dis que la justice a envoyé chercher Barthélémy Ploiehaye et qu'elle l'a interrogé. Il avait tout entendu dans un cabinet noir qui touche au cabinet de son maître.

– Ah ! le vil coquin ! Un domestique chassé, bah !

– Je dis qu'on cherche Stanislas Cocquempoix, qui a disparu. Je dis que le père Ploiehaye est allé chez Louis Belenclos pour chercher 10,000 francs et qu'on ne l'a pas laissé sortir. Et un homme malin, qui est de chez nous, m'a dit qu'on a tendu une *sourizière* dans la maison de la rue de Tournon. Mon Dieu, pardonnez-moi d'engager le misérable à fuir. Il y a longtemps

que je l'ai renié et maudit, mais je n'ai pas le courage de laisser déshonorer mon nom !

– Sacrebleu, mon père, on a raison de dire que la vertu est toujours récompensée. Vrai, je vous ai toujours aimé et respecté, et j'espérais arriver à vous éblouir et à vous rendre fier de moi. Vous venez de me rendre un fameux service. Adieu. Voyons, j'ai envie d'être héroïque et de vous restituer ces lettres, aimable Héloïse, dont je n'ai plus besoin. Oui, je vous cède ce paquet au prix de librairie, 20,000 francs, que vous me jurez d'envoyer, à première réquisition, à mon adresse en Amérique.

– Oh ! je le jure, s'écria Marthe en saisissant le paquet.

– J'ai envie de demander un baiser, comme arrhes ; mais je n'aurais pas le temps de le savourer comme il le mérite. Mon père, je vous bénis. Je ne pars pas les mains vides, conclut le drôle en montrant un portefeuille rebondi, j'espère que cette pensée consolera votre cœur paternel quand il songera à son dernier né traversant les flots de la mer en courroux et des Yankees, plus trompeurs que l'Océan. Nous allons rire, et honorer la France. Je vais conquérir les États-Unis.

Il disparut en riant. Marthe courut vers le feu et y jeta le paquet. Elle se dirigea ensuite vers le vieillard et se serra de nouveau contre son sein en éclatant en des sanglots nerveux.

– Il vaut mieux que vous alliez rejoindre Florine, dit le vieux soldat, d'une voix humble. J'ai vu le temps où je savais consoler les gens. Mais c'est fini. Tout est fini pour moi. J'avais trop de fierté. Maintenant, je n'oserai plus regarder un honnête homme. Ah ! c'est bien dur. Laissez-moi encore quelque temps, là, dans l'antichambre ; j'ai une idée. Ah ! que je vous dise. Je n'ai jamais voulu demander une pension : c'était à mes amis et voisins à me soutenir, et non point à ces gens de Paris. Mais je vais en demander une, et vous la garderez en déduction de l'argent que vous enverrez à celui qui vient de partir. C'est tout ce que nous pourrons jamais vous rendre, à moins que mon pauvre fils l'abbé devienne évêque. Mais il ne faut point y compter.

Marthe s'éloigna en haussant les épaules. Le vieillard et son petit-fils allèrent s'asseoir sur un banc dans l'antichambre, et y restèrent plusieurs heures, tous deux muets, le vieillard tressaillant au moindre bruit.

Vers le soir, un monsieur très poli, bien couvert, et décoré, vint sonner. Il dit à Nazaire qu'il était engagé dans une affaire de mines très importantes, en compagnie de M. Belenclos. Il avait été chez lui, l'avait attendu, et comme le renseignement qu'il avait à lui communiquer était pressant, il avait demandé où il aurait chance de le trouver. On lui avait indiqué l'adresse d'une de ses parentes, M^{me} Romanelle.

Le vieux Nazaire protesta naïvement contre la parenté et répondit sincèrement qu'il venait de partir, il y avait. Le père Belenclos intervint là-dessus. Il dit, en déployant toute la naïveté du patois picard, que son *pays* Louis-Marie Briche venait de partir pour aller aux environs de Melun – hé, petit ? – où justement il avait des affaires de mines, probablement les mêmes que celles dont ce monsieur parlait.

Ce monsieur, décoré de plusieurs ordres. de la police, sourit finement de la sottise champêtre et se retira. Le vieux paysan le regarda partir avec clignement d'yeux. Puis il poussa un soupir.

– Mon fils Pierre-Jean, dit-il, j'ai encore à revenir ici, demain matin, pour faire la commission de mon compère. Après ça, nous irons nous cacher chez nous. Tu travailleras à la terre.

Le lendemain matin, en effet, le vieillard revint, il portait un crêpe à son chapeau et avait enlevé sa médaille de Sainte-Hélène : il voulait renoncer à toutes les pompes de ce monde.

Cyprien Framery l'accompagnait, Cyprien, à peine reconnaissable, avec sa figure maigre et brune, sa physionomie virile, aux traits arrêtés, avec sa démarche ferme et leste. Ses yeux surtout avaient perdu leur expression vague et languissante ; et ce qu'ils avaient conservé d'un peu rêveur était noblement relevé par une longue balafre qui lui divisait le front. Il avait quitté l'habit militaire, un bout de ruban rouge ornait la boutonnière de sa redingote et il portait le bras gauche en écharpe.

Les deux personnages, après avoir été annoncés, entrèrent chez M^{lle} du Bellannoy. Celle-ci s'avança vers Cyprien, les bras tendus, la figure riante.

– Ah ! mon cher Cyprien, je vous revois donc ! Je n'ai jamais été bien inquiète, moi ; je savais bien qu'il était impossible que nous ne nous retrouvions pas.

Cyprien était tombé à ses genoux.

– Pas de reproches, pas l'ombre d'une accusation contre moi, contre ma conduite si niaise, si cruelle, si incompréhensible ! O ma belle et noble Florine, m'avez-vous donc pardonné ?

– Un bras en écharpe ! Comme vous avez dû souffrir mon pauvre Cyprien, depuis ces trois ans. Je n'ai pas eu besoin de vous pardonner ; j'ai souffert, mais je n'ai jamais été irritée ; relevez-vous, je vous en prie.

– Bon, dit alors le père Belenclos, je crois qu'on m'a chargé d'une bonne commission. Vous savez, Florine, que c'est moi qui suis resté le dernier au lit de mort de mon compère Jean du Bellannoy, et il m'a dit : « Je ne veux point faire de la peine à Florine, mais, quand tu jugeras le temps venu, il faut que tu ailles lui dire que je ne veux point qu'elle reste fille ; et, si elle n'a personne de mieux dans l'idée, c'est Cyprien Framery que je lui veux pour mari, et qui lui convient malgré tout. » Voilà ce qu'il m'a dit ; je lui ai fait la promesse ; il n'a point oublié de me laisser quelque chose par testament, et quand j'ai su que Cyprien n'était pas mort, je suis venu. C'est Dieu qui l'a voulu. Maintenant, je m'en vais. Tout est dit pour moi.

– Restez, mon bon père Belenclos, vous avez toute ma confiance comme vous aviez celle de mon grand-père.

– Je n'aurais jamais osé ambitionner autre chose que mon pardon, Florine, dit Cyprien en rougissant. Mais maintenant que le vœu de celui que vous respectiez tant me donne un peu – d'au dace, me laisserez-vous dire que c'est à vous que je pensais au milieu de ces longues heures de solitude ; c'est pour vous que j'étais brave et que je voulais devenir glorieux.

Florine l'embrassa de son regard doux et pur.

– Pour moi, pour moi seule ? demanda-t-elle.

– Eh qu'importe les souvenirs éteints, et les pensées vagues qui traversent l'imagination surprise ?

– Asseyez-vous, mon ami. Je vais vous raconter en peu de mots l'histoire de mon cœur, et vous jugerez vous-même de ce que je dois faire. Les premières et vagues pensées d'amour qui me soient venues, c'est Eugène Malahieude qui me les suggérait. Pourquoi ne l'aimai-je pas ? Il était bizarre. Puis la vanité remplit les cœurs les plus simples, et Eugène m'avait engagée à lire des livres de poésie et de romans, qui me retirèrent le bon sens et la sagesse chrétienne. Je voulais aimer" un héros. Vous étiez un

héros, vous occupiez toute mon imagination, et quand je vous vis, je vous laissai voir que je vous aimais. Je le croyais et je voulais tout sacrifier à cet amour, à l'amour dont je faisais une idole cruelle, avide de tout sacrifice et de toute douleur. Oh ! comme je souffris dans mon cœur, dans ma candeur, dans ma délicatesse, dans ma fierté ! Vous savez que je fus folle.

– Je l'ai appris, murmura Cyprien en baissant le front.

– Je maudis l'amour. Mais j'avais horreur de la solitude, je ne me sentais pas la vocation d'être religieuse et je ne voulais pas rester vieille fille. Je pensai que j'épouserais un homme bon et estimable, pour qui je ne ressentirais pas l'ombre d'amour. J'étais presque mariée avec ce pauvre Stanislas, lorsque je revis Eugène Malahieude. Je ne saurais vous dire le grand trouble qui s'éleva dans mes idées ; et depuis lors toutes les circonstances ont contribué à éclairer mon cœur et mon esprit ! Oh ! oui, je compris la beauté et la vérité de l'amour pur, et grave et dévoué, que la religion purifie encore et rend durable. Je compris que ce n'était pas une illusion de mon orgueil, mais un instinct divin de notre âme que ce besoin d'être aimée par un homme qui n'a jamais aimé que vous et n'aimera jamais que vous ; qui peut sacrifier tout, sa fortune, son repos, sa vie ou sa mort, son amour même pour l'amour de la femme qu'il aime.

– Florine, Florine, je vous en supplie, achevez : j'ai le cœur déchiré. Jusqu'ici j'avais espéré, malgré mon indignité ; je me disais... que sais-je, qu'importe ! Mais je vous en conjure, achevez. Oh ! c'est une pénitence et une dernière épreuve, n'est-ce pas ? Il n'est pas possible que ce petit rapin obscur et comique...

– N'en dites pas davantage ! s'écria Florine avec colère. Quand, dans trente ans d'ici, vous arriverez à commander je ne sais pas quoi, une compagnie, un régiment, vous ne serez pas aussi glorieux que ce rapin obscur l'est à l'heure même. Et ce rapin comique, quoiqu'il vit en vous un rival préféré, n'a pas hésité un seul instant à aller, sur ma demande, risquer sa vie pour protéger la vôtre. Il était bien pauvre, il avait tout sacrifié pour venir, en m'obéissant, vivre ici dans le travail solitaire, dans la misère et l'angoisse, et il a mis en gage son dernier bijou pour venir à votre aide.

– Eh bien ! c'est un brave homme, dit le vieux paysan, qui, appuyé sur son long bâton, écoutait avec une curiosité mêlée de tristesse ; oui, un

brave garçon, et je donne mon consentement. D'ailleurs, Florine a raison. J'ai vu le temps où je savais tout, maintenant je n'ai plus le droit de rien savoir, mais je parlerai tout de même, puisque je représente mon compère. Oui, il y a des gens qui veulent se tuer d'amour, ils s'arrachent les cheveux à poignées, ils se jettent dans les mares où il n'y a point assez d'eau, et quand ils ont la femme qu'ils aiment comme des enragés, au bout de peu de temps ils la battent, et *reluquent* les autres femmes. Il y a d'autres gens qui disent : « Autant nous marier qu'autre chose, et autant cette fille-là qu'une autre. » Eh bien ! ça, c'est le contraire et c'est mal aussi, parce qu'on sent bien que l'homme et la femme sont faits pour avoir d'autres sentiments l'un vis-à-vis de l'autre que deux amis et camarades. Il y a une troisième chose qui est la vérité...

– Madame appelle mademoiselle et ces messieurs au salon, vint dire solennellement le neveu de Nazaire.

Cyprien redressa le front, offrit le bras à Florine avec un triste sourire. Quand les trois personnages entrèrent, Eugène était à côté de Marthe, qui sanglotait et gémissait. Elle releva ses paupières chargées de larmes et tendit silencieusement la main à Cyprien. Celui-ci s'approchant d'Eugène, lui dit d'une voix entrecoupée :

– Vous vous êtes conduit avec une générosité et une noblesse que je n'oublierai jamais.

– Merci, dit brusquement Eugène. Vous ne me devez rien : j'ai obéi à M^{lle} Florine, pour qui votre salut était la chose la plus chère du monde. Je ne regrette qu'une seule chose, c'est d'être arrivé trop tard dans l'endroit où se faisait la grande distribution de coups de couteau. J'en aurais probablement reçu un, et, avec un peu d'aide de la part de la médecine... Enfin, vous voici gaillard, Cyprien, je ne vous en veux pas, mais c'est encore une illusion que je perds : Je songeais à me faire soldat ; il paraît que la guerre est encore une médiocre invention pour se faire tuer. Adieu ! Florine, soyez heureuse. C'est le refrain, voyez-vous.

– Comment, adieu ! mais j'espère bien que vous assisterez à mon mariage.

Le pauvre garçon fit un bond.

– Eh bien ! s’écria Marthe, j’aurai le courage de tout entendre. Vous aussi, mon pauvre monsieur Cyprien, vous avez été blessé. Vous lui pardonnerez, n’est-ce pas ? la mort efface tout. Ah ! pauvre, pauvre Ramon !

– Mort ! s’écrièrent Florine et Cyprien.

– Oui, dit brusquement Eugène ; et Robertine est partie avec Mionnet et le caporal Catrou pour veiller à ce que.

– Voyons, Cyprien, racontez ce que vous savez, dit le vieux paysan.

– Soit ; du reste, mon récit ne sera pas long. Ce Lazare que nous rencontrâmes et qu’on avait chargé d’une si vilaine mission, était loin d’être aussi corrompu qu’on le supposait. Il se rappelait bien que je lui avais sauvé la vie en Italie, un jour qu’on voulait le pendre comme espion. Mon compagnon Catrou vous a raconté comment ce brave coquin, craignant qu’on n’eût chargé d’autres encore de m’envoyer... Je suis fort embarrassé, car je voudrais ne rien dire qui réveillât vos douleurs, madame, ni les vôtres, père Belenclos.

Nous avions fait près d’une lieue, je crois, le long de la route où il me guidait. La lune brillait très claire, nous étions gais, j’espérais revoir bientôt les gens qui me sont chers, et lui était trop joyeux d’avoir, habilement et sans se compromettre, dénoué les fils de l’intrigue, lorsque, du côté gauche de la route, un homme se précipite le couteau levé. Lazare se retourne au bruit, l’homme était tête nue.

– Ramon Fabrége ! m’écriai-je.

« – Ah ! Ramon Fabrége ! s’écria à son tour mon compagnon d’une voix furieuse. Tu n’échapperas pas cette fois à Lazare.

– Lui, Lazare, ah ! tous nos ennemis ! cria l’autre. »

Ils se jetèrent l’un sur l’autre. Je m’approchai. L’un des deux tomba ; celui qui restait debout se précipita contre moi avec tant de violence qu’il m’abattit. Il se sauva, en courant et en poussant des cris de triomphe, vers Melun. Je me relevai. J’avais la manche gauche déchirée, et le bras saignant d’une blessure légère ; le couteau avait glissé le long de l’arrière-bras. Le pauvre Lazare était étendu, saignant abondamment, et évanoui. J’essayai de tamponner la blessure large qu’il avait au côté ; je le pris sur mes épaules et je ne tardai pas à rencontrer une charrette dont les conducteurs consentirent

à mener le moribond jusqu'au premier village. Le pauvre diable était mortellement atteint. Il eut à peine le temps de me raconter sa vie, de me renseigner sur tout ce qui était mystérieux pour moi dans cette aventure, et de faire devant le maire une déclaration circonstanciée. Je n'ai pas su ce qu'était devenu M. Ramon.

– Je suis resté en prison avec lui, dit Eugène, jusqu'au moment où, se sentant mourir, il voulut lui aussi faire sa confession au substitut. Jusque-là, nous avions caché nos noms. Il n'y avait plus de raisons qui pussent m'engager à garder l'incognito. L'on me relâcha assez aisément. J'ai promis au substitut que je lui fournirais le moyen de cultiver ma connaissance. Et ne vous étonnez pas si vous voyez un de ces jours le pompier, mon confrère le peintre-vitrier, venir vous demander une récompense honnête. Adieu, madame. J'ai fait ce que j'ai pu pour votre frère, et je vous jure bien que j'ai prié Dieu, avec une ferveur sincère, de transporter dans mon flanc le coup qui avait atteint le sien. Mais ce siècle est pitoyable, on ne peut plus se procurer le moindre miracle.

– C'est, dit tristement Cyprien, que vous manquez de foi. Dieu ne transporte plus les montagnes, mais il transporte encore, quand on le prie bien, les amours d'un cœur dans un autre. Demandez à Florine pourquoi il est si nécessaire que vous assistiez à son mariage.

Florine rougit ; elle tendit la main à Cyprien et lui dit à mi-voix :

– Marthe ne pleurera pas toujours. Rappelez-vous la plaine de Questrecques. Souvenez-vous de sa rougeur et de la vôtre. J'ai deviné, ce jour-là, que vous étiez faits pour vous aimer. La Rose-de-Noël serait bientôt morte dans la serre-chaude où votre orgueil eût voulu la mettre.

XIV

CONCLUSION

Le mariage de Florine et d'Eugène faillit rendre la santé à Julia. C'était la jalousie contre Rose-de-Noël, bien plus encore que les persécutions de Louis Belenclos, qui avait porté ce coup à la pauvre femme. Mais le coup était décidément mortel, et après quelques mois d'espérance, durant lesquels – elle songea bien souvent qu'elle pourrait redevenir belle et aimée, elle comprit qu'il fallait perdre toute illusion. Toujours jalouse autant que dévouée, ignorant la tendresse de plus en plus grande et toujours combattue que Marthe et Cyprien éprouvaient l'un pour l'autre, elle voulut que son ami tînt de sa main la fortune qu'elle n'avait pu lui donner, et une épouse que, selon elle, il ne saurait jamais aimer. Elle parvint, à force de supplications, à extorquer de sa belle-sœur la promesse qu'elle épouserait Cyprien. Elle lui fit comprendre qu'après tout celui-ci avait été bien plus victime que coupable, qu'il s'était toujours contenté de se défendre, et que s'il y avait eu persécution dans cette affaire des Fabrège, c'est lui qui l'avait subie. Ce mariage consola Martille de la mort de sa mère ; et l'enfant parut bientôt oublier les misères qui avaient accablé son enfance.

Louis Belenclos devint, en Amérique, un gros personnage. Il revint en France en 1871, avec beaucoup de salaisons dont il combla les Parisiens affamés. Je ne veux pas dire dans quel conseil municipal il jouit de la plus grande autorité, mais quelques-uns de mes lecteurs l'ont reconnu sous le nom dont je l'ai affublé.

L'illustre critique d'art qui salua la gloire naissante d'Eugène se plaint vivement que le mariage et le bonheur aient rendu notre ami paresseux, et s'il n'avait pris l'habitude de venir fréquemment dîner chez lui, il lui souhaiterait volontiers de perdre du même coup sa femme et ses enfants. Le critique est injuste. Eugène, malheureux, fût peut-être devenu un grand peintre ; il avait aussi de grandes chances de mourir de faim ou de folie ; il n'arrivera qu'à l'Institut, non à la postérité. Mais Florine est toujours belle, toujours charmante, et elle l'aime tant ! et ses enfants ont un si gentil cœur !

On dit que Stanislas est entré dans les ordres, et l'on m'assure qu'il était un des missionnaires qui sont partis dernièrement pour étudier et évangéliser le centre de l'Afrique.

Mionnet est adjoint au maire de Questrecques. Son oncle, apprenant que Louis se sauvait en lui emportant 10,000 francs, s'était laissé mourir, et notre Mionnet, devenu un richissime personnage, avait été reçu à bras ouverts par Fideri Longuaveine. Son mariage avec Robertine n'avait pas tardé à être célébré. Le brave garçon n'est pas très rassuré sur l'origine de la fortune de son oncle, il n'aime point qu'on parle d'usuriers en sa présence, mais il fait des aumônes en conséquence : ainsi, tandis que sa position l'autoriserait à donner un double centime à la quête du dimanche, il ne craint pas de risquer le sou tout entier. Et vraiment c'est une privation, car Robertine tient les clefs de la bourse et ces trois centimes de générosité ont fait souvent retentir dans le ménage l'accusation d'ivrognerie.

Mamzelle n'est point colonel ; il est, à titre de maître-labourier, aux Haubersacques, le second souffre-douleur de dame Robertine. Il est vrai qu'il va se marier, et qu'il se revengera, dit-il. L'abbé Briche n'est point évêque, mais le père Belenclos, en devenant très vieux, a retrouvé sa science universelle. Il l'applique dans une petite ferme que Florine a confiée à Pierre-Jean, le petit-fils du bonhomme.

Il a promis sa protection à Cyprien, qui est rentré dans la vie politique et qui songe à la députation.

– Soyez tranquille, lui dit-il ; je réponds de tout. Il n'y a point un ouvrier à deux lieues à la ronde qui ignore que je sais tout. Vous serez nommé. Je le veux, parce que si vous avez commencé à aller un peu de travers, c'est la faute de notre sang. Nous sommes habitués, nous autres gens du village, à obéir plus qu'à nous conduire. Mais vous vous êtes redressé avec courage, honneur et sacrifice ; et autant que Louis-Marie les a déshonorés, il faut que vous honoriez les Paysans parvenus.

FIN.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER & C^{ie}

CH. D'HÉRICHAULT.

Le Secret des Valrèges. 1 vol..... 3 fr. 50

Romans de la Révolution :

La Fille de Notre-Dame. — Les Bourgeois de 93. 1 vol..... 3 fr. »

Les aventures de deux Parisiennes pendant la Terreur. 2^e édition. 1 volume..... 3 fr. »

En 1792. — Les amours de lord Saint-Albans. 2 vol..... 6 fr. »

Thermidor. Paris et la Banlieue en 1794. 2 vol..... 6 fr. »

Les Cousins de Normandie. 2^e édition. 1 vol..... 3 fr. »

Mémoires de mon Oncle. Un paysan de l'ancien régime. etc., 3^e édition, 1 vol..... 3 fr. »

ÉTIENNE MARCEL

Un ami. 1 vol..... 3 fr. »

Histoire d'une corbeille de noces. 1 vol..... 3 fr. »

C^{TE} WODZINSKI

Contre le sort. 1 vol..... 3 fr. »

A. TROLLOPE

La comtesse Marietta, histoire florentine. 1 vol..... 3 fr. »

REMY D'ALTA ROCCA

Noblesse et Bourgeoisie. Mademoiselle de Roquebrûlé. Suzanne Guillaume. 1 vol. 3 fr. »

M^{ME} MALRAISON

La Politique et le Cœur. 1 vol..... 3 fr. »

Nelly des Alouettes (Ouvrage couronné). 1 vol..... 3 fr. »

LOUIS DÉPRET

Mademoiselle Delyvoix. 1 vol..... 3 fr. »

DESLYS

Récits de la Grève. (Ouvr. cour. par l'Académie française). 1 vol. 3 fr. »

La Loi de Dieu. 1 vol..... 3 fr. »

JOS. LUBOMIRSKI (PRINCE)

Un drame sous Catherine II. 1 vol..... 3 fr. »

Fonctionnaires et Boyards. — Tatiana. Muller. Schelm. 3 vol, 10 fr. 50

Un Nomade. — Sofar-Hadgi. 1 vol..... 3 fr. »

Scènes de la vie militaire en Russie. Hist. d'un prince-soldat. 1 vol. 3 fr. »



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Rose-de-Noël, par Charles d'Héricault

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65725228>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. ROSE-DE-NOEL
 1. PREMIÈRE PARTIE. - DANS LES CHAMPS.
 1. I - QUATRE HOMMES SOUS LA NEIGE.
 2. II - UNE MAISON DE FERME
 3. III - NOTRE COUSIN L'ARTISTE.
 4. IV - EST-IL MORT ?
 5. V - LE RETOUR AU PAYS.
 6. VI - VISION NOCTURNE
 7. VII - CONVALESCENCE
 8. VIII - RÊVES DE PAYSANNE.
 9. VIII - LE POÈME DE LA TENDRESSE
 10. IX - PRÉPARATIFS DE MARIAGE ET DE GUERRE.
 11. X - MÉLODRAME CHAMPÊTRE.
 12. XI - LA VEILLE DU MARIAGE
 13. XII - LA FOLIE
 2. DEUXIÈME PARTIE - DANS LA GRAND'VILLE
 1. I - TROIS ANS PLUS TARD
 2. II - TROIS TÊTES DE PRÉTENDANTS
 3. III - UN HOMME D'AFFAIRES DE CES DERNIERS TEMPS.
 4. IV - LA MAISON DU FAUBOURG SAINT-JACQUES.
 5. V - JULIA
 6. VI - MIONNET.
 7. VII - LE REMORDS
 8. VIII - LA VEILLÉE DOULOUREUSE. – LE PREMIER ACTE.
 9. IX - LA VEILLÉE DOULOUREUSE. – LE DEUXIÈME ACTE.

10. X - LA VEILLÉE DOULOUREUSE. LE TROISIÈME ACTE.
 11. XI - LE QUATRIÈME ACTE
 12. XII - LA CONFESSION DE JULIA.
 13. XIII - LE CINQUIÈME ACTE
 14. XIV - CONCLUSION
3. À propos de cette édition numérique